



Aicardiana

N° 5

Novembre 2013

**Fernand Hauser
et le
Cénacle littéraire
de Toulon**



Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.

ISSN 2265-7703.

SOMMAIRE

Éditorial. Jacques PAPIN. 5

Fernand Hauser et le Cénacle littéraire de Toulon

Dominique AMANN

Introduction 7

Les jeunes années à Toulon 11

Les première œuvres publiées 27

Une identité toulonnaise et provençale 39

Le Bohème et La Farandole 55

Quelques amis de Fernand Hauser 79

Les démêlés avec *Le Fifre* 117

Fernand Hauser Parisien... de Toulon 139

Fernand Hauser et Jean Aicard 151

Épilogue 185

Bibliographie 187

ÉDITORIAL

Avec ce numéro d'*Aicardiana*, Dominique Amann nous propose une étude sur un homme de lettres peu connu si ce n'est de spécialistes : Fernand HAUSER. Ce faisant, il apporte une contribution fortement documentée sur la vie littéraire toulonnaise de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, encore insuffisamment connue, et s'inscrit dans cette lignée d'historiens — comme René Merle, Évelyne Maushart ou le signataire de ces lignes — qui œuvrent inlassablement pour la découverte de notre patrimoine culturel.

Cette étude ne restera pas isolée. Ainsi songeons-nous à de futurs dossiers sur François Dol, Fortuné Méré, le Dr Brémond, François Armagnin, etc., qui tous, peu ou prou, ont connu Jean Aicard.

Jacques PAPIN

FERNAND HAUSER ET LE CÉNACLE LITTÉRAIRE DE TOULON

Dominique AMANN

Je remercie MM. Étienne Hauser et François van Deth, M^{me} Hélène Richard et M. Daniel Gallant, descendants de Fernand Hauser, qui ont soutenu mon entreprise en me communiquant des documents de leurs archives familiales ; M^{me} Magali Bérenger, conservatrice du Fonds Jean Aicard aux archives municipales de Toulon, qui m'a invité à rédiger cette étude ; et mon excellent ami Jacques Papin pour ses indications bibliographiques et ses dépouillements de la presse locale.

INTRODUCTION

Fernand Hauser fit à Paris une belle carrière de journaliste et d'écrivain :

HAUSER (Fernand)

HOMME DE LETTRES, né à Toulon (Var) le 18 décembre 1869.
M. Fernand Hauser débuta dans les lettres, en 1890, par

une plaquette en vers : les *Pauvres Gens* ; en 1891, il écrivit un acte en vers : la *Vieillesse de Pierrot*, représenté depuis au Théâtre d'Application.

Venu à Paris, M. Fernand Hauser fit représenter au Théâtre Libre, en collaboration avec Jean Laurenty, une tragédie en cinq actes : *Inceste d'Âmes*, ouvrage dont la thèse hardie fut très discutée (1896).

Au cours de la même année, il publia : le *Château des Rêves*, recueil de poèmes, dont Philippe Gille, Émile Blémont, Antony Valabrègue, Jules Troubat et d'autres critiques éminents s'accordèrent à louer la grâce et le charme ; il fit paraître ensuite : en 1898, l'*Amoureuse Chasteté*, roman qui établit la notoriété du jeune écrivain ; en 1901 : le *Ressuscité*, tragédie moderne en sept épisodes, à laquelle MM. Clovis Hugues, E. Lintilhac, Émile Blémont, consacrèrent d'élogieuses études. M. Lucien Muhlfed, qui avait préfacé cet ouvrage, avait fort loué cette « tragédie évangélique, imaginée par l'auteur pour sa conscience d'artiste et d'homme, et qui trouvera en d'autres consciences un étrange retentissement ».

M. Fernand Hauser est aussi l'auteur d'un acte en prose, la *Comédienne* ; d'une étude sur le poète marseillais *Victor Gelu* ; d'une foule de contes parus au Supplément du *Petit Journal*, au *Figaro*, à la *Famille*, à l'*Écho de la Semaine* ; de poèmes, publiés dans *Simple Revue*, la *Revue du Nord*, la *Plume*, la *Revue Contemporaine*, etc.

Critique dramatique, pendant plusieurs années, à *Simple Revue*, il a fondé, en 1897, *Lutèce*, revue qui eut huit numéros et en 1900, la *Pie*, gazette politique et littéraire qui existe toujours.

Il a collaboré à de nombreux journaux, notamment à l'*Écho de Paris*, où il a donné des interviews remarquées, et à la *Presse*, où ses chroniques étaient très goûtées.

Cet écrivain a été secrétaire du Félibrige de Paris ; il a été le fondateur du comité qui a élevé, au Jardin du Luxembourg, un monument à Henry Murger.

Il a fait de nombreuses conférences, dans les Universités populaires.

M. Fernand Hauser est officier d'académie¹.

Son œuvre littéraire contient du théâtre, plusieurs recueils de vers, des contes, un roman et des ouvrages d'actualité. Quant à son œuvre journalistique, disséminée dans les nombreux périodiques auxquels Hauser prêta occasionnellement sa plume ou offrit sa collaboration, l'inventaire de sa production reste à établir.

Mais avant cela, Fernand Hauser passa toute son enfance et sa jeunesse à Toulon, sa ville natale, où ses aspirations poétiques lui donnèrent l'occasion de rencontrer Jean Aicard, son premier maître dans l'art des vers. À la fin du siècle, Jean Aicard, alors dans une quarantaine triomphante, était un écrivain reconnu qui tenait une belle place dans le monde des lettres. Il passait quelques mois de l'année – essentiellement durant l'été et à l'occasion des fêtes de Noël – dans son Midi natal, soit à Toulon soit dans la villa familiale des *Lauriers-Roses* sise dans un terroir avoisinant. Durant ces séjours provinciaux, ses concitoyens s'empressaient de le courtiser ; et, s'il déférait volontiers aux obligations officielles et mondaines que sa notoriété lui imposait, il restait également proche des petites gens et notamment des jeunes écrivains locaux, poètes et dramaturges en herbe, qui l'admiraient, le reconnaissaient

¹ CURINIER (C.-E.), *Dictionnaire national des contemporains*, Paris, Office général d'édition, de librairie et d'imprimerie, 1899-1919, six tomes, in-4°. La notice biographique de Fernand Hauser se trouve dans le tome III, page 224, colonnes 1 et 2.

pour « le grand frère » en littérature et rêvaient de marcher dans ses pas : Fernand Hauser fut de ceux-là.

Je m'intéresserai seulement, dans cette étude, à la vie toulonnaise de Fernand Hauser, à ses amis écrivains et poètes du Midi, ainsi qu'à ses relations avec Jean Aicard, pour faire revivre la petite confrérie littéraire qui dans les années 1885-1891 rassembla quelques jeunes Toulonnais passionnés par la langue et la littérature françaises.

LES JEUNES ANNÉES À TOULON

L'école et la boutique

Fernand Hauser est né à Toulon le 18 décembre 1869 dans une famille de commerçants établis sur le cours Lafayette. Ses ancêtres paternels étaient issus du petit village de Durmenach (région du Sundgau, département du Haut-Rhin) où leur famille demeurait depuis plusieurs générations. Ses grands-parents s'installèrent toutefois à Besançon peu de temps après leur mariage.

Leur fils Eugène avait en projet de tenter sa chance en Algérie, où de nombreux Alsaciens s'expatriaient alors, mais le choléra y sévissait ; il se fixa donc à Toulon, où le patronyme était inconnu. La famille Hauser y apparaît pour la première fois dans le recensement quinquennal de 1861, au 90 rue Lafayette, formée de trois personnes : Eugène et Rosalie ainsi que leur fils aîné René âgé d'un mois². Dans les éditions suivantes, la famille, qui s'agrandit peu à peu, réside toujours rue Lafayette³.

² Archives municipales de Toulon, recensements, année 1861, secteur Toulon-est, page 230/945, ménage n° 317 : Eugène y est dit « marchand de broderies ».

³ Eugène et Rosalie Hauser eurent dix enfants, dont cinq décédés en bas âge, tous nés à Toulon d'avril 1861 à août 1877. — Consulter, aux archives municipales de Toulon, les recensements : année 1866, secteur Toulon-est, page 242/949, ménage n° 369 ; année 1872, secteur Toulon-est, page 217/948, ménage n° 198 ; année 1876, secteur Toulon-est, page 223/932,

Eugène Hauser ouvrit un magasin de textiles, effectivement mentionné dans les annuaires de l'époque, d'abord sur le cours Lafayette – « Hauset, R. Lafayette, 90⁴ », « Hauder, E. march. dentelles et broderies pour dames, r. Lafayette 90⁵ », ou publicité parue dans l'*Almanach de Toulon* de l'année 1879⁶ – puis dans la ville impériale : « rue Picot, n° 12 : Hauser, linge.⁷ ».



12

ménage n° 344 ; année 1881, secteur Toulon-est, page 300/1079, ménage n° 188 ; année 1886, secteur Toulon-est, page 291/1110, ménage n° 144. — Dans ces états, la voie est toujours nommée « rue Lafayette » mais les habitants disaient plutôt « le cours Lafayette » ou, plus simplement, *lou cous*, « le Cours ». En 1866, la famille habite au n° 88 ; dans les éditions suivantes, elle demeure au n° 90. — Eugène est dit « marchand de dentelles » en 1866, « marchand de lingerie » en 1872, en 1876 « commerçant », en 1881 « chemisier » et en 1886 « négociant ». — En 1872, l'appartement héberge également Léon Hauser, frère d'Eugène, commis négociant âgé de 35 ans ; en 1876, Eugène accueille son neveu Jules. En 1886, les enfants Albert et Blanche, âgés respectivement de vingt et dix-neuf ans, sont employés à la boutique familiale et Eugène loge aussi deux belles-sœurs.

⁴ MEIFFREN (Alexis), *Annuaire toulonnais*, Toulon, typographie d'Eugène Aurel libraire-éditeur, 1864, page 119, rubrique « Dentelles ». Hauser n'apparaît pas dans les rubriques « Lingerie », « Merciers », « Modes », « Nouveautés », « Tissus ».

⁵ MEIFFREN (Alexis), *Annuaire toulonnais*, 1865, 2^e année, Toulon, page 30.

⁶ SCHNEIDER et LA FOUX, *Almanach de Toulon*, 2^e année, 1879, Toulon, typographie Tardy, publicité à la page 19.

⁷ GOUBET (Amédée), *Année 1892. Indicateur du Var*, Toulon, grande imprimerie du Midi, 1892, page 138. — La famille avait, toutefois, conservé son appartement du 90 cours Lafayette.

Fernand Hauser, l'un de ses fils, passa toute son enfance et sa jeunesse à Toulon ; il fit ses études secondaires au lycée de la ville jusqu'en classe de seconde⁸, puis rejoignit la boutique paternelle pour y apprendre le métier. Ses années d'adolescence sont quelque peu connues par une préface que lui accorda Émile Blémont :

Fernand Hauser, qui aime et qui chante Paris avec tant de naturel, est né poète, mais n'est pas né parisien. Si, très jeune encore, il a conquis la grand'ville, ce ne fut pas sans grand'peine. Issu d'une famille de commerçants, il dut, après des études rapidement terminées, commencer par être un ouvrier manuel, quoi qu'il fût déjà possédé du démon, ou plutôt du dieu des vers. Si bien que Jean Aicard, alors à l'aube de la gloire, venait parfois le surprendre amicalement à l'établi, où, de ses larges ciseaux, il coupait la toile écrue, pour lui dire et lui faire dire des rimes sonores, des rimes fées, qui remplissaient l'humble atelier de rêves harmonieux et grandioses.

Son père n'était pas un despote étroitement positif, réprouvant la passion des belles-lettres. Pas si malavisé, l'excellent homme ; mais il était prudent et s'inquiétait paternellement de l'avenir. Avait-il lu l'*Émile* de Jean-Jacques, connaissait-il le *Lucien Chardon* de Balzac ? N'importe ! il devinait tous les périls d'une existence déclassée, qui n'a point la ressource d'un labeur productif et indépendant ; il tenait à prémunir le néo-

13

⁸ « J'ai fait mes études au Lycée de Toulon ; après la classe de troisième (lettres), j'ai fait une année de mathématiques. La situation de fortune de mes parents ne leur a pas permis de me faire pousser plus loin mes études, que j'ai dû parfaire moi-même, sans recherche de diplômes, devant gagner ma vie de bonne heure. » Lettre à « Monsieur le sous-intendant militaire chargé de la 1^{ère} sous-intendance militaire de la place forte Toulon (Var) », datée « Toulon, le 6 janvier 1915 », contenue dans le dossier militaire de Fernand Hauser (Service historique de la Défense).

phyte contre les entraînements et les erreurs des premiers jours, contre les mécomptes et les désespérances qui suivent ; il voulait lui donner le goût et le respect du sain travail nourricier, lui mettre en main un bon outil, une arme solide, afin de parer à toute éventualité dans la lutte pour la vie. Les années d'apprentissage ne restèrent pas stériles pour l'adolescent ; cette tâche régulière lui trempa le corps et l'âme : il fut désormais à l'épreuve de l'adversité.

Mais le rêveur impénitent qui rimait depuis sa douzième année, qui avait fait des journaux d'écoliers au collège, et plus tard, des journaux moins classiques : *le Bohème*, *la Farandole*, trouvait moyen toujours de se ménager quelque loisir pour la poésie. À seize ans, dans les Jeux Floraux organisés par la Ville de Toulon, il obtint l'Immortelle d'or, ainsi que la Violette et la Pervenche d'argent. Fier alors de ses succès littéraires, fort du métier qu'il possédait, il osa affronter Paris ; et l'on n'eut pas trop peur de le laisser partir⁹.

Une passion : la poésie

Le jeune homme nourrissait surtout une grande passion pour la poésie et l'un de ses premiers inspireurs fut Jean Aicard. Hauser a évoqué lui-même sa rencontre avec cet écrivain et son œuvre :

Jean Aicard. Ce nom m'est cher entre tous ; c'est celui d'un maître, et c'est celui d'un ami ; enfant aux boucles blondes, j'ai été bercé par les strophes chantantes de *Miette et Noré* ; jeune homme, j'ai lu avec admiration le *Livre d'heures de l'Amour*... Je ne me souviens pas sans émotion du jour où, pour la pre-

⁹ HAUSER (Fernand), *La Maison des Souvenirs*, pages I-III. Je n'ai pas trouvé, dans la presse locale, mention des Jeux floraux que cite Blémont.

mière fois, je vis le poète d'*Othello*. J'avais quinze ans ; ébauchant des poèmes, je m'étais permis de les envoyer à Jean Aicard, en lui demandant un rendez-vous¹⁰.

Jean Aicard habitait à La Garde, dans une villa située non loin d'une maison de campagne en laquelle je passais régulièrement mes vacances, au cap Brun, près de Toulon. Jean Aicard m'écrivit, m'offrant gracieusement de déjeuner avec lui.

C'était l'été, l'été brûlant du Midi. Vêtu de coutil, coiffé d'un chapeau de paille aux larges bords, orné de lilas naturels, je me dirigeai vers La Garde, les poches pleines de manuscrits, le cœur tremblant. J'arrivai. Un chien superbe m'annonça au poète par ses aboiements...

Jean Aicard, que je connaissais bien, l'ayant aperçu plusieurs fois à Toulon, s'avança :

- Que voulez-vous, mon enfant ?
- Je suis Fernand Hauser.
- Vous êtes Fernand Hauser ? Mais ce n'est pas possible...

Quel âge avez-vous ?

- Quinze ans.
- Eh bien, savez-vous que, pour votre âge, vous avez un fier toupet ?

Très interloqué, je suivis Jean Aicard dans son cabinet de travail... Je me souviendrai toujours de cette exquise journée.

¹⁰ NDLR. — L'entrevue aux *Lauriers-Roses* mentionnée dans cet article de presse pourrait avoir eu lieu soit à l'été 1884 soit à l'été 1885 puisque Fernand Hauser, qui se dit alors âgé de « quinze ans », est né en décembre 1869. En juillet 1884, Jean Aicard était bien chez lui en Provence, mais le Var était alors ravagé par le choléra. Je pense qu'il s'agit plus probablement de l'été 1885 : revenu en Provence, Jean Aicard y paracheva notamment, avec le concours de Frédéric Mireur, la publication des œuvres poétiques de son excellent ami François Dol, décédé prématurément l'année précédente : *Poésies de François Dol recueillies et publiées par ses amis*, Draguignan, imprimerie C. et A. Latil, 1885, in-16, 142 pages ; préface de Jean Aicard aux pages VII-XXIV.

Jean Aicard venait d'achever son *Don Juan* ¹¹.

Après déjeuner, il eut la fantaisie de m'en lire des fragments. Debout, devant sa fenêtre illuminée par le soleil, Jean Aicard déclama ses vers, beau comme un dieu. Ses cheveux semblaient en feu. Son front paraissait irradié par des étoiles ; sa voix était tour à tour douce et terrible... J'étais devant un Maître de la poésie, devant un Maître de la parole.

Dans les jeunes cénacles, il est de bon ton de railler Jean Aicard et ses œuvres.

Or, j'en suis certain, beaucoup de ceux qui raillent ainsi le poète d'*Au bord du Désert* n'ont point lu ses œuvres.

Je me souviens d'un camarade, qui, me parlant de Paul Arène, s'exprima ainsi :

— Ah ! oui, Paul Arène, pas de talent, j'ai lu sa *Chèvre Noire* ! C'est très mauvais la *Chèvre Noire*.

Qui donc, parmi les lecteurs de la *Chèvre d'Or*, ignore la couleur de l'adorable chèvre de Paul Arène ¹² ?

¹¹ NDLR. — Fasciné par ce personnage, Jean Aicard a traité plusieurs fois de don Juan : 1° dans son poème *La Mort de don Juan* mentionné dans une lettre à Amédée André en date du samedi 2 décembre 1871 ; 2° dans le drame en cinq actes et en vers, la *Fin de don Juan*, achevé en janvier 1879 ; 3° dans le poème en cinq actes *Don Juan 89* paru en novembre 1889 ; 4° dans *Don Juan fin-de-siècle*, pièce en quatre actes et en vers écrite en collaboration avec Albin Valabrègue pour la Comédie-Française, en voie d'achèvement en avril 1891, reçue à correction en juin 1892, de nouveau lue – et de nouveau refusée ! – en janvier 1893 sous le titre *La Fin de don Juan* ; 5° finalement publiée en 1895 sous forme d'un vaste poème intitulé *Don Juan ou la Comédie du siècle*. Mais aucune de ces versions ne paraît avoir été élaborée au cours des étés 1884 ou 1885 ! En ce cas, il faudrait rectifier ce qui me paraît une erreur : à l'été 1885, Jean Aicard ne venait pas d'achever *Don Juan* mais *Le Dieu dans l'homme*, sorti en librairie début juin complété d'une « Invocation à Victor Hugo ».

¹² NDLR. — Paul Arène (né en 1843 à Sisteron et décédé en 1896 à Antibes) fut un poète provençal mais aussi un écrivain français. *La Chèvre d'or* est généralement considérée comme son chef-d'œuvre : ARÈNE (Paul), *La Chèvre d'or, roman*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1889, in-16, 295 pages.

Je connais l'œuvre entier de Jean Aicard, ayant appris par cœur des milliers de vers de ce poète ; enfant, j'ai adoré cette œuvre, et aujourd'hui je sens que mon admiration pour elle n'a pas diminué ¹³.

L'apprenti-poète obtint rapidement quelques succès ainsi que l'attestent les distinctions dont il fut honoré :

— « Les récompenses pour l'éloge de dom Pérignon décernées, on procéda à celles qui étaient attribuées à l'éloge de La Fontaine – ce qui nous intéresse particulièrement. M. l'abbé Bernard obtint le 1^{er} prix de prose ; M. Dupuy, de Verdun, le 1^{er} prix de poésie ; M. Hauser, de Toulon, 1^{er} prix d'ode ; M. Lourados, de Brassac (Tarn), 1^{er} prix de sonnet ¹⁴ » ;

— palmarès du concours ouvert en 1887 par la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, catégorie « littérature française, poésie, prix Marrot », 4^e mention à « *La Farandole*, chanson, par M. Fernand Hauser, journaliste à Toulon » ¹⁵ ;

— concours littéraire du Cercle de la presse et des arts de Marseille, en 1889, catégorie « Poésie », médaille de bronze pour *Le Tambourinaire* ¹⁶ ;

¹³ *La Presse*, 66^e année, nouvelle série, n° 2466, lundi 27 février 1899, page 2, colonnes 1-2, « À propos d'Othello. Jean Aicard ». — On sait par une lettre de Fernand Hauser du 5 août 1913 (collection particulière) que cette première entrevue avait été favorisée par François Armagnan.

¹⁴ *Annales de la société historique et archéologique de Château-Thierry*, année 1887, séance du 3 juin 1887, page 28. Voir aussi *Les Annales politiques et littéraires*, 5^e année, n° 204, dimanche 22 mai 1887, page 326, colonne 1, concours de l'Académie champenoise.

¹⁵ *Annales des Basses-Alpes, nouvelle série, Bulletin de la société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*, tome III, 9^e année, 1887-1888, n° 30, juillet-août-septembre, page 466.

¹⁶ *Gil Blas*, 11^e année, n° 3690, mercredi 25 décembre 1889, page 1, colonne 4, « Nouvelles et échos ». *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3356, mardi 24 décembre 1889, page 2, colonne 5, « Chronique locale ».

— « *La Revue pour tous*, publiée à Paris rue de Rennes, 83, et habilement dirigée par M. Jules Lermina, a eu l'ingénieuse idée de convier ses lecteurs à concourir entre eux, sur le double terrain de la poésie et de la prose, et ce premier concours, ouvert librement et sans bourse délier, a réuni un certain nombre d'amateurs. Les principaux lauréats sont, pour la poésie : MM. Maurice Champavier, Fernand Hauser et Fernand Ferrier ; pour la prose (contes ou nouvelles) : MM. Fernand Ferrier, G. Clase et Jean Rima¹⁷. » ;

— concours littéraire de l'Association amicale des anciens élèves de l'école Rouvière (Toulon) : premier prix dans la première section « sujet libre : la Provence » et deuxième prix dans la deuxième section « poésie, sujet libre »¹⁸.

Et, fort de ces premiers encouragements, il obtint même la publication d'un poème dans une revue tourangelle :

À mon ami Eugène Littry.

Ô savants, à la face blême,
Au lieu de résoudre un problème,
Faites-moi donc un papillon ?
Quand le soleil, sur la montagne,
S'en vient éclairer la campagne,
Pouvez-vous en prendre un rayon ?

¹⁷ *Les Coquelicots, Recueil poétique mensuel ouvert à tous les poètes-ouvriers de France et d'Algérie*, 2^e année, n° 13, 1^{er} mai-juin 1890, page 15, colonne 1, « Un concours littéraire ».

¹⁸ *Le Petit Var*, 12^e année, n° 3834, samedi 18 avril 1891, page 2, colonne 4, « Chronique locale. Association amicale ».

Suivant toujours la même piste,
Vous prétendez que Dieu n'existe
Que dans l'imagination,
Eh bien, vous tous tant que vous êtes,
Qui donc inspire les poètes,
Donne à leurs vers la passion ?

Des étoiles, quel est le nombre ?
Qui sortit l'Univers de l'ombre,
L'homme et la femme du Néant ?
Qui mit au milieu de l'espace
Le soleil, lumineuse masse,
Du monde, le flambeau géant ?

Répondez-moi, comment se nomme
Ce grand architecte, cet homme,
Qui fit le globe en un moment ;
Et dites-moi ce qui se passe
Chez tous les peuples de l'espace ?
Tâchez d'aller au firmament ?...

Pouvez-vous me faire connaître
Celui qui nous a tous fait naître ?
Du Vésuve, qui fait surgir
Des torrents de fers et de laves ?
Travaillant comme des esclaves,
Vous ne pourrez pas réagir

Contre la mer envahissante
Qui viendrait, désobéissante,
Briser ses digues, tout à coup
Et quand l'orage se déchaîne,

Quand la foudre renverse un chêne,
Pouvez-vous le mettre debout ?

Non !... Vous bravez un saint mystère
Et vous tous, savants de la Terre,
Vous qui niez Dieu sans remords,
La terreur entre dans vos âmes,
Et vous tremblez comme des femmes,
Devant l'image de la mort ¹⁹ !...

Fernand Hauser est cité parmi les collaborateurs des *Abeilles normandes* (2^e année, n° 12, mardi 15 octobre 1889) mais jusqu'au 1^{er} mai 1891 (4^e année, n° 7) la revue n'a rien publié de lui ²⁰.

En mars 1889 le jeune poète avait déjà composé un premier recueil – de quelque importance si l'on en juge par le prix de vente – qu'il annonça dans le dernier numéro de *La Farandole* :

Pour Paraître en Octobre 1889.
LES JEUNES SOUFFRANCES
POÉSIES PAR FERNAND HAUSER

1 volume in-8° Jésus, 3 fr., en souscription, chez l'auteur,
90 Cours Lafayette, Toulon (Var).

¹⁹ *Revue de la littérature moderne. Littérature, beaux-arts, histoire*, 4^e volume, année 1888, pages 506-507. – Cette revue a également publié, dans ce même 4^e volume, année 1888, aux pages 377-379, une « Ballade provençale » en prose que Fernand Hauser avait antérieurement donnée au *Bohème* (deuxième année, n° 4, dimanche 1^{er} janvier 1888, page 2, colonnes 1-2 et page 3, colonne 1).

²⁰ *Les Abeilles normandes, revue indépendante, satirique, rustique et littéraire*, Bayeux, Paris, 1887-1890, in-8°, 1^{re} année (1887)-4^e année, n° 7 (1^{er} mai 1891). J'ai consulté la collection de la Bibliothèque nationale de France, cote MFICHE LC9- 109 (9).

Le volume n'ayant finalement pas été imprimé, – l'intérêt principal de cette annonce réside dans le titre choisi, qui fait écho aux *Jeunes Croyances*, le premier recueil poétique de Jean Aicard : le jeune homme débutait ainsi son itinéraire d'écrivain en mettant ses pas dans ceux de son aîné.

Et, non content d'écrire des vers, Fernand Hauser entreprit également de faire partager sa passion et sa conception de la poésie, par exemple par la première conférence qu'il donna à Toulon :

À l'Association Amicale

Une assistance nombreuse et choisie se pressait, hier soir, dans la salle du musée de l'école Rouvière, pour entendre la conférence de notre compatriote et ami Fernand Hauser.

Parmi les auditeurs du jeune conférencier, nous avons remarqué le poète Jean Aicard, venu tout exprès de La Garde, et quelques dames que la littérature semble intéresser vivement.

Après l'ouverture de la séance et l'annonce de la conférence, faites par M. Le Bras, président, Fernand Hauser prend la parole et, dans un langage clair et concis, il exprime la vive émotion qu'il ressent en parlant pour la première fois au milieu de ses amis et de ses compatriotes.

Un proverbe, vieux comme le monde, dit le conférencier, nous assure que nul n'est prophète en son pays ; et j'ai peur que, ce proverbe disant vrai, ne me fasse remporter une de ces vestes à sous-pieds, que certains orateurs remportent quelquefois dans des réunions électorales !

Mais, ne faisons pas de politique ; ces messieurs de l'Association amicale regretteraient trop de m'avoir donné la parole.

Puis, Fernand Hauser remercie vivement les membres de l'Association amicale qui l'ont, dit-il, si amicalement accueilli.

Quoique ayant fait ses classes au lycée de Toulon, le jeune conférencier est heureux de pouvoir affirmer qu'aucune animosité n'a jamais existé entre le lycée et l'école Rouvière, ainsi que certains l'ont prétendu.

— Nous sommes en effet tous enfants de la France, s'écrie-t-il, et les élèves du lycée de Toulon sont toujours heureux de tendre la main à leurs frères de l'école Rouvière, unis qu'ils sont par ce sentiment qui vibre dans tous les cœurs : l'amour de la patrie !

Enfin, après des remerciements à l'auditoire qui, espère le conférencier, sera bienveillant et écouterait jusqu'au bout, notre ami Fernand Hauser entre dans son sujet.

Lorsque, fatigués de feuilleter les ouvrages des auteurs efféminés de notre époque de décadence, nous nous retrempons dans la lecture saine et réconfortante de ceux qui furent grands parmi les grands et qui surent jeter une lumière si intense sur notre XIX^e siècle, nous sommes stupéfaits, en voyant une si grande différence entre les hommes d'aujourd'hui et ceux du temps passé.

Autrefois, on se jetait courageusement dans le tourbillon de feu de la littérature. Sans un morceau de pain, on partait pour acquérir la gloire et l'on voyait une pléiade de jeunes gens actifs et dévoués, se grouper autour d'un chef d'école de dix-huit ans.

On se battait pour le triomphe d'une noble cause, et, lorsqu'on n'arrivait pas à la célébrité rêvée, on mourait sur un grabat plutôt que d'avilir sa plume.

Aujourd'hui, on se fait marchand de chapitres.

Les hommes sont aujourd'hui comme les Hébreux qui, ne voyant pas venir Moïse, adoraient un veau d'or.

On ne se souvient plus d'Hégésippe Moreau, succombant sur un lit d'hôpital, et de Balzac, travaillant dans une misérable

mansarde... et Fernand Hauser se demande si la race des Rousseau, des Flaubert, des Lamartine, des Lamennais et des Balzac est à jamais éteinte.

Certes, nous possédons encore les Goncourt, les Dumas fils et les Daudet, mais ces écrivains, si grands qu'ils soient, n'en sont pas moins les descendants directs de ce créateur du roman naturaliste qui a nom Balzac.

Ici, le conférencier place une superbe tirade sur Victor Hugo, le maître qui n'est plus et qui a été si vivement regretté.

Puis il établit un parallèle entre les Zola, les Daudet et les Richebourg ou les Montépin.

On croit généralement qu'un auteur est compris alors que ses ouvrages se tirent à quatre-vingt mille exemplaires. Il n'en est rien ; car, si la foule lit Zola, c'est qu'elle trouve dans ses ouvrages certaines crudités qui lui plaisent, certaines situations plus que scabreuses qui lui donnent une image exacte, mais romanesque, de la réalité. Or, notre époque, est complètement matérialiste.

Après avoir fait cet aveu, le conférencier déclare que c'est le matérialisme de la foule qui a tué la littérature comme il a tué les arts.

Et, continuant sur ce ton, l'orateur se lance à fond de train dans un « éreintage » du naturalisme, qu'il accuse d'avoir tout tué, la famille et l'amour.

Cette appréciation nous a paru un peu trop exagérée.

Toute la première partie de la conférence a roulé sur le naturalisme que le conférencier qualifie de chancre immoral de l'humanité et sur l'analyse de quelques ouvrages d'Émile Zola et des écrivains de son école.

La deuxième partie de la conférence a été consacrée à la lecture de quelques poésies des poètes décadents que le conférencier déclare être la plupart du temps incompréhensibles.

Fernand Hauser cite et lit ensuite quelques jolies poésies de Jean Aicard, de Sully Prudhomme et de Coppée, ces poètes qui, sans aller chercher des mots sales, sans employer des néologismes, écrivent le vers avec une simplicité sans égale.

De tout ceci, l'orateur conclut, que, ni le naturalisme, ni les décadents ne sont l'école d'où sortira la littérature nouvelle, qui doit être naturelle et non grossière, et il termine en saluant le jour prochain où nous verrons l'aurore d'un jour nouveau, d'une littérature parfaite, l'aurore du ^{xx}e siècle.

Cette conférence, qui a été fréquemment applaudie, a pris fin à 11 heures ²¹.

L'année suivante, il fit une nouvelle conférence, cette fois-ci sur le thème de la pantomime, à l'occasion de la sortie prochaine en librairie de sa première pièce de théâtre, *Pierrot* :

Conférence littéraire. — Notre confrère et ami Fernand Hauser vient de faire une intéressante conférence sur la pantomime française, dans la salle du musée de l'école Rouvière.

Après avoir remercié l'association amicale de lui avoir permis de prendre la parole devant un public aussi nombreux et aussi choisi, l'orateur est entré dans le vif de son sujet.

Il a parlé des origines de la pantomime, en Grèce et à Rome, de son introduction en Provence, et de ses transformations diverses durant les dix-huit siècles qui suivirent.

En arrivant à Debureau, Fernand Hauser trace un tableau de la pantomime moderne, et définit les caractères des personnages tels que Pierrot, Arlequin, Léandre et Colombine.

Après la décadence de la pantomime à Paris, le conférencier

²¹ *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3423, dimanche 2 mars 1890, page 2, colonnes 4-5.

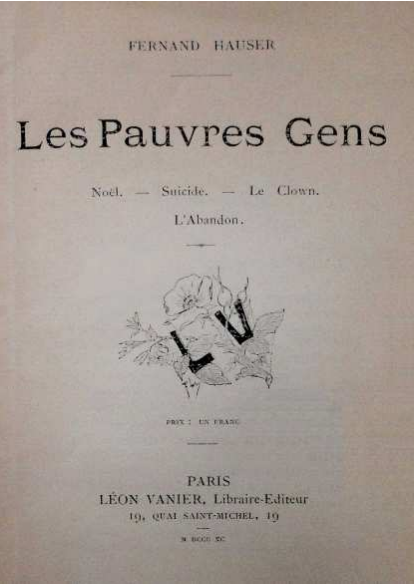
la retrouve plus vivante que jamais, à Marseille et dans toute la Provence, avec les frères Chiarini, Barbarini, et enfin, Rouffe.

En termes éloquentes, il raconte la vie de travail et de peines du célèbre Pierrot, que nous regrettons encore, et il exprime l'espoir que ses élèves, parmi lesquels il place en première ligne Virgile et Séverin, poursuivront l'idéal entrevu par leur maître.

Il parle ensuite des frères Larcher et de leur acharnement à lutter pour la renaissance de la pantomime, à Paris ; il parle de l'*Enfant prodigue*, que nous avons vu jouer ici par Charlotte Raynaud, et établissant la différence qu'il y a entre l'art de mimer chez les Marseillais et chez les Parisiens, il définit les règles de la pantomime telle qu'elle devrait être, telle qu'elle a été rêvée par Rouffe, telle que la désirent Virgile et Séverin.

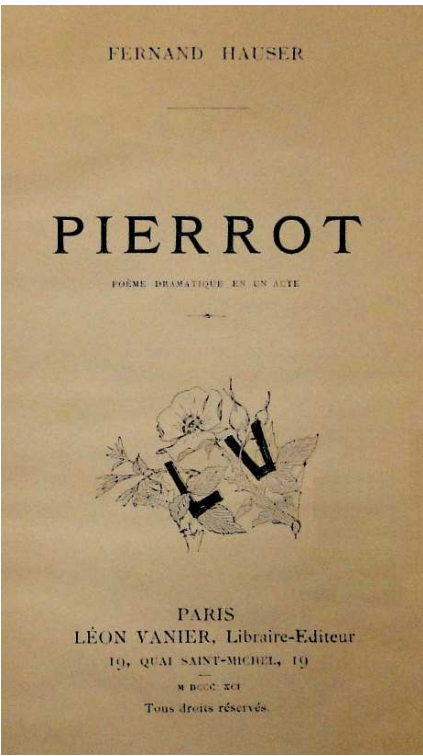
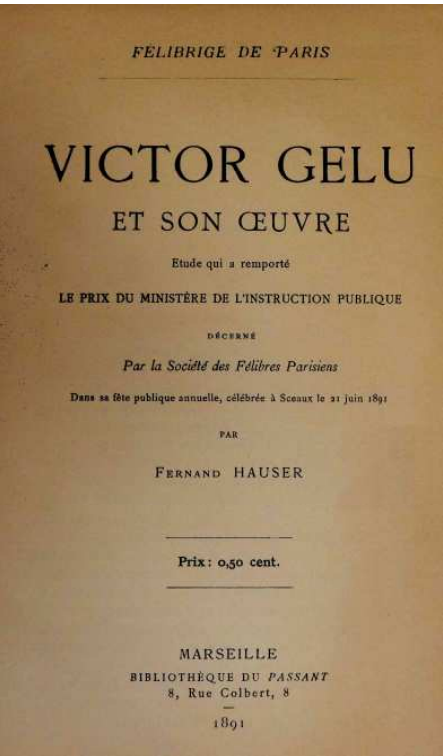
L'orateur, en termes passionnés, parle de cet art qui devrait être personnifié par une dixième muse, la muse muette, car la pantomime, en son langage muet, interprète mieux que tous les autres genres de théâtre, les grandes joies et les grandes douleurs, et, en une chaleureuse péroraison, acclamée par tout l'auditoire, il termine en disant que la pantomime est l'art par excellence et qu'elle vivra toujours, car, de même que la musique, elle est de tous les pays comme de tous les temps ²².

²² *Le Petit Var*, 12^e année, n° 3736, samedi 10 janvier 1891, page 2, colonne 5, « Chronique locale ». Le *Pierrot* de Fernand Hauser a paru en librairie à la mi-février 1891.



*Pages de titre
des premières œuvres
de Fernand Hauser,
écrites à Toulon.*

(Bibliothèque Dominique Amann.)



LES PREMIÈRES ŒUVRES PUBLIÉES

Eugène Hauser est décédé à Toulon le 7 mars 1891²³. Son épouse et ses enfants survivants cédèrent alors le magasin et gagnèrent la Capitale, probablement en mai²⁴, à l'exception de Fernand, qui paraît avoir envisagé, au moins dans un premier temps, de demeurer dans le Midi : « On sait qu'une société littéraire vient d'être créée dans notre ville, grâce à l'infatigable énergie de M. Fernand Hauser, qui a su grouper, sous le titre bien provençal *Les Genêts*, tout ce qui compte de sommités littéraires : le marchand de vins Charles Laure, le coutelier Henseling, le reporter Cauvin, le petit Rebuffat, etc. [...]»²⁵. » Il ne quitta le Var qu'à la mi-septembre, comme l'indique la rubrique « DÉCÈS » d'un état civil heureusement fort humoristique : « M. F. Hauser, fabricant d'arbalètes pour tous les pierrots, est

²³ La tombe familiale se trouve au cimetière central de Toulon, carré Émile Gimelli.

²⁴ Lors de l'inventaire des biens d'Eugène établi devant notaire le 6 avril 1891 (archives départementales du Var, 3 E 38/169, notaire Colin-Julien Laurent), sa veuve et quelques enfants dont Fernand habitent toujours au 90 rue Lafayette. En revanche, lors du recensement de 1891 (archives municipales de Toulon, recensement, année 1891, secteur Toulon-est, page 187/1259, registre daté à la fin « 21 juin 1891 »), il n'y a plus aucun Hauser sur le cours Lafayette.

²⁵ *Le Fifre*, samedi 25 juillet 1891, page 3, colonne 2, « Airs de fifre ». Cette annonce n'est peut-être pas fantaisiste puisqu'elle est corroborée par un entrefilet du *Petit Var* : « Par arrêté préfectoral, l'association organisée à Toulon sous le nom de Société littéraire "Les Genêts" est autorisée à se constituer et à fonctionner librement. » (12^e année, n° 3934, mercredi 29 juillet 1891, page 2, colonne 5, « Chronique locale. Les Genêts »).

décédé jeudi, parti pour un monde meilleur. Que la Capitale lui soit légère ²⁶ ! »

C'est donc dans la cité maritime que le jeune poète composa ses trois premières œuvres imprimées – *Les Pauvres Gens*, *Pierrot* et *Victor Gelu*, – mêmes si elles furent publiées avec l'estampille du libraire-éditeur parisien Léon Vanier, qui ne doit pas faire illusion ; les pratiques de ce commerçant ont été détaillées par Michel Pons qui lui confia son recueil poétique *Fleurs de l'âme* en 1898 :

[...] voici les conditions verbales faites et acceptées devant témoins, entre moi et le directeur de cette maison d'édition :

Moyennant le versement de la somme de cinquante francs, ou bien de la donation de deux cents exemplaires, il m'était permis de faire figurer sur la couverture de mon recueil cette mention : *X, éditeur*.

Et c'est ce que je fis, en souscrivant à la dernière de ces propositions et en remplissant tous les engagements ²⁷.

On le voit, Léon Vanier ne prenait aucun risque financier avec des auteurs encore inconnus dont il n'acceptait d'assurer au mieux qu'une simple diffusion.

Les Pauvres Gens

Sortie le 15 août 1890 des presses de la Grande Imprimerie du Midi, à Toulon, cette première œuvre, qui se présente sous la

²⁶ *Le Fifre*, samedi 19 septembre 1891, page 3, colonne 4, « État civil ». Fernand donne pour adresse, le 23 mars 1892, « 19 boulevard de Strasbourg, Paris », où réside sa sœur Blanche-Flore, épouse Alexander (archives départementales du Var, registre 1 R 768, ministère de la Guerre, 15^e région, subdivision de Toulon, *Registre matricule*, classe de 1889, 2^e volume, n° 501).

²⁷ PONS (Michel), *De mon village à Paris, souvenirs d'un ancien candidat à l'Académie française*, 4/ Paris, librairie F. Tassel, sd [1911], in-16, chapitre IX, page 70.

forme d'une modeste plaquette de douze pages ²⁸, comprend une courte préface suivie de quatre poèmes où l'auteur effeuille « des fleurs de misère ²⁹ » en décrivant quatre situations dramatiques : une famille pauvre le soir de Noël, une mère contrainte par son extrême dénuement d'abandonner un enfant qu'elle ne peut plus nourrir, un clown obligé de faire rire les spectateurs alors que sa femme vient de mourir, une adolescente poussée au suicide par sa détresse matérielle et morale.

Ce genre de littérature pourrait sembler aujourd'hui convenu, sans imagination et platement misérabiliste. Hauser y décrit pourtant une réalité bien quotidienne à Toulon dans les dernières décennies du XIX^e siècle : la vieille ville était encore parcourue de venelles sordides, aux maisons délabrées, que le soleil n'éclairait jamais et où des enfants de prolétaires, délaissés de leurs parents épuisés par l'alcoolisme et les maladies, croupissaient dans toutes les indigences du corps et de l'esprit. Et surtout, dans cette première production rendue publique, le jeune écrivain entre totalement dans le système de pensée de Jean Aicard : il reprend le concept-clé de son inspirateur qui, dans toute son œuvre, a construit une véritable philosophie de la Pitié ³⁰ et il développe un thème cher à son maître, le rôle

²⁸ Fernand Hauser offrit un exemplaire des *Pauvres Gens* à la ville de Toulon qui lui témoigna sa reconnaissance : « M. Hauser offre à la bibliothèque communale son premier ouvrage intitulé *Les Pauvres Gens*. Le Conseil Municipal accepte l'offre de M. Hauser et lui adresse ses remerciements. » (archives municipales de Toulon, délibérations du conseil municipal, séance du 3 septembre 1890, page 49, délibération n° 367). Cet exemplaire, toujours conservé à la bibliothèque municipale, sous la cote 6354, porte l'envoi manuscrit « À la Ville de Toulon. Hommage du Toulonnais Fernand Hauser. 15 Août 1890 ».

²⁹ Expression contenue dans la préface de l'auteur et reprise par LACAZE-DUTHIERS (Gérard de), *Fernand Hauser et "le Château des rêves"*, Paris, Léon Vanier libraire-éditeur, 1897, in-18, ornements par Edmond Rocher ; page 9.

³⁰ AMANN (Dominique), « Jean Aicard, poète philosophe », *Acte du Col-*

social du poète. Dès ses *Jeunes Croyances*, Jean Aicard affirme en effet fortement que le poète doit mettre ses talents au service de ses concitoyens, doit être une lumière qui guide les foules, un penseur qui éclaire les esprits et même un meneur qui conduit la révolte des opprimés contre leurs tyrans :

Alors, serf du devoir, confiant dans son âge,
Un volontaire est là qui sort des rangs épais,
Et jette un cri vibrant d'amour et de courage,
Poète du combat, combattant de la paix³¹ !

Pierrot

Pour ses débuts au théâtre, Fernand Hauser conçut un « poème dramatique en un acte » sur le thème très classique de Pierrot vieux et mourant : Pierrot, centenaire, est devenu un pauvre hère, famélique et sans toit, oublié de tous ceux qu'il avait autrefois tant amusés. Un soir d'hiver, il rencontre un poète débutant, Mikaël, qui le reconnaît et lui offre l'hospitalité de sa modeste mansarde. Mais la neige commence à tomber et le vieillard, trop usé par toutes les privations de sa vie de misère, meurt dans les bras du jeune homme.

Publiée chez Léon Vanier en février 1891³², la pièce fut créée à Paris le mercredi 1^{er} juin 1892 par les acteurs de la société *Le Masque* sur le théâtre d'Application : « Le Théâtre-d'Application

loque Jean Aicard en son jardin, Toulon, juin 2010, pages 74-85.

³¹ AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, quatrième partie, dernière strophe du poème I « La jeunesse », daté « Toulon, 8 octobre 1866 », page 89. Voir aussi le poème suivant, « À un poète de combat », *ibidem*, pages 90-92. Cette thématique du poète combattant pour ses semblables imprègne, d'une manière générale, toute la quatrième partie de ce recueil.

³² *Le Temps*, 31^e année, n° 10868, mercredi 18 février 1891, page 3 colonne 5, « Bulletin bibliographique » : « Ont paru cette semaine : [...] Chez

donnait hier soir une représentation avec le concours de la Société *le Masque*. Beaucoup de monde dans la salle, de jolies toilettes et spectacle des mieux réussis, composé de deux pièces inédites : *Un flagrant délit S. V. P.*, vaudeville en deux actes de Marandet ; et la *Vieillesse de Pierrot*, poème en un acte de Fernand Hauser³³. »

Il est amusant de constater que, pour ses propres débuts au théâtre, Jean Aicard avait lui aussi mis en scène ce même personnage de la comédie italienne, sur un ton toutefois plus espiègle³⁴ : Pierrot et Colombine dînent de bon appétit lorsqu'ils sont interrompus par Arlequin affamé ; en entrant, celui-ci chasse Pierrot dans la nuit froide. Arlequin lutine Colombine et se déguise en Pierrot : quand celui-ci revient avec le guet pour faire expulser son rival, il se trouve face à son sosie ! Pour se venger, Pierrot se travestit en médecin et fait avaler à Arlequin un puissant laxatif... l'usurpateur doit alors s'enfuir et Colombine déclare d'un ton câlin à son ami retrouvé : « C'est toi que j'embrassais dans cet Arlequin blanc ! » La comédie est divisée en onze scènes courtes : la brièveté des dialogues et les changements rapides de personnages donnent à l'ensemble un ton

LÉON VANIER. – *Pierrot*, poème dramatique en un acte, par Fernand Hauser. » — L'exemplaire offert par l'auteur à la bibliothèque municipale de Toulon, conservé sous la cote 7749, porte l'envoi : « À la Bibliothèque de la Ville de Toulon. Hommage du Toulonnais Fernand Hauser. 2 fév. 91 ».

³³ *Gil Blas*, 14^e année, n° 4582, samedi 4 juin 1892, page 4, colonne 1, « Propos de coulisses ». — Même annonce dans *Le Gaulois*, 26^e année, 3^e série, n° 3484, lundi 30 mai 1892, page 3, colonne 5, « Courrier des spectacles » : « Après-demain mercredi, la société "le Masque" donnera une représentation au théâtre d'Application. Au programme : [...], et la *Vieillesse de Pierrot*, drame en un acte, en vers, de M. Fernand Hauser. ». *Idem* dans *Le Rappel*, n° 8118, mercredi 1^{er} juin 1892, page 4, colonne 2, « Derrière la toile » ; ou dans *La Lanterne*, 16^e année, n° 5519, mardi 31 mai 1892, page 3, colonne 3, « Théâtres ».

³⁴ AICARD (Jean), *Au clair de la lune*. Pièce créée sur le théâtre du Gymnase, à Marseille, le mardi 18 janvier 1870.

primesautier, même si ce poème évoque de manière triste l'homme bon victime de son honnêteté et de sa confiance naïve.

Dans son *Pierrot*, comme déjà dans *Les Pauvres Gens*, Fernand Hauser annonce deux œuvres à paraître : *Les Pauvres Gens*, 2^{me} série, poèmes qui n'ont pas vu le jour ; et « *Le Livre de la vingtième année*, un vol. in-18, avec préface de Jean Aicard », finalement inclus dans un recueil paru un peu plus tard, en 1896, *Le Château des rêves*.

Victor Gelu

André-Jean-Victor Gelu est né à Marseille le 12 septembre 1806 d'un père boulanger et d'une mère très croyante. Sa scolarité chez les pères et les frères suscita en lui de profonds sentiments anticléricaux et antimonarchiques. Après le décès prématuré de son père puis la faillite de l'échoppe familiale, il tenta de se mettre à son compte, également comme boulanger, mais ne fit pas des affaires suffisantes. Il erra ensuite à Bordeaux, Paris, Antibes, Toulon, Lyon : ses essais d'insertion professionnelle échouèrent tous et, malgré quelques succès sur les planches, le jeune homme ne s'adapta pas non plus au monde théâtral. Après 1835, il trouva enfin une place de clerc à Marseille et cette stabilité lui permit de s'adonner à la poésie et à la chanson. Créateur solitaire, il refusa de s'intégrer au Félibrige ou à l'académie de Marseille. Il mourut dans sa ville natale le 2 avril 1885, laissant essentiellement des recueils de chansons – provençales ou françaises – et des mémoires³⁵.

³⁵ *Chansons provençales et françaises*, Marseille, imprimerie de Senés, 1840, in-12, 142 pages. 2/ considérablement augmentée, Marseille, Laffitte et Roubaud, 1856, in-12, 420 pages. — *Lou Garagai, chanson provençale avec glossaire et notes*, Marseille, E. Camoin, 1872, in-8°, 59 pages. —

Victor Gelu était un bon ami d'Alexandre Mouttet, tuteur – de fait sinon de droit – de Jean Aicard dans les années soixante-cinq. Lorsque, parvenu au terme de ses études secondaires, son protégé voulut se trouver des maîtres et des guides dans l'art poétique, Mouttet le recommanda notamment à Victor Gelu. Dans une lettre magnifiquement calligraphiée³⁶, écrite de Roquevaire le 23 août 1865, le poète-chansonnier marseillais y expose une conception toute personnelle de la poésie :

« La poésie n'est point une marqueterie plus ou moins adroite de nombreux substantifs flanqués de complaisantes épithètes. La poésie n'est ni la rime, ni le rythme, ni la cadence plus ou moins harmonieuse, ni le gazouillement plus ou moins doux de moelleuses périodes. La poésie, c'est la pensée, c'est la substance, c'est la couleur, le trait, l'éloquence ; c'est la vie ; c'est la vérité surtout ! Jeunes gens, jeunes gens, voyez Molière ; voyez Lafontaine ! Lisez et relisez sans cesse leurs créations à tout jamais incomparables. *Ut pictura poesis*. Le vrai poète est peintre au moins autant que le véritable artiste en dessin et en couleur. Il a bien plus que de l'imagination et du goût, il a du

Meste Ancerro vo lou vieiugi, chanson provençale avec glossaire et notes, Marseille, Camoin frères, 1863, in-12, 23 pages. — *Œuvres complètes de Victor Gelu*, avec traduction littérale en regard, précédées d'un avant-propos de Frédéric Mistral et d'une étude biographique et critique par Auguste Cabrol, Marseille, les libraires, 1886, in-4°, deux volumes, LXVIII-394 et 430 pages. Facs : Marseille, Jeanne Laffitte, 1978, in-8°, deux volumes 20-LXVIII-394 et 430 pages ; notes de Jorgi Reboul ; et Raphèle-lès-Arles, Culture provençale et méridionale Marcel Petit, 1986, in-8°, 298-36 pages, texte provençal et traduction française en regard, illustrations d'Honoré Daumier et de Fernand Desmoulin. — Inventaire de Jacques PAPIN : les archives de la ville de Marseille conservent, dans la sous-série 44, un important Fonds Victor Gelu qui atteste des relations cordiales et suivies entre le chansonnier marseillais et des Toulonnais, tels Barthélemy Pietra – trente-sept lettres de 1864 à 1883 ; voir la sous-série 44 II 5 (14) – et Alexandre Mouttet (dix lettres, sous-série 44 II 6).

³⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

bon sens, du jugement, une pénétration profonde. Il a le coup d'œil de l'aigle. Son regard embrasse non seulement ce qui frappe la foule des hommes, mais encore ce que les personnes même les plus perspicaces, ne sauraient apercevoir. Il connaît tout le passé ; il analyse le présent ; il devine l'avenir. Il lit dans la nature et dans le cœur humain comme dans un livre ouvert. »

Et, après avoir stigmatisé « les vers et le ruban rouge de Charles Poncy », « la suffisance, les barbarismes rimés, la croix émaillée du troubadour Frédéric Mistral, l'Homère patois de *Mireio* », « les stances creuses du germanique Victor de Laprade », « les compositions désossées du vapoureux Lamartine » ou « l'envieux Messire Arouet de Voltaire », il déclare leur préférer les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ou ces quelques vers de Béranger :

Chez vos voisins vous portez l'incendie :
L'aiglon souffle, et vos toits sont brûlés ;
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain !
Peuples, formez une Sainte-Alliance
Et donnez-vous la main !

Les œuvres du chansonnier marseillais, peignant dans le patois local la misère des petites gens, de façon cocasse et drolatique mais aussi avec un terrible accent révolutionnaire, connurent d'emblée un prodigieux succès, même dans les milieux conservateurs et en dépit de la condamnation de leur auteur pour outrage à la morale publique ; la jeunesse, notamment, était très sensible à la portée sociale de cette littérature forte et originale.

La vie et l'œuvre de cet écrivain si populaire ont fait l'objet de nombreux travaux³⁷. Dans sa courte notice, Fernand Hauser ne se pose ni en biographe ni en analyste critique : il fait plutôt partager les émotions et les sentiments que la lecture de Gelu a suscités en lui. Au travers de douze petites parties simplement numérotées, il jette douze regards sur cette production foisonnante et truculente dans la forme, humanitaire et sociale dans son fond. Il célèbre le révolutionnaire acharné à la chute de l'Empire et glorifie le chantre des miséreux des bas-quartiers de Marseille. Il voit même en Gelu le précurseur de toute la littérature de la seconde moitié du XIX^e siècle :

³⁷ Notamment : *Victor Gelu... et ses Chansons provençales*, par un bibliophile [Alexandre Mouttet], Draguignan, imprimerie de C. et A. Latil, 1889, in-8°, 46 pages. — MARIÉTON (Paul), « Victor Gelu », *Revue félibréenne*, avril 1885 et octobre 1891. — RISSON (Paul), *La Vie et l'œuvre de Gelu, poète marseillais, d'après ses mémoires inédits*, Avignon, veuve Roumanille, 1901, grand in-8°, 119 pages. — ASTIER (J.-B.), « Victor Gelu intime, d'après des documents inédits », *Annales de la Société d'études provençales*, 1907, 46 pages, portrait. — RIPERT (Émile), *La Renaissance provençale 1800-1860*, Paris, Champion, et Aix-en-Provence, Dragon, 1918, grand in-8°, 554 pages. Facs : Marseille, Jeanne Laffitte, 1978, in-8°, 550 pages. Pour Victor Gelu, voir les pages 290 sq. — GAILLARD (Lucien), *Victor Gelu poète du peuple marseillais*, Marseille, Jeanne Laffitte, 1985, in-8°, 120 pages, broché, 13 illustrations. — Merle (René), « Les Varois, la presse varoise et le provençal, 1859-1910 », *Bulletin de la société d'études historiques du texte dialectal*, 1996, page 36 [à propos d'une visite de Victor Gelu à Toulon au Cercle de l'industrie le 10 octobre 1863 : réception par Mouttet et Pietra ; rencontre avec l'intelligentsia de gauche et Jean Aicard]. — *Le Moucheron*, n° 15, dimanche 14 février 1864, page 1, article signé « Stack » ; et n° 27, samedi 13 août 1864, pages 109-110, article signé « Steck » [pseudonymes que Jacques Papin attribue aux frères Julien et Nestor Noble]. — *Le Toulonnais*, 31^e année, n° 4658, mardi 6 juin 1865, page 2, colonnes 3-5 ; n° 4659, jeudi 8 juin 1865, page 2, colonnes 2-4 ; et n° 4660, samedi 10 juin, page 2, colonnes 3-4, trois articles de Louis-André Louthier. — *Le Petit Var*, 19^e année, n° 6374, mardi 15 mars 1898, page 1, colonnes 2-4, « Provence et Provençaux. Victor Gelu » par La Sinse. — Notice et bibliographie d'Arnaud Ramière de Fortanier dans le *Dictionnaire de biographie française* de Roman d'Amat, tome XV. Notice dans le tome XI « Biographies », par H. Barré, dans l'*Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône* (Marseille, archives départementales des Bouches-du-Rhône, 1913, pages 232-236. Bibliographie).

LE PREMIER... Et c'est là son plus beau titre de gloire... Victor Gelu, en effet, a été le premier, en tout.

Il a acclamé la République et combattu l'Empire, avant Victor Hugo. Avant lui, il a écrit des poèmes superbes dans lequel il opposait sa religion *aux* religions.

Avant Zola, il a trouvé la formule du naturalisme ; avant lui, il l'a appliquée. Avant Richepin, il a chanté les types étranges. Avant Bourget, il a été psychologue. Car s'il n'y a pas de psychologie dans *Nouvè Grané*, je vous en prie, dites-moi dans quel livre il s'en trouve ?

Gelu n'a-t-il pas supérieurement analysé les sentiments de son petit paysan traversant la grande ville, ébloui d'abord par ses merveilles, revenant peu à peu à l'amour de son pays, de sa famille, à l'amour de l'honnête et sage tranquillité, à mesure qu'il voit devant lui, les bas-fonds horribles de la ville mangeuse d'hommes ?...

Bien avant les romanciers modernes, Gelu n'a-t-il pas été peintre de mœurs ³⁸ !...

Cet essai sympathique par son enthousiasme juvénile remporta le prix du ministère de l'Instruction publique décerné par la Société des félibres parisiens dans sa fête publique annuelle célébrée à Sceaux, le dimanche 21 juin 1891. Le palmarès fut proclamé par Charles Maurras qui déclara :

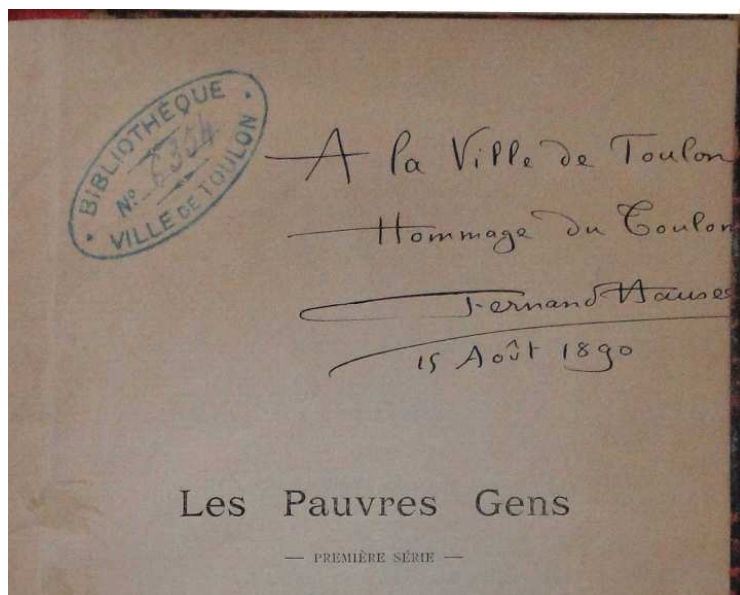
Car le premier [prix], décidément, appartenait à M. Hauser. M. Hauser doit être jeune. Il hait les documents. Il use à peine des nuances. À la première page, il déclare Victor Gelu supérieur à Hugo, Vigny et Lamartine ensemble ; et, d'un entrain d'enfer, il se le prouve. Il le croit. Il nous l'a fait croire à demi.

Et c'est bien cet entrain, ce délire logique qui nous a plu et qui a été récompensé. Gloire en soit donc rendue à M. Hauser.

³⁸ HAUSER (Fernand), *Victor Gelu*, IX, pages 25-26.

Il a déraisonné par amour d'un poète. M. Anatole France écrivait cet hiver à un de mes amis : « Je suis de toutes les religions qui sont bien écrites. » Et cela me semble très vrai des religions littéraires. Mesdames et messieurs, soyez de la religion de Victor Gelu. Son apôtre, M. Hauser, est un écrivain excellent. Ne sont-ce point les écrivains qui sauvent les patries ! Marseille peut périr. Son âme subsiste en Gelu et avec cette âme sa langue, l'âme et la langue qu'on parlait de la Cannebière au Vieux-Port vers 1840 ³⁹.

³⁹ HAUSER (Fernand), *Victor Gelu*, pages 7-8. — En cette année 1891, Charles Maurras, né à Martigues en 1868, était encore un jeune homme de vingt-trois ans, étudiant en histoire à la Sorbonne, journaliste débutant et membre très actif du Félibrige... Ce n'est qu'en 1895-1896 qu'il se convertit au monarchisme et, après l'Affaire Dreyfus, adhéra à l'Action française.



*Envois de Fernand Hauser à la ville de Toulon
(Bibliothèque municipale de Toulon :
Les Pauvres Gens, cote 6354 ; Pierrot, cote 7749).*

UNE IDENTITÉ TOULONNAISE ET PROVENÇALE

Fernand Hauser est né et a passé les vingt premières années de sa vie à Toulon ; bien qu'issu d'une famille d'origine alsacienne et de confession juive, il s'est forgé une identité maritime et provençale, et c'est bien un enfant du Midi que les Parisiens virent arriver à l'automne 1891.

L'école ne lui a pas enseigné un provençal littéraire : les husards noirs de la République veillaient jalousement à ce que les patois, symboles de l'ignorance et de l'obscurantisme, ne pénétrassent point dans le temple du savoir ; et puis, en l'absence d'une société littéraire adéquate⁴⁰, la ville ne disposait encore d'aucun professeur compétent. Hauser apprit donc l'idiome local sur le cours Lafayette où ses parents tenaient boutique : chaque matin, un grand marché aux mille senteurs y attirait une foule bigarrée et truculente, s'apostrophant dans un concert d'interjections et d'expressions d'un pittoresque fort populaire et d'un cocasse indescriptible. Pour autant, dans quelques œuvres poétiques, il a su donner un tour littéraire à ce parler vernaculaire, comme le prouve ce sonnet en dialecte varois :

⁴⁰ L'*Escolo de la Targo*, première société félibréenne de Toulon, n'a été fondée qu'en 1898. Voir MERLE (René), *op. cit.*, page 316 sqq et MÈRE-ZUNINO (Bernadette), « Le Félibrige, l'Escolo de la Targo, les Amis du Vieux-Toulon », *Bulletin de la société des amis du Vieux-Toulon*, n° 126, 2004, pages 275-291, en particulier les pages 277 sqq.

La fèsto di flour a Touloun

— Oh ! siés bèn bello, Margarido !
Ta labro, facho pèr l'amour,
Coume uno roso a fa flourido ;
Mai perqué, dins tei uei, de plour ?

E la fiheto ennivoulido
A fa respouenso emé doulour :
— Ai ! las ! nàni, siéu pas poulido ;
Siéu pas tant bello qu'uno flour...

Iéu diguèri à la vierginello :
— Pèr ti prouva que siés plus bello
Qu'uno flour souto lou soulèu,

40

Ah ! vène, emé iéu, à la fèsto
Facho pèr lei flour ; sus ma tèsto,
Gagnaras la joio, lèu, lèu !

— Oh ! tu es bien belle, Marguerite !
Ta lèvre, faite pour l'amour,
Comme une rose a fait floraison ;
Mais pourquoi, dans tes yeux, des pleurs ?

Et la fillette assombrie
A répondu avec douleur :
— Ah ! hélas ! non, je ne suis pas jolie ;
Je ne suis pas si belle qu'une fleur...

Je dis à la jeune fille :
— Pour te prouver que tu es plus belle
Qu'une fleur sous le soleil,

Ah ! viens, avec moi, à la fête
Faite pour les fleurs ; sur ma tête,
Tu gagneras le prix, vite, vite ⁴¹ !

Parti à Paris pour y faire sa carrière littéraire – tout comme Jean Aicard – Fernand Hauser conserva néanmoins toute sa vie la nostalgie de la Provence et de son climat méditerranéen. Et, dans ses recueils poétiques publiés à la fin du XIX^e siècle et au début du suivant, le pays de l'enfance est omniprésent. *Le Château des rêves* – qui contient « Des rêves plus bleus / Que ne sont les yeux, / Les yeux radieux / De ma bien-aimée »... mais aussi « Des rêves plus noirs / Que ne sont les soirs, / Les soirs désolés / De mes désespoirs » – s'ouvre sur une première partie intitulée « Le livre de la vingtième année », dédiée à Alphonse Daudet, où le poète se souvient de sa jeunesse varoise. Il évoque Ninette partant à l'église un dimanche matin, parée de sa plus belle robe blanche et le missel à la main, qui se laisse tant émerveiller par le spectacle de la nature en toutes ses floraisons que la seule contemplation des beautés de la Création devient sa nouvelle religion ; dans la « Chanson de mai » il célèbre « le mois d'amour », les oiseaux, les papillons et les jeunes gens de vingt ans dont « les cœurs flambent comme braises ».

Il chante aussi le soleil du Midi et les fruits mûrs, le lézard et la cigale. Il se souvient des interminables farandoles conduites par les tambourinaires :

41

⁴¹ *Les Félibres de Paris, poésies et documents littéraires*, Paris, Librairie de la province, 1904. Traduction française de Dominique Amann.

*La farandole*⁴²

À Frédéric Mistral.

Les paysans vont, le dimanche,
Se dégourdir sur le gazon,
C'est une joyeuse avalanche
De gais jeunes gens sans raison,
Soudain l'un d'eux, prend la parole,
Se met à crier comme un fou :
« Si nous faisons la farandole ?
Et zou !... »

Ils se prennent la main, bien vite,
Aux sons joyeux d'un tambourin,
La bande rieuse s'agite,
Tout le monde se met en train.
Un beau gars à la tête folle,
Une banderole au genou
Crie : « En avant, la farandole !
Et zou !... »

Voyez, voyez comme elle est belle,
Elle s'étend comme un ruban,
Chacun chante une ritournelle,
Les tambourins ouvrent le ban ;
Les garçons font la cabriole,
Risquant de se casser le cou.
Allez ! Courez la farandole !
Et zou !

Il faut rentrer dans le village,
Dans peu de temps, il fera noir,
Il faut redevenir plus sage.
Il faut rentrer, quand vient le soir,
Et chacun prend sa banderole
Et se l'attache autour du cou :
« À dimanche la farandole
Et zou ! »

*Le tambourinaire*⁴³

À Jean-François Bladé.

C'est la fête dans le village,
Le tambourinaire, avec rage,
S'en va dans la rue, en tapant
Sur son tambourin, en cadence :
Allons, paysans, à la danse !
Tu tu pan pan, tu tu pan pan !

Et les gamins et les fillettes
Courent, en tenant leurs brayettes,
Ils le suivent tous en chantant,
Mais lui, jamais ne les écoute,
Il s'en va, faisant sur la route :
Tu tu pan pan, tu tu pan pan !

⁴³ HAUSER (Fernand), *Le Château des rêves*, première partie, pages 21-22. Le dédicataire, Jean-François Bladé (1827-1900), s'intéressa surtout, en marge de sa carrière de magistrat, à la littérature populaire écrite ou de tradition orale ; il collecta notamment une grande quantité de contes gascons. — Dans le parler provençal, *tu tu pan pan* est l'onomatopée traditionnellement utilisée pour désigner la musique aigrette du galoubet (*tu tu*) vibrant sur le ronflement sourd du tambourin (*pan pan*).

⁴² HAUSER (Fernand), *Le Château des rêves*, première partie, pages 19-20.

C'est lui qui fait danser les belles,
 Sur les aires, sous les tonnelles,
 Et quand les couples vont, valsant,
 Comme les danseurs, il s'agite,
 Il va plus vite, il va plus vite :
 Tu tu pan pan, tu tu pan pan !

Et chaque note sort plus grêle
 De son galoubet mince et frêle,
 Et, sur sa peau d'âne, frappant,
 Ce n'est qu'à la nuit qu'il s'arrête,
 Avec ce refrain dans la tête :
 Tu tu pan pan, tu tu pan pan !

Moi, j'adore ces vieux usages,
 J'aime ces fêtes de villages,
 Et mon cœur est toujours content,
 Lorsque le vieux tambourinaire
 M'appelle en chantant sur une aire :
 Tu tu pan pan, tu tu pan pan !...

et termine le recueil par quelques sonnets provençaux :

*La Méditerranée*⁴⁴

À Louis Peytral.

Comme une châtelaine au manteau radieux,
 La Méditerranée allonge ses flots purs,
 Et calme, va baigner, de ses vagues, les murs,
 Sur lesquels plane encor l'âme des anciens Dieux.

⁴⁴ HAUSER (Fernand), *Le Château des rêves*, dernière partie, « Sonnets », page 115. Pour le dédicataire, Louis Peytral, voir plus loin, dans la section « Quelques amis de Fernand Hauser », pages 104-109.

Elle s'en va, se déroulant, bleue et profonde,
 Majestueusement, comme une grande reine,
 Une reine qui sait qu'elle est la souveraine
 Des autres reines de ce monde.

Mais elle se souvient que cette royauté
 Elle la doit aux grands poètes de la Grèce
 Qui célébrèrent sa beauté.

C'est pourquoi, réservant sa plus chaude caresse,
 Elle va la porter, en ondulant son corps,
 Aux pays dans lesquels reposent ces grands morts...

*L'aloès*⁴⁵

À Georges Montorgueil.

À plus de mille pieds, au-dessus de la ville,
 Sur le mont, l'Aloès a poussé lentement,
 Venu l'on ne sait d'où, l'on ignore comment
 Ses racines ont pris sur ce rocher stérile.

Il a poussé si droit, et si haut, qu'on le prend
 Pour quelque arbre géant des forêts d'Amérique,
 Et qu'on s'effraie à voir sa forme énigmatique
 Se dresser dans le ciel, ainsi qu'en un écran.

Comme une vierge qui repousse tout amant,
 Comme un ermite, qui veut tenir le serment
 Qu'il fit de demeurer seul dans son ermitage,

⁴⁵ HAUSER (Fernand), *Le Château des rêves*, dernière partie, « Sonnets », page 116. – Georges Montorgueil (1857-1933) – de son vrai nom Octave Lebesgue – fit à Paris une carrière d'écrivain et de journaliste. On lui doit notamment un essai *Henri Murger, romancier de la Bohème* (Paris, Bernard Grasset 1928).

Qui sait s'il n'a pas fui les hommes décevants,
Aimant mieux, sur son roc, vivre comme un sauvage,
Qu'avoir, autour de lui, la tourbe des vivants...

et une prière à « sainte Madeline » — ou Marie-Madeleine —
patronne de la Provence :

Sainte Madeline ⁴⁶

À Léon Daudet.

Sur la verte colline,
Parmi les romarins et les genêts dorés,
Vers le mois de mai, l'on vient adorer
Sainte Madeline.

C'est dès le matin
Que les pèlerins,
Le cilice aux reins,
Se mettent en train.

Or la route est longue, elle est poussiéreuse,
Et les pèlerins, en bandes pieuses,
Marchent lentement sous le grand soleil.
Ils marchent, chantant de plaintifs cantiques :
Voulant préparer les saintes Reliques
À les soulager de leurs maux cruels,

Sainte Madeline,
Ô vous qui dormez

Sur cette colline,
Sainte Madeline,
Voyez-nous pleurer.

Nous sommes des gueux
Qui portons guenilles,
Des gueux sans famille,
Des gueux sans aïeux.

Nous n'avons pour couche
Que de durs pavés,
Que de vieilles souches
D'oliviers séchés.

Sainte Madeline.
Ô vous qui dormez
Sur cette colline,
Sainte Madeline,
Voyez-nous pleurer.

Or le grand soleil, au lointain, décline,
La nuit va venir,
Les gueux pèlerins sont sur la colline,
Rêvant d'avenir.

« Si la sainte allait enfin nous guérir ?... »

La sainte guérit quelques-uns des gueux
Les autres s'en vont, pas trop malheureux,
L'an prochain, qui sait, la sainte, sur eux,
Jettera les yeux.

⁴⁶ HAUSER (Fernand), *Le Château des rêves*, dernière partie, pages 119-121. — Léon Daudet (1867-1942) est le fils aîné d'Alphonse Daudet.

Sur la verte colline,
Parmi les romarins et les genêts dorés
Vers le mois de mai l'on vient adorer
Sainte Madeline.

De même, *La Maison des souvenirs* débute par une section intitulée « Au pays de l'enfance » qui développe le thème du retour au pays natal :

Je revois la Maison aux ombrages discrets
Dont les murs ont connu mes plus jeunes secrets ;
Ainsi qu'au temps jadis, elle est peinte de rose
Et le long de ses murs grimpent de blanches roses,
À la porte, étendant leurs feuillages fournis
Voici les vieux mûriers encor chargés de nids,
Et voici la tonnelle où le lierre serpente,
Et voici le hangar, dont la vieille charpente
Croule ainsi qu'autrefois, sous les efforts du temps ;
Voici le puits, creusé depuis plus de cent ans,
Il y fait toujours frais, et jamais l'eau n'y gèle...
Lorsque j'étais enfant, j'évitais sa margelle,
Et m'en allais jouer très loin, dans le verger,
Là, sous le grand soleil, poussaient les orangers,
Les sorbiers se dressaient triomphants, vers la nue
Et j'y grimpais avec une joie ingénue...
Maintenant des enfants que je ne connais pas
Ainsi que moi, jadis, y prennent leurs ébats ⁴⁷.

⁴⁷ HAUSER (Fernand), *La Maison des souvenirs*, poème « Retour au pays natal », page 11. — En racontant sa première entrevue avec Jean Aicard, Fernand Hauser cite « une maison de campagne en laquelle je passais régulièrement mes vacances, au cap Brun, près de Toulon ». C'est peut-être cette demeure qu'il évoque à plusieurs reprises dans les poèmes de souve-

et consacre un très long poème à la grande ville maritime :

Toulon et la Méditerranée ⁴⁸

Toulon ! Toulon ! Toulon ! Ville aux murs crénelés,
Dans un corset de pierre, on a broyé ton sein,
Et voici, que de toutes parts, vole l'essaim
De tes fils, matelots au visage hâlé.

Ils sont partis, se confiant aux mers trompeuses,
Tes fils, portant partout leur gloire et leur orgueil ;
Mais aucun n'oublia, de sa maison, le seuil
Qu'ornaient des lauriers verts et des roses mousseuses ;

Ils sont partis, se souvenant toujours de toi,
Car, Toulon, ton air vif et pur, nul ne l'oublie,
Nul ne peut oublier ton atmosphère emplie
De senteurs de soleil, et de fleurs, et de joie.

nirs de sa jeunesse. — Dans *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3606, mardi 2 septembre 1890, page 2, colonnes 3-4, « Chronique locale », on lit : « Une Fête de charité au Cap-Brun. — Les jeunes gens en villégiature au Cap-Brun et dans les campagnes environnantes, n'ont pas voulu que la saison estivale se terminât sans une fête organisée au profit des malheureux. C'est pourquoi, réunis au nombre d'une vingtaine, ils ont décidé d'organiser, pour le dimanche 7 septembre, une kermesse de charité. [...]. Les souscriptions soit en argent, soit en nature (objets pouvant être vendus à la kermesse) seront reçues à Toulon, chez M. Fernand Hauser, secrétaire du comité, 90, cours Lafayette [...]. »

⁴⁸ HAUSER (Fernand), *La Maison des Souvenirs*, première section « Au pays de l'enfance », pages 14-20. — Ce poème, envoyé sous le pseudonyme « Charles d'Évenos », a été gratifié d'une mention honorable lors du concours de poésie française de l'Académie du Var en 1900 et publié dans *Centenaire de l'Académie du Var. Livre d'or*, Toulon, académie du Var, 1900, pages 47-56.

Ton port, golfe plus beau qu'un golfe d'Italie,
 Qui donc, quand il l'a vu, peut l'oublier jamais ?
 Lorsque j'étais petit enfant, combien j'aimais
 Sur une barque, m'y bercer, l'âme ravie...

J'y rêvais, caressé par les vagues tremblantes,
 Mirant mes yeux dans la splendeur de l'horizon,
 Et, dans mon cœur, montaient de suaves chansons,
 De ces chansons qui font se pâmer les amantes...



Ton port est le plus beau de tous les ports du monde...
 La terre qui l'enserme est couverte de fleurs,
 Et celui qui l'habite, à l'abri des douleurs,
 Peut rire de la mer, quand, ardente, elle gronde ;

Car notre mer, à nous, n'est pas comme la mer
 De Bretagne, qui veut, dans ses crises atroces,
 Des hommes, des enfants, que ses vagues féroces
 Engloutissent, dans un enlacement amer.

Notre mer, c'est la calme et douce fiancée
 Vers laquelle on s'en va les yeux emplis d'amour ;
 À chaque heure de nuit, à chaque heure de jour,
 La balancelle, sur ses flots, est balancée ;

Notre mer est un lac, dont le cristal est pur.
 La rame, en se baignant dans son onde amoureuse,
 En fait jaillir des émeraudes radieuses,
 Et des perles, dans un ruissellement d'azur...

Notre mer est comme un miroir de magicienne,
 En s'y penchant, on peut y voir des villes d'or,

Qui s'éveillent, au moment même où tout s'endort,
 Et qui vibrent, aux sons de musiques anciennes ;

Notre mer est une danseuse au regard vert
 Dont la robe s'éploie au souffle du mistral,
 Car pour elle, le vent est l'orchestre idéal
 Qui fait crier et onduler toute sa chair...

Notre mer, gitana séduisante et frivole,
 Pour nous plaire, s'agite et fait mouvoir ses reins,
 Et l'on croirait, qu'aux sons grêles des tambourins,
 Elle voudrait nous entraîner en farandoles...

Et notre mer est vierge, et sur ses bords frangés
 D'écume blanche, on voit, digne présent des dieux,
 Peuplés de rossignols aux chants harmonieux,
 Se dresser, tout fleuris de fleurs, des orangers...



Je t'aime et je t'adore, ô Méditerranée,
 Toi qui baignes les bords de mon pays natal,
 Tes flots sont une gaze, un azur, un cristal,
 Ton onde est une fleur qui n'est jamais fanée !

Tu portes dans ton sein, des souvenirs anciens,
 Par milliers, et je vois, en regardant tes vagues,
 Rouler des bracelets, des colliers et des bagues
 Que durent ciseler jadis, des Phéniciens.

Tu portes dans ton sein, des dagues, des épées,
 Des boucliers d'airain, des piques, des béliers,
 Et, dormant, à jamais muets, des chevaliers
 Heureux de reposer, après leurs épopées...

Tu portes dans ton sein, ô Reine au manteau bleu,
Des souvenirs d'Athènes, et de Sparte, et de Rome,
Tes flots ont promené les Apôtres de l'Homme
Qui s'en allaient prêcher la parole de Dieu...

Tu portes dans ton sein, toutes les allégresses,
Tu portes les Beautés, les Gloires, les Splendeurs,
Et le marin, penché, voit de tes profondeurs,
Surgir les écrivains illustres de la Grèce.



C'est Homère qui vient, sa lyre dans la main,
Nous donner par ses vers, la force et le courage,
Il vient nous inciter à venger les outrages,
Écoutez, il nous dit : « N'attendez pas demain ! »

C'est Eschyle qui vient, couronné de pervenches,
Nous dire, dans ses vers, d'endurcir notre corps,
Afin d'être plus forts aux luttes de la mort.
Écoutez, il nous dit : « Tout homme a sa revanche... »

C'est Euripide, enfin, dont le luth sonne et vibre,
Qui vient nous dire, en ses poèmes immortels,
Qu'il faut que nous soyons, à des athlètes, tels,
Afin d'être toujours, mâles, des hommes libres...

Ô Méditerranée, en tes flots bleu de ciel,
Toute une humanité a puisé la sagesse,
Tu fus pour nos aïeux, la superbe Déesse,
Qui donne les Vertus, et distille le Miel ;

Tu les as rendus forts, ainsi que de grands arbres,
Tu les as rendus fiers de tes bords azurés,

Et, lequel d'entre nous pourrait se mesurer
À ces géants taillés comme en des blocs de marbre ?

Ô Méditerranée, nourrice des humains,
À ton sein vigoureux s'est nourri tout un monde,
Des héros immortels sont sortis de ton onde,
De ton onde, qui fut la mère des Romains !



Et c'est pourquoi je t'aime, ô Méditerranée
Pourquoi j'aime chanter ta gloire, en vers pompeux,
Pourquoi j'aime exalter, en rimes alternées,
La splendeur de tes flots aux regards verts et bleus...

Tes flots sont des baisers, même quand ils tourmentent,
Ils font vibrer d'amour mon doux pays natal ;
Ô souveraine Bleue, en ton manteau royal,
Tu ressembles parfois à l'idéale amante,

Tu te livres à nous, en un délire fou,
Tu te donnes et nous te prenons toute entière,
Mais tu sais demeurer souveraine et altière.
Et bientôt tu nous vois tomber à deux genoux...

Nous sommes des enfants, nous sommes des pygmées
Nous ne méritons pas un seul de tes regards,
Devant tes profondeurs, les sages sont hagards,
Tu vis, et sur tes bords des tombes sont semées...

Tes amoureux d'antan dorment dans ces tombeaux,
Ils dorment, à jamais muets, paupières closes.
Ne pouvant plus revoir les crépuscules roses,
Et cependant, je les envie, leur sort est beau !...

Ils dorment près de toi !... Leur éternelle ivresse,
C'est de dormir ainsi, tout près de tes flots bleus,
Peut-être ont-ils parfois des rêves fabuleux,
Des rêves, en lesquels, douce, tu les caresses ;

◇

C'est pourquoi je voudrais que mon dernier sommeil,
Je puisse le dormir au sein de ma patrie,
Je me reposerais près de toi, mer chérie,
Bercé par tes flots bleus, qu'irise le soleil...

Le poète se souvient de Norine, la compagne probablement idéalisée de ses amusements enfantins, à qui il offre ses premiers vers ; du chant des cigales que les enfants se plaisaient à attraper ; des vers à soie qu'élevait la gamine ; de « l'étoile du Berger aux lueurs opalines » ; et des pèlerinages – amoureux ! – à Notre-Dame-du-Mai où :

Avant de profiter des charmes du printemps,
Nous demandions à Dieu d'avoir vite vingt ans,
Car nous voulions nous marier, dans peu de temps ⁴⁹.

⁴⁹ HAUSER (Fernand), *La Maison des souvenirs*, première section « Au pays de l'enfance », poème « C'était sur la colline », page 31.

LE BOHÈME ET LA FARANDOLE

La principale contribution de Fernand Hauser à la vie littéraire toulonnaise fut sa direction du *Bohème* puis de *La Farandole* ⁵⁰.

Tout cénacle littéraire un peu constitué se devait alors de publier une revue : les membres du cercle trouvaient ainsi un média pour la diffusion de leurs œuvres et des écrivains reconnus ne dédaignaient pas d'envoyer leur contribution littéraire à titre de soutien. Plusieurs publications avaient déjà vu le jour à Toulon, toutes fort éphémères car une telle entreprise nécessite une équipe éditoriale assidue et un financement suffisant ⁵¹.

⁵⁰ *Le Bohème organe bimensuel du Cénacle littéraire de Toulon*, Toulon, 1887-1888, 38 puis 43 cm, multigraphié ; du n° 1, 1^{re} année, non daté [novembre 1887], au n° 22, 2^e année, 15-30 novembre 1888. *La Farandole. Le Bohème transformé*, Toulon, 1888-1889, multigraphié ; du n° 23, 1^{er}-15 décembre 1888, au n° 27, 3^e année, mars 1889. NB : la première livraison de *La Farandole* fut numérotée 24, erreur rectifiée dès la parution suivante. Ces deux périodiques sont consultables à la Bibliothèque nationale de France (cote f° Z 593), à la bibliothèque municipale de Toulon (cote Per 1105) et aux archives départementales du Var (cote 70 PRS 1) dans des collections fort lacunaires mais se complétant : j'ai pu ainsi réunir une série presque complète de ces deux périodiques, dans laquelle ne manquent que les numéros 2, 14 et 16 du *Bohème*. — La langue française connaît deux orthographes : le mot « bohème », substantif ou adjectif, fait référence à des individus vivant en marge de la société ; quant à la Bohême, il s'agit d'une région de l'Europe centrale insérée dans la République tchèque. Or, dans la revue toulonnaise, jusqu'au n° 15, le frontispice porte « Bohème » et, à partir du n° 17, « Bohème » [le n° 16 manque dans ma collection]. Par ailleurs, dans le texte, on trouve indifféremment les deux orthographes.

⁵¹ Parmi ces périodiques littéraires, citons principalement : *Le Carillon*, du 31 octobre 1869 au 25 novembre 1874 (Bibliothèque nationale de France,

Les créateurs du nouveau périodique eurent la sagesse de se contenter d'une simple feuille – qui, pliée en deux, offre recto-verso quatre pages, – reproduite avec des moyens de fortune – un original manuscrit calligraphié et simplement lithographié. *Le Bohème* et *La Farandole* connurent ainsi une périodicité très régulière⁵² avec vingt-sept numéros publiés de novembre 1887 à mars 1889.

Le titre *Le Bohème* est incontestablement un clin d'œil à Henri Murger, l'auteur des *Scènes de la vie de bohème*, chronique des faits et gestes d'une bande d'artistes désargentés du Quartier latin qui s'étaient nommés « les Buveurs d'eau ». Le jeune Fernand était un admirateur de Murger et, quelques années plus tard, à Paris, il œuvra pour sa mémoire⁵³. Quant

Z- 1647) ; *La Guêpe de Toulon*, du dimanche 19 octobre 1873 au dimanche 11 avril 1875 (bibliothèque municipale de Toulon O.109) ; *Le Troubadour*, jeudi 23 janvier 1874 au dimanche 4 octobre 1874 (bibliothèque municipale de Toulon O.109) ; *Le XX^e Siècle*, n° 1-6, du 15 mars au 15 juillet 1886 (bibliothèque municipale de Toulon 44130).

⁵² *Le Bohème* : n° 1, non daté [probablement novembre 1887] ; n° 2, probablement 1^{er} décembre ; n° 3, jeudi 15 décembre ; n° 4, dimanche 1^{er} janvier 1888 ; n° 5, dimanche 15 janvier ; n° 6, du 1^{er} au 15 février ; n° 7, dimanche 12 février ; n° 8, du 1^{er} au 15 mars ; n° 9, du 15 au 31 mars ; n° 10, du 1^{er} au 15 avril ; n° 11, du 15 au 30 avril ; n° 12, du 1^{er} au 15 mai ; n° 13, du 15 au 31 mai ; n° 14, du 1^{er} au 15 juin ; n° 15, du 15 au 30 juin ; n° 16, probablement [1^{er}] juillet ; n° 17, du 1^{er} au 15 août ; n° 18, du 15 au 30 août ; n° 19, du 1^{er} au 15 septembre ; n° 20, du 1^{er} au 15 octobre ; n° 21, du 1^{er} au 15 novembre ; n° 22, du 15 au 30 novembre 1888. *La Farandole* : n° 23, du 1^{er} au 15 décembre 1888 ; n° 24, du 15 au 31 décembre ; n° 25, du 1^{er} au 15 janvier 1889 ; n° 26, janvier 1889 ; n° 27, mars 1889, en deux pages seulement.

⁵³ *Le Rappel*, n° 8527, samedi 15 juillet 1893, page 2, colonne 1 : « MM. Fernand Hauser et Auguste Imbert, secrétaires du comité qui s'est constitué sous la présidence de M. Arsène Houssaye, pour élever un monument à Henri Murger au Luxembourg, ont remis à M. Alphonse Humbert, président du conseil municipal, une pétition tendant à obtenir que le conseil vote une subvention en faveur de l'œuvre. » Ce monument – en l'espèce un buste – fut érigé dans le jardin du Luxembourg et inauguré le vendredi 28 juin 1895 sous la présidence de... Jean Aicard (voir *Journal des débats poli-*

au gérant de la publication, son patronyme « Colline » est parfaitement inconnu de l'état civil toulonnais : mais Gustave Colline est le nom sous lequel Henri Murger immortalisa, dans ses *Scènes*, l'écrivain-philosophe Jean Wallon.

À défaut d'archives consistantes, il faut se contenter de bribes glanées de-ci de-là. *Le Bohème* et *La Farandole* ont été les organes d'un bien méconnu « Cénacle littéraire de Toulon » : Jean Duroc, son secrétaire perpétuel jusqu'en mai 1888, pourrait être l'auteur à succès de nombreuses chansons et de vaudevilles publiés de 1892 à 1904, mais pour lequel je n'ai trouvé aucune notice biographique. Le premier numéro du *Bohème* déclare comme équipe rédactionnelle : « Directeur : Jacques Molay. Rédacteur en chef : Rodolphe. Secrétaire de la rédaction : A. Lodulac. », tous patronymes – en fait, pseudonymes – n'ayant jamais eu cours à Toulon⁵⁴ ! Et je n'ai pu identifier précisément Eugène Littry, le rédacteur en chef des numéros dix-sept à vingt-deux.

En revanche, l'éditorial du numéro un est plus explicite : le titre « Décentralisation » annonce une initiative provinciale destinée à éviter aux littérateurs provençaux les écueils qui les guettent dans la Capitale. Par ailleurs, les rédacteurs déclarent accepter « tout, prose, vers etc. pourvu que ce soit correctement écrit » et se proclament « francs bohèmes » fiers de leur pauvreté, donc en marge des mouvements et cercles officiels et par trop académiques.

tiques et littéraires, 107^e année, vendredi soir 28 juin 1895, page 2 colonne 6 et page 3 colonne 1, « Le monument de Murger » ; *Le Temps*, 35^e année, n° 12449, samedi 29 juin 1895, page 2 colonne 6 et page 3 colonne 1, « Au jour le jour. Le monument de Henri Mürger »).

⁵⁴ Ces pseudonymes évoqueraient-ils Jacques de Molay et Lancelot du Lac ?...

Avec le numéro trois – je n’ai pu retrouver un exemplaire du numéro deux, – la présentation générale est très modifiée ; si le gérant reste le même, le directeur est désormais Fernand Hauser, assisté de Louis Tavolare, rédacteur en chef ; le frontispice adopte une nouvelle composition, bien soignée ; la mise en page et la typographie sont nettement améliorées. Enfin, le périodique est publié sous la présidence d’honneur de Marie-Édouard Lenoir, une poétesse qui avait acquis quelque notoriété, par ailleurs présidente de la Société biographique de France et rédactrice en chef du *Biographe*⁵⁵.

Né la même année que Fernand Hauser, Louis Tavolare fit avec lui ses premières armes au *Bohème*, dont il assura la rédaction jusqu’au numéro quinze. Sous leur impulsion, la revue se diversifia – chronique théâtrale, bibliographie, petites annonces – et trouva sa forme définitive.

Le relevé des signatures des auteurs montre qu’Hauser et Tavolare parvinrent à s’adjoindre d’intéressants collaborateurs. Tout d’abord dans la région :

– Louis Abet⁵⁶, qui a donné deux petites proses humoristiques, paraît avoir résidé quelque peu à Toulon où il a publié *Le Quatorze Juillet 1883, poésie nouvelle* (Toulon, imprimerie

⁵⁵ LENOIR (Marie-Édouard) : *Un abîme, monologue en vers*, Paris, G. Fischbacher, 1881, in-18, 36 pages. – *L’Adolescence et l’âge mûr, poésie*, Royan, veuve Billaud, 1882, in-16, 16 pages. – *Connus et inconnus. Causeries. Quelques romans. Variétés. Des uns et des autres*, Paris, G. Fischbacher, 1889, in-12, 252 pages, planche et photographie. – *Fleurs et cyprès*, Paris, G. Fischbacher, 1880, in-12, 232 pages. – *Les Poèmes du cœur*, Paris, Fischbacher, 1883, in-12. I. Les Suites d’une calomnie ; Un amour malheureux. – *Les Poèmes du cœur*, Paris, G. Fischbacher, 1885, in-18, 30 pages. II. Une méprise, comédie en 1 acte ; L’Amour d’un poète, poème. – *Fleurs éphémères*, Paris, Fischbacher, 1885, in-16, 322 pages. – *Quelques miettes de ma table*.

⁵⁶ Le patronyme « Abet » est presque inconnu à Toulon. On y trouve seulement un Raymond Abet décédé à Toulon le 17 avril 1889 et son fils Joseph-

du Var, 1883), et *Mame Perrotin*, pièce en trois actes en prose (Toulon, imprimerie A. Bordato, 1904), ses autres écrits ayant paru à Paris où il a probablement poursuivi sa carrière ; le coiffeur-poète Anatole Alabe⁵⁷ ; Auguste Dunand ; Joseph-Fabien Mougenot ; et le poète François Armagnin, qui avait participé à l’aventure du *XX^e Siècle*.

Jean Aicard, le fidèle soutien de toutes les initiatives littéraires des jeunes gens de la ville, n’apparaît qu’au numéro 20 (1^{er} au 15 octobre 1888), alors que la revue existe depuis un an. Il convient de rappeler qu’il n’arriva à Toulon qu’au début du mois d’octobre 1877, avec trois œuvres à achever : la comédie en trois actes *Rita*, un volume de *Contes et Nouvelles* et *Au bord du désert*. Il regagna la Capitale au début de l’année 1888 et là toute son énergie fut absorbée par « l’affaire Lebonnard » : quoique reçu à l’unanimité dès la première lecture devant le comité de la Comédie-Française le jeudi 10 juin 1886, *Le Père Lebonnard* fut victime de la surcharge de travail des acteurs, qui devaient d’abord produire toutes les pièces déjà acceptées. Les répétitions commencèrent enfin en février 1888 mais les interprètes demandèrent d’importantes modifications, Got chargé du rôle-titre déclara qu’il était impossible de mettre en scène le troisième acte, et Claretie lui-même critiqua... si bien que l’auteur retira sa pièce en août 1888 et la remisa dans ses cartons. Il s’activa ensuite pour placer *Rita* auprès de divers théâtres... sans plus de succès ! Il put enfin répondre à l’impatience de ses jeunes amis toulonnais et leur envoya un joli poème, « L’Inconnu », extrait de *Au bord du désert*, publié dans le numéro 20 ; cette livraison annonça également que

Stal, publiciste, qui s’y est marié le 20 août 1889 ; tous deux étaient originaires de Saint-Jean-de-Barrou (Aude).

⁵⁷ Voir la biographie d’Anatole Alabe que j’ai publiée dans *Aicardiana*, n° 2, mai 2013, pages 75-102.

Jean Aicard acceptait la présidence du concours littéraire qui était en préparation ⁵⁸.

Hauser et Tavolare parvinrent à recruter également dans d'autres régions :

— Charles Fuster (1866-1929), qui envoya deux poèmes publiés dans les numéros 15 et 22, venait de se fixer à Paris où il produisit une importante œuvre littéraire comme poète, romancier et auteur dramatique ;

— le jeune avocat parisien Anselme Bastien apporta aux numéros 12-17-20-24 une « Lettre parisienne » occupant toute la une et commentant l'actualité ; il a laissé quelques poésies (*Cri suprême*, Langres, 1891), une pièce de théâtre en un acte et en vers (*L'Anniversaire*, Château-Chinon, l'auteur, 1896) et *Candidats-silhouettes, portraits humoristiques* (Langres, A. Pargon, 1889) ;

— Louise Giquel, avec sept poèmes et deux contes bretons en prose, fut une fidèle collaboratrice ; membre de l'Académie normande, elle a donné des poèmes et légendes à *La Revue normande et parisienne* (1885) ainsi qu'à la *Revue littéraire du Maine* (1888-1889) ; elle a également publié *Antonio Sani, ou le Petit Ramoneur* (Tours, A. Cattier, 1890) ;

— Paul Bénétrix accorda cinq petites proses au *Bohème* ; il était alors instituteur, avant d'occuper le poste d'archiviste-bibliothécaire de la ville d'Auch de 1897 à 1928, où il produisit des travaux d'histoire locale : *Un collège de province pendant la Renaissance. Les origines du Collège d'Auch 1540-1590* (Paris, Honoré Champion, 1908) ; *Les Conventionnels du Gers* (Auch,

⁵⁸ Cf. archives municipales de Toulon, registre des délibérations du conseil municipal, année 1888, séance du 7 novembre : « Demande d'un prix pour le concours organisé par le journal *Le Bohème* ». L'assemblée décida de renvoyer la demande à l'examen de la commission de l'Instruction.

imprimerie de J. Capin, 1894) ; *Les Femmes troubadours, notes d'histoire littéraire* (Agen, imprimerie de V. Lenthéric) ; *Variétés révolutionnaires* (Auch, imprimerie de J. Capin, 1890-1892, quatre volumes : I. Le Théâtre à Auch sous la Terreur ; II. Lazare Carnot à Auch, suivi du changement de nom de quelques communes du Gers sous la Terreur ; III. Le Vandalisme révolutionnaire dans le Gers ; IV. La Société des républicains d'Auch, suivi de : Une femme soldat à Auch) ;

— Léon-Louis Berthaut n'a fait parvenir qu'un seul poème ; né le 15 juin 1864 au Havre, décédé à Rennes en 1946, il fut poète, auteur dramatique et romancier, professeur de langue et littérature anglaises ;

— la poétesse « miss E. Ehrtone » – pseudonyme ? – qui a envoyé quelques vers publiés dans le numéro 17 apparaît dans de nombreuses revues littéraires à partir de 1886 ; elle a dirigé *La Revue artistique et littéraire pour tous*, a collaboré à *L'Écho* et à de nombreux autres périodiques ; elle a aussi publié *Cahiers d'une pensionnaire. Premiers Essais de littérature* (Paris, V.-A. Cresson, 1884) ; *Gaëtane, roman* (Paris, Lorin aîné, 1885) ; *L'Aube d'une femme, poésies* (Paris, J. Rouam, 1891) ;

— Alcide Taste, auteur du poème « Le Canonier » publié dans le numéro 21, après avoir été publiciste à Dakar puis commis principal des trésoreries de l'Afrique occidentale française, réapparut comme clerc d'avoué à Mirande où il fut membre de la Société d'histoire et d'archéologie du Gers ;

— Eugène Longuet, qui réserva une prose et un poème au *Bohème*, fut surtout le rédacteur en chef des *Guêpes normandes* ; il a livré à l'impression une nouvelle et une comédie-bouffe en un acte.

Quant aux plus modestes contributeurs, – l'officier d'académie A. Barrau, Jean Bort, Louis Faucillon, Léon Marga, Noëlie

Mourre, le Belge Armand Pesesse... – ils n'ont laissé aucune œuvre publiée.

Les membres du Cénacle réussirent même à obtenir – outre le soutien de Jean Aicard – le patronage d'Auguste Vacquerie et de François Coppée :

Lors de l'apparition de *Toute la Lyre*, notre Directeur, Fernand Hauser, avait fait paraître dans le *Bohème* un article sur cet ouvrage.

À la suite de cela, M. Vacquerie, Rédacteur en chef du *Rappel*, et exécuteur testamentaire de Victor Hugo, nous avait adressé un exemplaire de cette œuvre posthume du Maître.

Pour le remercier, nous lui avons offert le titre de membre d'honneur du *Cénacle littéraire de Toulon*, titre qu'il a accepté [...] ⁵⁹.

M. F. Coppée, le poète des *Humbles*, a accepté le titre de membre d'honneur de notre Cénacle, et nous a en même temps donné l'autorisation de prendre dans ses œuvres publiées, les fragments qui nous conviendront ⁶⁰.

Faute d'indications plus précises, je n'ai pu identifier avec certitude Louis Féraud, A. Maury, Alexandre Michel, Charles Olivier ou E. Paul.

Enfin, les auteurs qui ont utilisé un pseudonyme sont restés, encore aujourd'hui, protégés par cet anonymat : Argun, Désiré ⁶¹, la poétesse Francette, Franck, G. des L., Hortense d'Évenos et

⁵⁹ *Le Bohème*, 2^e année, n° 17, 1^{er} au 15 août 1888, page 2, colonne 1.

⁶⁰ *Le Bohème*, 2^e année, n° 19, 1^{er} au 15 septembre 1888, page 4, colonne 1.

⁶¹ À moins qu'il ne s'agisse de Philémon Désiré.

ses intéressantes chroniques bibliographiques, L. G., Laurent XVII, Ludovic, Marius G., Paul Ycarpe, le poète Rodolphe, Salvator, Sans-Souci, le vicomte de Kioula et X. X. Je pense que le « L. T. » qui a apporté deux poèmes est Louis Tavolare. Quant à « Yve Assob », qui a fait parvenir une prose délicate évoquant la rade de Toulon, j'y reconnais, en lisant dans le sens rétrograde, l'un des frères Bossavy.

Fernand Hauser, directeur de la publication, en fut aussi le principal contributeur avec des textes publiés dans les numéros 4-5-6-7-9-11-13-15-17-21-22-23-25-26. Les quelques proses qu'il a publiées – contes ou nouvelles – sont de petites histoires bien gentillettes que la littérature française peut très facilement oublier... Et ses poèmes proviennent de recueils imprimés.

C'est plutôt dans les écrits davantage journalistiques qu'il excelle. Sa « chronique bohémienne » à la une du numéro 5 constitue presque un manifeste ; en tout cas, elle définit parfaitement la ligne directoriale qu'il entend suivre pour l'honneur du périodique :

[...] Allons donc ! la poésie est bien vivante et nous sommes ici pour le démontrer.

Nous savons bien que certaines gens qu'on appelle Naturalistes, cherchent à ternir notre drapeau, mais nous le tiendrons désormais si ferme et si haut que la bave du scorpion ne pourra pas l'atteindre.

Nous lutterons pied à pied contre l'envahisseur qui veut nous arracher notre belle Terre et nos braves paysans pour nous donner en place, une terre et des habitants abjects et dépravés. Comme notre ancien professeur M. François Fabié nous ferons *Amende honorable à la terre*, nous lui demanderons pardon pour ceux qui l'ont calomniée !

Et vous, poètes, littérateurs, accourez tous ! Nous combattons pour la noble et sainte poésie, et si un jour la Lyre est en danger, nous la délivrerons des mains de ses ennemis.

Et à ceux qui nous traiteront de fous nous répondrons :

Oui nous sommes des Trouvères, nous ne prostituons pas nos plumes ! nous ne bavons pas des écrits orduriers à seule fin d'entasser des gros sous ! nous n'imitons pas ceux qui jonglent tous les jours avec l'honneur des femmes et cherchent leurs écrits au milieu des fumiers. Nous n'avons qu'une devise : *Sursum corda* ! et comme Eugène Pannetrat nous dirons :

Allons ! la lutte est belle elle est noble, Trouvères
Doux chantres des amours.
Laissons-les donc ramper ces hideuses vipères
Et nous, montons toujours ⁶² !

Sa connaissance de Victor Hugo vient probablement de Jean Aicard qui avait personnellement fréquenté le Maître ; aussi rien de ce qui est hugolien ne lui est étranger :

VICTOR HUGO

Le 22 Mai 1884, Victor Hugo cessa de vivre.

Une immense douleur s'empara de la France entière, sitôt que cette triste nouvelle fut connue. Le peuple était consterné comme s'il venait de perdre son Père...

Les drapeaux en berne, les établissements publics fermés, les fêtes contremandées, les journaux, de toutes nuances, encadrés de noir, témoignaient assez de ce deuil de toute une Nation.

⁶² *Le Bohème*, 2^e année, n° 5, dimanche 15 janvier 1888, page 1, colonnes 1-2, « Chronique bohémienne ».

Comme si le Poète qui venait de mourir, avait été le Chef de la République, des témoignages de sympathie arrivaient de toutes parts à sa famille en larmes.

Certes, la France pouvait se glorifier d'avoir donné le jour à cet Enfant Sublime, qui avait, pendant près d'un siècle, rempli le monde de son génie...

Et les obsèques de ce Grand Homme furent sans égales !

Le Parlement leva la séance en signe de deuil, non sans avoir voté à l'unanimité, des funérailles Nationales. Tout un peuple défila devant le corps sans vie de Celui que l'on vénérât depuis longtemps, comme le Roi des poètes. Deux cent mille Parisiens veillaient toute une nuit, autour du catafalque élevé sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Sur le parcours du funèbre cortège, les maisons étaient fermées, et la foule compacte, se pressait derrière les délégués de toutes les nations, venus pour rendre un dernier hommage à l'auteur des *Misérables* !

Comme si ce n'était pas encore assez, le Panthéon reçut les restes du Tribun qui s'exila plutôt que de plier les genoux devant l'homme du 2 Décembre ! Et cette manifestation spontanée n'était pas autre chose que l'apothéose de cette Liberté que Victor Hugo avait glorifiée, du matin au soir, pendant quarante années, à la face du monde !...

*

* *

Jamais peuple ne pleura un souverain, comme on a pleuré le poète de la *Légende* : jamais autant de couronnes n'ont été déposées sur le cercueil d'un Roi... Et cependant, celui qui venait de mourir, laissait à la Postérité un monument considérable, qui avait les *Odes* pour base, et le *Pape* pour sommet... Du moins, le croyait-on ainsi...

Le monument n'était pas encore terminé, du fond même de la tombe, Victor Hugo nous donnait des chefs-d'œuvre : le

Théâtre en liberté après la *Fin de Satan*, et tout dernièrement, *Choses vues*.

À chaque nouvelle œuvre, des acclamations retentissaient. Aujourd'hui, ce ne sont plus des applaudissements, c'est de l'enthousiasme, c'est du délire !...

Un livre sublime vient de paraître, comme pour dérouter les imaginations, à la vue de cette merveilleuse fécondité : *Toute la Lyre* est un ouvrage où les idées se pressent tumultueuses, tantôt grandioses et tragiques, tantôt douces et tendres.

Dans cette œuvre gigantesque, le Maître se montre sous toutes ses faces, maniant son vers, et le forgeant sur une enclume géante, ou badinant avec une muse légère.

Ici, des alexandrins d'une superbe envolée ; là des petits poèmes, que le Poète s'est plu à ciseler et à polir ; mais au-dessus de tout plane le génie de cet homme, qui a su résumer toute son œuvre poétique dans ce livre qui n'est en quelque sorte qu'une magnifique anthologie, dans laquelle on trouve des œuvres de toutes les époques de sa vie !...

*

* *

Ajouté à tant d'autres, ce nouveau chef-d'œuvre ne donne pas plus de gloire à Victor Hugo, cela n'est pas possible ; mais il montre aux admirateurs d'une littérature malsaine, que la Poésie n'est pas morte, et qu'elle sera un jour la Reine du monde ⁶³ !...

Et, emporté par la passion républicaine et l'exaltation patriotique, il dota la une du numéro de *La Farandole* daté janvier 1889 d'un vibrant appel à la jeunesse :

⁶³ *Le Bohème*, 2^e année, n° 15, 15 au 30 juin 1888, page 2, colonnes 1-2. Article daté « Toulon, 6 Juin 1888 ».

À mon ami Henri Amoretti.

Devant la nouvelle ère qui s'ouvre, nous sommes obligés de nous départir de notre silence. Nous ne voulons pas faire de la politique de parti, cela n'est pas notre rôle, mais nous avons le droit, nous avons le devoir de faire de la haute politique, de la politique qui voit de loin, et qui est encore de la littérature.

En effet, n'est-ce pas une sublime épopée que ce mouvement de tout un peuple se soulevant et revendiquant ses droits, n'est-ce pas un drame terrible, que cette foule en furie, se précipitant comme un torrent, vers la Bastille, forçant la Royauté à capituler ?

N'est-ce pas un poème touchant, que l'Europe entière électrisée, à la nouvelle de cette Révolution ?

Il n'y a pas encore longtemps, que nous étions sur les bancs du lycée, et que, le cœur ému, nous lisions l'histoire de ces époques glorieuses, écrite par l'incomparable Michelet.

Les Russes, disait-il s'embrassaient dans les rues, en s'écriant : « La Bastille est prise ! »

Le célèbre Fox, voulait quitter l'Angleterre, afin de contempler les ruines de la vieille forteresse ; Alfieri écrivait une pièce intitulée : *Paris désempastillé*. Le monde entier se dressait, sentant qu'il se réveillait et qu'une ère nouvelle s'ouvrait devant lui.

La France avait pris la tête du mouvement ; immédiatement, de peur que leurs sujets ne fissent aussi une révolution, les souverains étrangers les déchaînaient sur notre Patrie.

Et alors, on voyait quel était le Patriotisme de tout un peuple, qui, ne voulant pas mourir, et ne voulant pas perdre les libertés qu'il avait conquises courait à la Frontière, sans souliers, et sans armes en chantant LA MARSEILLAISE.

Ces temps sont loin, et cependant, nous devons aujourd'hui, plus que jamais, les avoir présents à la mémoire. Écrasée en 1870, par une force supérieure la France a été obligée de se laisser arracher deux provinces, les deux provinces dans lesquelles elle avait placé tout son amour.

Que dis-je ! une mère aime également tous ses enfants, mais lorsqu'un malheur arrive, et que la mort, choisissant une victime lui arrache un de ceux qu'elle a porté dans son flanc, et qu'elle a nourri de sa chair le cœur de la mère se révolte et elle s'écrie : « La mort m'a pris celui que j'aimais le plus ! »

Non ! France ! l'Alsace et la Lorraine n'étaient pas tes deux filles préférées. Elles le sont devenues par leurs malheurs, et c'eût été la Provence que l'ennemi eût arrachée à la mère Patrie, que tu te serais écriée : « Las ! on m'a pris ma bien aimée ! »

Mais heureusement, notre pays est encore Français, et demain, si la trompette guerrière retentit, l'on verra, comme en 1792, les Provençaux traverser la France en entonnant le chant que l'Europe nous envie, la sublime MARSEILLAISE.

Souvenons-nous ! Souvenons-nous ! Nos pères sont morts pour la liberté, demain, peut-être nous, les petits-fils des hommes de 89, nous serons obligés de défendre notre drapeau, qui personnifie la liberté du territoire !

Ah ! ce territoire que l'on a parlé de partager entre plusieurs puissances ! Nous l'avons entendu dire autour de nous, les étrangers n'attendent que le moment propice, pour se partager la nouvelle Pologne, mais alors comme en 1792, la France entière se lèvera, les vieux décrocheront leurs fusils, les jeunes les suivront, et mus par un mouvement spontané de patriotisme, nous nous porterons en masse, sur la frontière, espérant qu'un nouveau Carnot organisera la victoire !

(J'ai écrit cet article, en sortant, samedi soir, du Cirque du boulevard de Strasbourg. Les jeunes membres de la Société de

gymnastique de notre ville, nous avaient conviés à une fête patriotique et c'est avec une vive émotion que nous avons vu tous ces jeunes gens travailler au relèvement de la France.

Ce nous est un baume réconfortant, de voir cette union, pendant que les partis politiques déchaînés se livrent à des luttes effrénées.

Mais nous l'avons bien vu, la Patrie est placée dans nos cœurs au-dessus de toutes nos affections, et nous avons presque pleuré de joie, lorsque nous avons vu le drapeau s'avancer au milieu de l'enceinte du Cirque et se placer devant les autorités, pendant que la musique attaquait l'air *Au drapeau*, et que la salle entière, découverte, saluait les couleurs de la Patrie ⁶⁴.)

On le voit, tout en assouvissant sa passion pour la littérature en général, et la poésie en particulier, le jeune directeur du *Bohème* puis de *La Farandole* avait aussi à cœur de faire passer chez ses lecteurs des messages forts, suivant en cela l'exemple donné par son aîné, Jean Aicard, au nom de la mission sociale du poète.

La formule éditoriale choisie – simple feuille pliée offrant quatre pages imprimées sur deux colonnes – impose incontestablement des contraintes rédactionnelles importantes : textes courts, constructions grammaticales simples, paragraphes concis. Le fond de la publication est constitué par la poésie : essentiellement des vers charmants, badins, bien dans le ton de l'insouciance de la jeunesse ; mais aussi vers plus sentimentaux explicitant les premiers émois et la difficulté de l'adoles-

⁶⁴ *La Farandole*, 3^e année, n° 26, janvier 1889, page 1, colonnes 1-2. — *SOL LUCET OMNIBUS* : « le soleil luit pour tous ».

cent à vivre et exprimer des sentiments nouveaux pour lui ;
voire même vers nostalgiques :

Tristesse

En été, quand les chauds rayons
Du soleil jaunissent la plaine,
Je songe aux vaillants vignerons
Qui n'auront pas perdu leur peine ;

Je suis des yeux les papillons
Qui vont du lys à la verveine ;
J'écoute le chant des grillons ;
Mon âme devient plus sereine.

Mais le soir, au soleil couchant,
Je pense aux morts que j'aimais tant,
Et je sens un poids qui m'opprime.

Pourtant les fleurs, la mer, les cieux,
Brillent toujours devant mes yeux.
D'où me vient donc cette tristesse ⁶⁵ ?

ou révoltés :

Imprécation

Pourquoi m'as-tu jeté, mon Dieu, sur cette terre,
Où tout me fit souffrir ?

⁶⁵ *Le Bohème*, 2^e année, n° 19, 1^{er} au 15 septembre 1888, page 3, colonne 2, poème de François Armagnin.

M'avais-tu donc créé, victime involontaire
Pour pleurer et mourir ?

[...].

Monde, fortune, amis, en ce jour je vous crie
Un éternel adieu !
En attendant la mort, je suis mort à la vie :
Exauce-moi mon Dieu ⁶⁶ !

Dans un registre plus républicain, les jeunes poètes n'oublient pas la Patrie déchirée par la perte de l'Alsace et de la Lorraine. S'ils regrettent l'absurdité des conflits armés,

Le Canonnier

Sur les créneaux de la muraille,
Il attendait, l'oreille au vent :
Quand l'officier dit : « en avant !
« Canonnier, crache ta mitraille. »

Les obus pleuvaient, l'Allemand
Tombait sur le champ de bataille
Comme tombent les brins de paille
Sous la faucille au fer tranchant.

Viennent de nouvelles alarmes !
Debout et fier, le servant d'armes
Dominera l'Europe en feu,

⁶⁶ *Le Bohème*, 2^e année, n° 8, 1^{er} au 15 mars 1888, page 3, colonnes 1-2, long poème d'Anselme Bastien.

Tant que les peuples de la terre
N'auront pas appris que la guerre
Est une insulte faite à Dieu ⁶⁷.

ils vivent aussi les réalités de la situation politique du temps :

Nos deux ennemies

Nous détestons la Prusse, et c'est avec raison,
Car son pied furieux a mutilé la France,
Car elle a, sans pitié pour nos cris de souffrance,
Acheté notre sang avec la trahison.

Elle est bien juste, ô Ciel ! notre indignation
Et nous avons le droit de nourrir l'espérance,
Car nos glaives vaincus ont soif de la vengeance...
Mais nous oublions trop la perfide Albion.

Français ! souvenons-nous de ce bûcher infâme
Où monta, sans pâlir une héroïque femme
Qui n'avait à pleurer, hélas ! que des hauts faits !

Souvenons-nous d'un roc battu par la tempête,
Refuge d'un vainqueur qui connut la défaite.
Albion, Albion, ce sont là tes forfaits ⁶⁸ !

⁶⁷ *Le Bohème*, 2^e année, n° 21, 1^{er} au 15 novembre 1888, page 3, colonne 2, sonnet d'Alcide Taste.

⁶⁸ *Le Bohème*, 2^e année, n° 6, 1^{er} au 15 février 1888, page 2, colonne 2, sonnet d'Eugène Littry.

La prose n'est pas oubliée, qui se partage, outre des unes informatives ou d'actualité, en contes et nouvelles d'un côté, textes patriotiques et réflexions sur la vie de l'autre :

Profils de Bohèmes

Vous pouvez le voir, tous les jours, attablé dans un cabaret,
devant une liqueur épaisse, verdâtre, qu'il décore du nom
d'absinthe.

Ses longs cheveux, sa barbe inculte, ses vêtements usés
attestent sa misère.

Il semble étranger à tout ce qui se passe autour de lui et
regarde, d'un air distrait, la fumée de sa longue pipe, monter
en capricieuses spirales vers le ciel.

Un rêve continu, voilà sa vie.

Tous les indices de la souffrance sont peints sur ce visage
amaigri. Oh oui ! cet homme a dû souffrir et doit souffrir en-
core ! Et lorsque, égaré dans ses rêves, vous verrez une larme
sillonner lentement sa joue, ne l'accusez pas ; plaignez-le.

Quel est-il ? Un pauvre artiste sans doute, quelque poète
ignoré vivant de ses rimes !

Le malheur s'est attaché à lui comme le lierre à l'arbre et,
depuis son enfance, il ne se rappelle pas avoir eu de vrai
bonheur.

Quelquefois cependant, un rayon de soleil et de gaieté venait
éclairer sa mansarde.

Il se souvient parfois de ces jours de folle ivresse où un sem-
blant d'humeur joyeuse l'emportait sur son continu ennui.

Il croit entendre encore l'éclat de rire frais et argenté de
quelque franche fillette qu'il adorait.

Et alors il se revoit plus jeune, le cœur plein d'ambition et
de rêves dorés...

... Bonheur sitôt envolé. Songes bien vite évanouis !

Et son réveil s'est montré d'autant plus terrible que son rêve a été beau !

Parfois, aussi, pris de dégoût pour les choses de ce monde, il essaie de rire de cette comédie qu'il voit se dérouler tous les jours devant lui ; mais son rire sonne faux et, quoi qu'il fasse, la tristesse s'empare de son âme.

Ah ! c'est qu'il est bien lourd le poids des pensées qui s'agitent sous ce front déjà sillonné de rides !

Aucune lueur d'espérance ne vient briller pour lui sur cette route tortueuse et sombre qu'il poursuit opiniâtrement et qui le conduit à la mort !

La mort ! il y pense bien souvent et s'il n'est pas allé au-devant d'elle c'est que sous cette enveloppe grossière, il existe un cœur qui sait souffrir, mais incapable de commettre une lâcheté !

C'est pourquoi, il se laisse aller à cette fatalité qu'il traîne après lui comme un boulet de forçat.

D'ailleurs il connaît le sort qui l'attend, il a compté, sur ces joues amaigries, le peu de jours qu'il a encore à vivre.

Il attend patiemment son heure et lorsque ses forces viendront à le trahir eh bien ! l'hôpital est là qui lui ouvre ses portes. On trouvera toujours un mauvais grabat pour lui !

C'est là que, dégoûté de tout, méconnu de tous, il ira s'endormir dans le sein de cette suprême consolatrice qui, seule, met un terme à toutes les souffrances ⁶⁹.

Après ses deux numéros de janvier 1889, *La Farandole* connut quelques difficultés. Le journal local annonça la fin de

⁶⁹ *Le Bohème*, 2^e année, n° 13, 15 au 31 mai 1888, pages 3-4, article signé « Rodolphe ».

la revue : « *La Farandole*. — Nous recevons un avis nous informant que le journal littéraire *La Farandole* cesse de paraître. Nous regrettons infiniment la disparition de cette petite publication, qui avait su se créer une place dans la presse toulonnaise. »... pour aussitôt rectifier : « *La Farandole*. — Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que la *Farandole* n'a pas cessé sa publication ; elle ne l'a que suspendue ⁷⁰. »

Un dernier numéro fut publié à la date du 1^{er} mars et les résultats du concours publiés quelques jours après :

Concours de la « Farandole ». — Les résultats du concours, organisé par *La Farandole*, viennent d'être publiés.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, M. François Fabié n'avait pu accepter la présidence du jury, ses occupations de professeur, ne lui en laissant pas le loisir.

Dans le palmarès, nous relevons les noms de quelques Toulonnais, MM. Charles Olivier, Georges de Mongé, V. Honorat, J.-A. Valès, Cancoëns, etc. ⁷¹

Au total, *Le Bohème* et *La Farandole* ont formé, pendant les dix-sept mois de leur existence, une sympathique feuille littéraire qui, quoique publiée avec des moyens fort modestes, a permis à de jeunes provinciaux inconnus d'accéder à un lectorat même limité. L'équipe rédactionnelle a porté au fil des vingt-sept numéros publiés un projet cohérent, généreux dans son enthousiasme juvénile et son engagement républicain, soucieux de faire triompher les formes classiques et l'inspira-

⁷⁰ *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3030, mercredi 30 janvier 1889, page 3, colonne 4, « Chronique locale ». Et *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3032, vendredi 1^{er} février 1889, page 3, colonne 2, « Chronique locale ».

⁷¹ *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3074, vendredi 15 mars 1889, page 2, colonne 5, « Chronique locale ».

tion noble sur les complaisances d'une littérature commerciale et dépravée. Fernand Hauser, poète inspiré par la philosophie humaniste de son maître à penser et Alsacien atterré par la perte du pays de ses ancêtres, a su, peut-être mieux que tout autre, faire vivre cette inspiration malgré les difficultés quotidiennes et insolubles d'une entreprise sans ressources. Il put donc refermer le dernier numéro de *La Farandole* sur une légitime note d'espoir :

Amis Lecteurs

À partir d'aujourd'hui, *La Farandole* cesse de paraître. Elle a réglé toutes ses petites affaires, et, honnêtement, sans laisser derrière elle un sou de dette, elle s'en va tout doucement se reposer au milieu de ses sœurs mortes avant elle.

Car, vous le savez comme moi, un journal littéraire n'a jamais pu s'implanter à Toulon. *L'Éphémère*, *La Revue de Provence*, *La Vie provençale*, *La Guêpe*, *L'Oursin*, *Le Tambour*, *Le Météor*, *Le XX^e Siècle*, *La Revue du Cercle Artistique*, *La Toutèno*, *Toulon-Journal*, *La Revue Provinciale*, et tant d'autres journaux ou revues dont les noms nous échappent, ont vu le jour dans notre ville. Hélas ! aucune de ces feuilles n'a pu vivre au milieu de notre population essentiellement maritime.

La faute ne retombe pas non plus uniquement sur les Toulonnais lecteurs. Ce qui manque, dans notre cité, c'est un noyau de jeunes gens dévoués et audacieux, qui, se soutenant toujours et s'unissant quand même, pourraient peut-être réussir à faire quelque chose.

Pour nous, les dévouements nous ont souvent fait défaut.

Nous le regrettons, mais, décidés à rendre le bien pour le mal, nous le disons bien haut, nous donnerons toujours la main à tous ceux de nos compatriotes qui, reprenant notre œuvre inachevée, voudront combattre pour la bonne, la saine et la vraie littérature.

Ce n'est donc pas adieu, que nous vous disons, amis lecteurs, c'est : *au revoir*, car nous avons le secret espoir que nos vœux seront bientôt comblés⁷².

Le cénacle littéraire dont *La Farandole* était l'organe ne semble pas avoir continué ses activités... ou tenta peut-être une nouvelle formule :

Un cénacle littéraire et artistique à Toulon. — Une réunion a été tenue hier soir dans une salle de l'école de la rue des Prêcheurs, pour jeter les bases d'un cénacle littéraire et artistique à Toulon.

Une dizaine de jeunes gens environ assistaient à cette réunion, présidée par l'honorable conseiller municipal M. Piche.

Après avoir discuté certaines questions relatives à la formation du cénacle qui prendrait le nom de *Cénacle littéraire et artistique de Provence*, on a nommé une commission chargée d'élaborer des statuts.

Ces statuts seront présentés dans la prochaine réunion qui aura lieu dans la même salle, le lundi 27 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Les jeunes gens aimant les arts et la littérature qui seraient désireux de se joindre aux organisateurs de cette réunion littéraire, sont priés d'assister⁷³.

⁷² *La Farandole*, 3^e année, n° 27, mars 1889, page 2, colonnes 1-2, annonce signée « La Rédaction ». — Du numéro 5 (15 janvier 1888) du *Bohème* au numéro 26 (janvier 1889) de *La Farandole*, on trouve, au bas de la dernière page de chaque livraison, une publicité de la *Grande Maison de blanc*. À la ville de Nancy, c'est-à-dire de la boutique de la famille Hauser, éventuellement accompagnée d'autres annonces commerciales. Le jeune directeur ne se contentait donc pas d'animer la publication et de la remplir, il apportait également une part du financement.

⁷³ *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3135, mercredi 15 mai 1889, page 2, colonne 5, « Chronique locale ». L'article, qui se termine sans ponctuation finale, a été tronqué...

L'initiative fit-elle long feu ?... en tout cas, le journal local n'en fait plus cas dans ses livraisons suivantes.



Ci-dessus, frontispices du Bohème et de La Farandole.
Ci-dessous, publicité de la maison Hauser dans La Farandole.



QUELQUES AMIS DE FERNAND HAUSER

Les petites chroniques du temps associent fréquemment, à la fin du XIX^e siècle, les noms de quelques jeunes gens qui partageaient la même passion littéraire et journalistique, notamment autour de trois publications : *Le XX^e Siècle*, *Le Bohème* et *La Farandole*. Ils ont été évoqués par François Armagnin, lui-même membre de ces joyeux cénacles : « Nous nous promenions souvent ensemble le long de la côte, aujourd'hui *Littoral Frédéric-Mistral*, et souvent, dans nos conversations, le nom de François Brunet venait sur nos lèvres avec d'autres noms de jeunes comme nous : Jules Millet, Louis Peytral, les frères Bos-savy, Léon Spariat, Fernand Hauser, Antonin Chaude, Fabien Mougenot. Tous épris d'art et de belles lettres⁷⁴. »

Arsène Zeller, un instituteur en retraite, poète à ses heures, les a également cités :

Jours d'antan

À mon ami H. V. PAULET, instituteur en retraite,
maire de Flassans (Var).

Ainsi donc, mon ami, vous poursuivez la tâche,
Après avoir, longtemps, peiné sur le sillon ?
Le repos qui séduit les uns — vous paraît lâche
Et vous suivez, aux cieux, le vol de l'alcyon ?

⁷⁴ ARMAGNIN (François), « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, page 170.

Avec lui, la pensée ardente qui s'élève
 Veut, toujours plus avant, monter sur les sommets ;
 Et je vois votre main qui s'abaisse et se lève
 Pour jeter le bon grain, sans se lasser jamais.

Ce bon grain nous promet, à tous, le pain de vie
 Dont nous ne saurions point nous passer un seul jour ;
 Et c'est pourquoi je chante, en mon âme ravie,
 L'hosanna du semeur et son riant séjour.

Car vous êtes toujours au pays de Provence,
 Où mon cœur est resté, depuis plus de trente ans !
 Son ciel lui souriait, au temps de la jouvence
 Et ce temps si lointain, c'était bien l'heureux temps !

À la voix de Mistral, apparaissait *Mireille*.
 — *Mirèio* — l'enfant pure et si belle, au matin !
 La douce « *Enfant des Mas* » captivait notre oreille,
 Comme on sait la charmer, au beau pays latin !

Tous, nous avions au cœur l'amour que rien ne lasse,
 Et sa fièvre pareille à celle de *Vincent*...
 Comme un chêne altier qu'un faible lierre enlace,
 Le cœur s'abandonnait à ce trouble puissant.

Le pays de Provence — ainsi que notre mère —
 Nous regardait alors, d'un œil plein de clarté.
 Il disait : Groupez-vous et fondez l'*Éphémère*,
 Soyez, pendant une heure, épris de la Beauté !

Le rêve, enfin, prit corps, en un jour d'allégresse.
 Et le *Vingtième Siècle* apparut à son tour,

Et la Muse y régnait, souveraine et maîtresse,
 Et l'esprit le plus vif pétillait à son jour !

Ami, vous souvient-il de ce pauvre confrère
 Qui nous quittait trop tôt, pour voler au trépas ?
 Il s'appelait *Brunet*. Nous l'aimions comme un frère,
 Sa main, ferme déjà, guidait nos premiers pas...

Chantre du Désespoir, ô fils de la Souffrance,
 « Sombre amant de la Mort, triste Leopardi »,
 Dis-nous, as-tu connu, cette désespérance
 Que, dans l'*Enfer* du Dante, on n'avait pas prédit ?

Vous souvient-il, aussi, de *Fabié*, le fêlibre,
 Qui chantait son Rouergue et l'or de ses genêts ?
 De notre bon *Aicard*, dont le vers, souple et libre,
 Est parmi les plus beaux que j'aime et je connais ?

Un soir, où l'on voyait la ville émerveillée
 Applaudir sa *Smilis*, Aicard se surpassa.
 Il chanta de Toulon la côte ensoleillée,
 La grève au sable d'or, que la mer embrassa !

Il dit :

« Salut ! terre bénie, où luit la mer sereine !
 « Demain, j'irai chanter ta beauté souveraine
 « Dans ces pays du Nord, où le ciel est voilé.
 « Eh ! bien, je dirai mieux ton azur constellé,
 « Tes pleins midis, tes flots, tes pins aux sons de lyre,
 « Quand, sûr de ma louange à moi, je pourrai dire
 « Que ton âme et ton ciel m'ont fait accueil pareil,

« Et que ton cœur est chaud, comme ton grand soleil ! »

Jean AICARD,

au Grand-Théâtre de Toulon, en 1883.

Ami, quand de tels vers restent dans la mémoire,
On regarde, sans peur, l'incertain avenir ;
On a, pour réconfort, comme un frisson de gloire ;
On a, pour stimulant, un puissant souvenir ⁷⁵ !

Ces adolescents étaient généralement issus de milieux modestes : leurs parents avaient toutefois eu à cœur de leur donner une instruction secondaire complète leur garantissant l'ascension sociale ; et ils répondaient aux attentes de leurs géniteurs en s'offrant des loisirs culturels de qualité dans le domaine des beaux-arts et des belles-lettres, sous la conduite du « grand frère » qui avait acquis une si belle position dans le monde des lettres. Chacun d'entre eux mériterait une étude approfondie, mais je me limiterai ici à leurs relations avec Fernand Hauser et Jean Aicard. Je ne reparlerai pas de Jules Millet dont j'ai déjà proposé une biographie ⁷⁶, sinon pour signaler combien il était encore regretté :

⁷⁵ *Le Réveil des Primaires, littéraire et artistique*, 2^e année, n° 9, septembre 1920, pages 260-262. Poème daté « Delle, 22 mars 1920 ». — Pour *L'Éphémère* et *Le XX^e Siècle*, voir ci-après pages 85-86. — En ce qui concerne la date indiquée (1883) pour les vers de Jean Aicard, il y a erreur car *Smilis* n'a été créée que le 23 janvier 1884 par les acteurs de la Comédie-Française. La troupe Marck est ensuite partie en tournée et a donné la pièce à Toulon les lundi 10 et vendredi 14 mars 1884 : c'est lors de cette seconde représentation que Jean Aicard fit lire les vers cités (pour le poème complet, voir *Le Petit Var*, 5^e année, n° 1260, lundi 17 mars 1884, page 3, colonne 1).

⁷⁶ AMANN (Dominique), « Jules Millet, le "fils intellectuel" de Jean Aicard », *Aicardiana*, n° 2, mai 2013, pages 35-74.

À Jean Aicard

Senlis 14 août 1892

Cher maître,

Un ami m'envoie le *Petit Var* et j'apprends la mort de mon ami. Votre article suggestif ne m'a rien révélé que la certitude d'un malheur injuste. Si vous considériez Millet comme un fils, il était pour moi un frère ; le bien que en avez dit m'a longuement ému, et je crois qu'il n'est ni ridicule, ni outrecuidant de vous en remercier.

Voilà un couple d'années que j'ai quitté Toulon. Des quelques jeunes gens dont une communauté de croyances fermement spiritualistes, avait fait mes amis, Millet était le mieux aimé. Nous formions alors une pléiade joyeuse d'une joie illusionnée et illusoire. Nous nous sommes séparés un moment : dans ce moment mon frère, second maître mécanicien a eu la main coupée à son bord, et mon ami est mort. Ces décevantes réalités font pleurer en moi tout ce que mon scepticisme acquis et la brutalité de mon métier y ont laissé intact. Avec mon frère laissant broyer sa chair pour l'absurdité d'une manœuvre, j'ai senti s'ébranler la foi fataliste que nous avons en une équité providentielle ; ce qui s'épanouissait encore en moi de sérénité aux heures calmes de la vie vient d'être enseveli avec mon pauvre cher ami. Le souvenir de notre première jeunesse, alors que nous vous adressions des vers, me rend seul le bonheur d'une hébétude rétrospective douce et recueillie. Je ne veux pas la déflorer par une expansion détonante dans mon milieu et dans mon isolement relatif. Je vous la dis. [...] ⁷⁷.

⁷⁷ Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Début d'une longue lettre écrite par Fabien Mougenot, alors maréchal des logis fourrier au 9^e régiment de cuirassiers à Senlis (Oise), quelques jours après la mort de Jules Millet au Sénégal.

Quant à François Armagnin, grand ami de longue date de Jean Aicard... et de tous les poètes toulonnais de cette époque, il serait juste de lui consacrer un jour toute une livraison d'*Aicardiana*.

Outre Jules Millet, le camarade trop tôt disparu, ces jeunes gens cultivaient également le souvenir de François Brunet, poète comme eux, mais surtout « le bohème de la bande », dont la courte biographie était déjà bien étonnante.

François Brunet est né à Toulon le 13 novembre 1862 d'un père charpentier dans l'arsenal et d'une mère lingère ; une sœur est née deux ans après lui... Il est décédé à Toulon le 11 juin 1886, à l'âge de vingt-trois ans, dans son modeste logement de jeune homme au 77 de la rue des Trois-Oliviers ; il était alors instituteur et, obsédé par le suicide de Gérard de Nerval, avait décidé de mettre fin à ses jours :

84

Suicide d'un instituteur. — Un événement douloureux a jeté hier l'émoi dans la rue des Trois-Oliviers.

Un jeune instituteur, le nommé François Brunet, a mis fin à ses jours en s'asphyxiant dans la chambre qu'il possédait au 4^e étage de la maison n° 77 de cette rue.

Le Commissaire de police du canton Est, aussitôt prévenu de cet événement, s'est transporté sur les lieux vers midi et demi, et a fait ouvrir par un serrurier la porte de l'appartement de M. Brunet, porte qui était fermée intérieurement.

On a trouvé là le corps raidi du malheureux instituteur étendu sur son lit.

M. le docteur Cougit, appelé sur les lieux, n'a pu que constater la mort qui devait remonter à 4 heures du matin environ.

Au milieu de la chambre se trouvait un poêle contenant encore quelques morceaux de charbon brûlés.

On ne sait trop les motifs qui ont pu amener ce jeune homme,

âgé de 24 ans seulement, à prendre une aussi funeste détermination.

La famille a réclamé le cadavre du suicidé.

Avant de mourir, Brunet avait écrit sur une feuille de papier écolier qu'il désirait être enterré civilement, qu'il voulait que son convoi passât par les rues des Trois-Oliviers, Garibaldi et le long des remparts.

Il dit ensuite adieu à sa mère, sa grand-mère et sa sœur.

Enfin, Brunet avant de mourir avait écrit ces quatre vers extraits des *Vœux stériles* de A. de Musset sur un tableau noir appendu au mur :

Il n'existait pas dans cette loterie
Un joueur par le sort assez bien abattu,
Lorsqu'en me rencontrant sur le seuil de la vie
Il me dit en sortant : N'entrez pas, j'ai perdu ⁷⁸.

85

François Brunet commença sa carrière comme instituteur à Gonfaron. D'après Armagnin, il suivit une troupe théâtrale ambulante, se fit maçon puis s'engagea dans la Marine avant de revenir à l'enseignement ⁷⁹.

Brunet fut l'âme de deux périodiques littéraires.

Il était en 1882 membre du joyeux trio qui, un soir de ripailles, décida la création d'un journal littéraire : Charles Laure, un marchand de vins opulent de la ville en assura la direction ; François Brunet – qui avait proposé le titre : *L'Éphémère* ⁸⁰ –

⁷⁸ *Le Petit Var*, 7^e année, n° 2074, dimanche 13 juin 1886, page 2, colonnes 3-4, « Chronique locale ».

⁷⁹ ARMAGNIN (François), « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, pages 166-167.

⁸⁰ *L'Éphémère*, revue littéraire scientifique et artistique paraissant le 5 et le 20 de chaque mois, 1^{re} année, n° 1, vendredi 5 janvier 1883, et n° 2,

en devint le secrétaire et François Armagnin le trésorier. La revue, joliment imprimée sur seize pages, justifia parfaitement son titre... en ne livrant que deux numéros !

Il participa ensuite, sous le pseudonyme *Francys Edwards*, à la publication du *XX^e siècle*... qui ne survécut pas à son suicide et à la mort de Millet :

Encore un ! dit la foule. Encore un, diront aussi ceux qui ne vivent pas que de boue et de pain.

Oui, le printemps germait, les fleurs s'attachaient aux branches comme l'espérance qui fait revivre les beaux jours et les soleils d'été.

Et pourtant, il n'est plus ! Il n'avait que 24 ans ! À cet âge où la folie secoue son chapelet de grelots, où le cœur et l'esprit sont peuplés de rêves d'avenir, Francys Edwards (François Brunet), notre collaborateur, a quitté cette terre volontairement.

Certes, la vie lui eût paru chère, si, après la beauté des illusions, ne lui était apparue la misère. La misère ? Entendez-vous ce mot qui glace l'âme et fait entrevoir bien des mystères. La richesse n'est sans doute pas toujours une chaîne de pièces de vingt francs ; il y a la misère morale et du cœur comme il y a la misère physique.

À l'âge où nous nous connûmes, il avait alors quinze ans. Il venait de se faire une petite renommée littéraire parmi ses condisciples du collège. Il publiait un petit poème : *Alfred ou un cœur de dix-huit ans*. J'ai rappelé ailleurs, dans la préface de son dernier volume : *Bégaïements*, l'agitation à laquelle cet essai donna lieu. C'était le 1830 du collège. Deux camps s'y étaient formés : les *puristes*, partisans de Boileau et de la forme pure, et les *romantiques*, adeptes de la moderne école.

samedi 20 janvier 1883. Les deux numéros publiés sont consultables à la bibliothèque municipale de Toulon sous la cote Per 176.

Certes, l'auteur eut à souffrir des excès de la critique. Ils étaient justifiés, mais ne fallait-il pas pardonner l'œuvre à cause de l'âge de l'auteur ?

De ce jour, combien de poésies fugitives bien troussées, d'une forme plus parfaite, naquirent. La sève monte au pommier au fur et à mesure qu'il s'élève.

Ses auteurs favoris : Lamartine, Hugo et Musset imburent cette âme sensible de sentiments tristes. Sa muse est un long pleur. Dans Musset, son favori, il y puisa cette fausse croyance aux penchants malheureux. Le mal gagna toujours, et, il n'y a encore que quelques jours, ce jeune homme qui aurait dû faire tressaillir les échos de sa gaîté, était d'une humeur sombre qui gagnait. Je ne croyais pas, en faisant la préface de ses *Bégaïements*, qu'il n'y aurait plus que quelques mots à ajouter pour clore cette existence.

Il a quitté ce monde comme les parias, d'une façon violente. La mort de Werther, de Gérard de Nerval et d'Hégésippe Moreau hantaient ses nuits. Relisez sa *Chanson*, la tristesse vous gagne. La note triste, souffrante est sa dominante. En lui, l'esprit a tué le corps. Il a laissé beaucoup d'études, de nouvelles, de poésies, quelques pièces pour le théâtre. Peut-être un jour seront-elles publiées ⁸¹.

Il a publié sous son nom : *Alfred, ou Un Cœur de 18 ans, poème dramatique* (Toulon, Imprimerie civile et commerciale, 1879, in-16, 28 pages) ; et, sous le pseudonyme Francys Edwards : *On dit, poésie* (Toulon, imprimerie de A. Isnard, 1885, in-8°, 4 pages) ; et *Bégaïements* (Toulon, imprimerie de A. Isnard, 1886, in-12, 127 pages). Brunet était un disciple d'Alfred de Musset :

⁸¹ *Le XX^e Siècle*, 1^{re} année, nos 5 et 6, 15 juillet 1886, page 66, notice nécrologique rédigée par Charles Laure.

Aujourd'hui

À A. de Musset.

Poète, qui pressas ton cœur de tes deux mains
Pour nous donner ton sang qui coulait goutte à goutte,
Dont l'éternel génie aima l'éternel doute,
Qui n'avais que des mots de mort dans tes refrains,

L'on ne sait plus déjà tes sublimes chagrins.
Le voyage ici-bas est plus triste, la route
Plus pleine de buissons épineux, et la voûte
Du ciel des nuits toujours nous cache les chemins.

Tu gémirais bien plus de notre indifférence,
Si tu te retrouvais aujourd'hui parmi nous,
Toi qu'on eût adoré — dans la Grèce — à genoux.

L'on ne sait plus ces chants qu'enfantait ta souffrance :
Ton âme — en s'envolant — nous a pris l'espérance
Qui t'a fait, dans tes pleurs, trouver des chants si doux ⁸².

mais aussi un ami de Jean Aicard, à qui il expose une pensée
sans espérance :

Ma Philosophie

À Jean Aicard

Ma philosophie est sévère
Comme Platon et ses discours :
J'aurais eu ma place aux beaux jours
Où Diogène allait sans verre.

⁸² EDWARDS (Francys, pseudonyme de François Brunet), *Bégaiements*, pages 49-50, poème daté à la fin « 1^{er} mars 1883 ».

Le spectre d'un Caton austère
N'a jamais troublé mes amours ;
Le sans-souci des troubadours
N'a jamais valu ma misère.

Le ciel peut bien ne pas briller,
Ni les étoiles vaciller,
Je n'en charge point ma mémoire :

Quand l'homme aura cessé de croire,
J'aurai déjà cessé de boire
Mais non peut-être de bâiller ⁸³.

Louis Tavolara (1869-1952)

Louis *Tavolare* – de son vrai nom *Louis-Marie-Antoine* Tavolara – est né à Toulon le 28 février 1869 : son père fit une carrière de tourneur dans l'arsenal, qu'il acheva avec le grade de contremaître ; il était lui-même fils unique – deux frères étant décédés en bas âge – d'un matelot pêcheur, immigré d'origine italienne. Dans le recensement de 1886, la famille demeure 11 rue des Prêcheurs ; Louis, âgé de dix-sept ans, est dit « employé » : il n'a donc pas fait de bien longues études ⁸⁴. Il épousa, le 3 janvier 1903, Jeanne Pellerano, une jeune pianiste toulonnaise d'un beau talent. Outre son travail de secrétaire principal de police, Louis s'investit dans la vie culturelle

⁸³ EDWARDS (Francys, pseudonyme de François Brunet), *Bégaiements*, pages 67-68, poème daté à la fin « 27 mars 1883 ».

⁸⁴ Archives municipales de Toulon, recensement de la population, année 1886, Toulon est, page 392/1110, 12^e section, rue des Prêcheurs, n° 11 : TAVOLARA, Gaëtan, 66 ans, retraité, père ; Magdelaine, 46 ans, sans profession, mère ; Marie, 24 ans, employée, fille ; Antoine, 17 ans, employé, fils.

toulonnaise où on le rencontre fréquemment dès les premières années du xx^e siècle.

Ayant passé toute sa jeunesse dans la vieille ville – on notera, pour l'anecdote, qu'au moment de son mariage il habitait rue Jean-Aicard, dénomination honorant alors le père de l'écrivain, – il ne pouvait que se lier d'amitié avec Fernand Hauser. Il participa avec lui à l'aventure du *Bohème* comme rédacteur en chef des numéros trois à seize, et les quelques textes qu'il y a publiés sont probablement ses seules œuvres de jeunesse connues⁸⁵ :

À Elle

L'autre soir, en passant devant votre demeure,
Joyeux comme un pinson
Qui chante, sans répit, jusqu'à ce qu'il en meure,
Sa suave chanson,

Je sifflotais un air de romance amoureuse...
Lorsque levant les yeux,
Mignonne je vous vis : accoudée et rêveuse
Vous regardiez les cieux.

Vos blonds cheveux laissaient flotter leurs mèches folles
Et vos lèvres, tout bas,
À la brise du soir, murmuraient des paroles
Que je n'entendais pas.

⁸⁵ Louis Tavolare a publié, dans *Le Bohème* : n° 5, poème « Vieille chanson » ; n° 7, « Chronique carnavalesque » ; n° 9, poème « À Elle » ; n° 10, « Causerie printanière » ; n° 15, poème « Ressouvenir ».

À votre œil bleu, perlait une larme furtive.
Quelle sombre douleur
Voilait votre regard ? jeune vierge craintive
Plus pure qu'une fleur.

Était-ce un noir chagrin ; une folle chimère,
Un doux songe envolé,
Qui remplissait ainsi d'une tristesse amère
Votre cœur désolé ?

Était-ce un doute affreux qui, déchirant votre âme,
La mettait en émoi ?
Quoi ! vous auriez ainsi, sans pitié pour ma flamme,
Osé douter de moi ?

M'auriez-vous soupçonné, (ce serait mal mignonne)
De ne plus vous chérir ?
Moi ne plus vous aimer ! Ah, que Dieu me pardonne,
J'aimerais mieux mourir !

Non ! n'est-ce pas ? Alors pourquoi cet air farouche,
Ce morne désespoir ?
Pourquoi ce pli boudeur au coin de votre bouche,
Ce timide « bonsoir » ?

Hélas ! j'ai su, bientôt, ce qui rendait morose
Votre joli minois.
Le Favori s'était, de votre doigt de rose,
Échappé, le sournois !

Il est parti, l'ingrat ! sans pitié pour les larmes
Qu'allait verser pour lui

Sa charmante maîtresse en de sombres alarmes !
Bien loin, il s'est enfui !

Il est parti, laissant ses gâteaux et sa cage
Pour un assez longtemps.
Il est allé chanter dans quelque vert bocage
L'amour et le printemps.

Il est parti, laissant votre caresse douce,
Vos lèvres de carmin.
Il est allé bâtir un petit nid de mousse
Au fond du bois voisin !

Ne versez plus de pleurs, espérez, ma chérie
Quand le prochain hiver,
De son givre, viendra couvrir de la prairie
Le joyeux manteau vert,

Enroué, Favori, retournera peut-être
Au logis se poser.
Vous le verrez un jour, frileux, sur la fenêtre
Implorant un baiser ⁸⁶ !

Il entra ensuite à la rédaction du journal de la localité : « M. Louis Tavolare, rédacteur au *Petit Var*, se réserve le droit de prendre son tour pour demander réparation à MM. Orsat et Margaine, sous-lieutenants d'infanterie de marine, de l'injure faite aux rédacteurs du *Petit Var*, dans la lettre publiée hier soir par le *Var Républicain* ⁸⁷. »

⁸⁶ *Le Bohème*, 2^e année, n° 9, 15 au 31 mars 1888, page 3, colonne 2.

⁸⁷ *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3053, vendredi 22 février 1889, page 3, colonne 1, « Chronique locale ».

Membre fondateur et second président de la joyeuse compagnie chatnoiresque *La Cheminée*, créée à Toulon en 1895 sous la présidence de l'avocat Paul Juvénal, Louis Tavolare y fut un chanteur très apprécié : Jean Aicard participait volontiers aux soirées mensuelles lorsqu'il était à Toulon.

Tavolare composa aussi quelques chansons, comme cette *Martiniquaise* mise en musique par Paul Juvénal et qu'il interpréta le samedi 28 juin 1902 au cours d'un concert donné par le Cercle artistique au bénéfice des sinistrés de la Martinique ⁸⁸. Ses œuvres n'ont guère été publiées ⁸⁹.

Son épouse, qui fit une belle carrière de professeur de piano, était également très appréciée tant à *La Cheminée* que dans les réceptions mondaines.

Henri Amoretti (1869-1934)

Dominique Amoretti, un minotier-vermicellier italien, et son épouse sont venus s'installer à Toulon au milieu du XIX^e siècle avec leurs trois enfants, comme d'autres membres de leur famille l'avaient déjà fait. Leurs deux fils donnèrent chacun à la ville un artiste : Joseph, l'aîné, tailleur d'habits, fut le père du peintre Gabriel Amoretti ; quant au benjamin, Antoine-Vincent-Thomas, ébéniste, le dernier de ses quatre enfants, Henri, s'adonna à la poésie.

Gabriel Amoretti fit à Toulon une excellente carrière :

⁸⁸ Citée dans *Les Coulisses*, 6^e année, n° 213, 28 juin au 5 juillet 1902 ; et n° 214, 5 au 12 juillet 1902. *La Martiniquaise* fut publiée à Toulon, chez Lambert, en 1902, paroles et musique.

⁸⁹ On ne connaît de lui que : *La Chevelure d'Or*, légende mise en vers avec musique de Paul Juvénal (Toulon, imprimerie Tissot, sd ; citée dans *Je dis tout*, 29 décembre 1906, page 6) ; *Le Repos hebdomadaire*, comédie écrite avec le docteur Péraldi (cité dans *Je dis tout*, n° 7, 16 février 1907, page 7) ; *Le Bon Sergot* (Toulon, imprimerie A. Giraud, 1910).

AMORETTI Gabriel, Toulon 1861 † La Valette-du-Var 1947, peintre. Né à Toulon, le 27 janvier 1861 d'une famille de condition modeste, Gabriel Amoretti entre à onze ans comme apprenti chez Allar, installé décorateur de la Glacière. S'il s'exerce pendant la journée à peindre des lettres d'enseignes et à imiter les nœuds du chêne ou les nervures du noyer sur les devantures des magasins, il suit le soir les cours de dessin de Décoreis à « L'Atelier des Beaux-Arts » dirigé par Bonny. Le dimanche, il s'essaie au paysage dans la campagne varoise ou sur le littoral.

En 1884 il est reçu sur concours pensionnaire de la Ville de Toulon à l'École des Beaux-Arts de Paris. En 1889, au sortir de l'École des Beaux-Arts (il y fut l'élève de Bonnat), il est employé comme illustrateur par la Maison Hachette. Il collabore à la revue "L'Illustration", vend quelques dessins humoristiques au "Chat Noir" et exécute des travaux de décoration pour l'Hôtel de Ville de Paris, en collaboration avec Roll, et pour l'Exposition Internationale de Chicago. Il peint quelques portraits qu'il expose au Salon des Artistes Français où il a débuté en 1888. Il compose un panorama pour l'Exposition Universelle de 1900 et collabore comme chroniqueur aux journaux "L'Action" et "La Raison".

La Ville de Toulon lui offre alors de succéder à Bonny, admis à la retraite, à la direction de l'École des Beaux-Arts. Il accepte et tout en professant les cours supérieurs de dessin, de sculpture et de composition décorative, il assure sa fonction de directeur pendant vingt ans. Il formera de nombreux élèves dont Eugène Baboulène. Officier de l'Instruction Publique, il est membre de l'Académie du Var depuis 1920. Il meurt à La Valette-du-Var le 31 août 1947⁹⁰.

⁹⁰ ALAUZEN DI GENOVA (André), *Dictionnaire des peintres et sculpteurs de Provence Alpes Côte d'Azur*, Marseille, éditions Jeanne Laffitte, 1986, in-8°, notice biographique de Gabriel Amoretti, page 24, colonnes 1-2.

Il ne semble pas avoir été particulièrement lié avec Jean Aicard ou Fernand Hauser. En revanche, son cousin germain Henri nous intéresse plus particulièrement : né à Toulon le 28 septembre 1869, la même année qu'Hauser et Tavolare, il a passé toute sa jeunesse dans la vieille ville ; sa mère était sœur de l'artiste lyrique Louis Delbecchi qui fit une carrière très honorable sur différentes scènes.

S'il n'a pas publié dans *Le Bohème*, il semble avoir appartenu à sa rédaction puisqu'il y est cité à deux reprises. D'abord archiviste au bureau local du Génie, il opta pour le journalisme, quitta sa ville natale à la fin du siècle et fit une belle carrière parisienne, notamment comme secrétaire de rédaction de *L'Aurore*. Il est décédé à Vernouillet à la fin de l'année 1934, âgé de soixante-cinq ans.

Henri Amoretti n'ayant rien publié⁹¹, il est difficile de connaître son œuvre littéraire. Tout au plus sait-on qu'il obtint un deuxième prix au concours de l'Académie champenoise pour une étude en prose intitulée *Notes Campagnardes*⁹², et qu'il collabora, avec Henseling et Senès, à l'écriture de *La Reprise de Toulon*, pièce en deux actes et trois tableaux avec un prologue en vers de Jean Aicard, créée sur le Grand-Théâtre de Toulon le 20 décembre 1893 :

GRAND-THÉÂTRE DE TOULON. — [...].

Le spectacle a été terminé par une pièce de circonstance : *Le Siège de Toulon*, à propos en 3 tableaux, par MM. La Sinse, H. Amoretti et L. Henseling. Le public a fait bon accueil à cette pièce ; il a vigoureusement applaudi les soldats de la République

⁹¹ L'ouvrage *Lyon capitale 1940-1944* (Paris, éditions France-Empire, sd) a été écrit par son fils aîné, également prénommé Henri.

⁹² *Le Bohème*, 2^e année, n° 5, dimanche 15 janvier 1888, page 4, colonne 2, « Distinctions et Nominations ».

et... les beaux vers de M. Jean Aicard, que M^{lle} Schenel a récités en bonne comédienne.

Le public est le meilleur juge des œuvres inédites ; hier soir, il s'est montré satisfait. Pourquoi ne le serions-nous pas ⁹³ ?

Fernand Hauser dédie l'un de ses articles du *Bohème* « À MON AMI HENRI AMORETTI »... qui était également ami de Jean Aicard : membre de l'Association des anciens élèves de l'école primaire supérieure de Toulon, Henri Amoretti fit, par exemple, une conférence sur l'écrivain varois en mars 1890 ⁹⁴, et les archives toulonnaises conservent son manuscrit *Jean Aicard et son œuvre* ⁹⁵.

Gabriel Drageon (1873-1935)

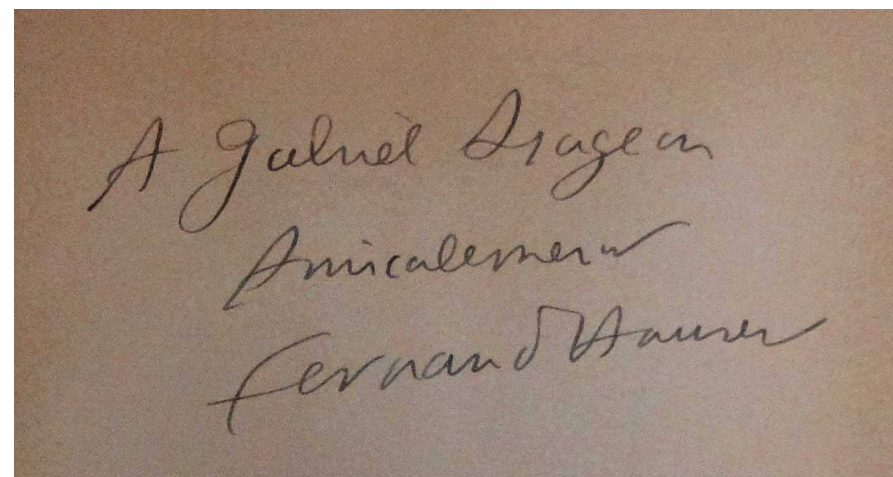
L'exemplaire de *La Maison des souvenirs* détenu par la bibliothèque municipale de Toulon sous la cote 23598 porte l'envoi autographe « À Gabriel Drageon. Amicalement. Fernand Hauser ». Ce volume estampillé « DON G. DRAGEON –

⁹³ *Le Petit Var*, 14^e année, n° 4806, jeudi 21 décembre 1893, page 3, colonnes 1-2, « Courrier des théâtres & concerts ». La pièce avait été annoncée quelques jours auparavant : « TOULON. — *Le Siège de Toulon* : À l'occasion des fêtes du Centenaire du siège de Toulon, une représentation de gala aura lieu, mardi soir, au Grand-Théâtre. À cette occasion, on jouera, avec une autre pièce, un à-propos en trois tableaux, *Le Siège de Toulon*, écrit par MM. La Sinse et A. Amoretti. » (*Le Petit Var*, 14^e année, n° 4802, dimanche 17 décembre 1893, page 3, colonne 2, « Courrier des théâtres & concerts »). — *Le Siège de Toulon* n'a jamais été repris ni imprimé ; aucun manuscrit n'est connu.

⁹⁴ *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3428, vendredi 7 mars 1890, page 2, colonnes 3-4, « À l'association amicale. Conférence sur Jean Aicard ».

⁹⁵ AMORETTI (Henri), *Jean Aicard et son œuvre, étude littéraire et biographique*, Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 45, manuscrit in-folio, paginations multiples.

Envoi de Fernand Hauser à Gabriel Drageon
(Bibliothèque municipale de Toulon, La Maison des souvenirs,
cote 23598).



1935 » a probablement été offert par les héritiers du dédicataire, juste après son décès ⁹⁶.

L'orfèvre toulonnais Jean-Augustin-Benoît Drageon – lui-même fils d'orfèvre – et son épouse Magdelaine Allemand donnèrent le jour à sept enfants. Le pénultième, Martial Drageon (1846-1929), licencié en droit, devint avocat et fit principalement carrière comme consul – puis consul général – de Russie à Toulon : « Chargé de représenter le gouvernement russe à Toulon, depuis l'année 1879, M. Drageon s'est fait remarquer par le rôle actif qu'il fut appelé à remplir pendant les mémorables événements qui marquèrent en 1893, la venue

⁹⁶ La bibliothèque municipale de Toulon détient également, sous la cote 23633, l'exemplaire des *Balkaniques* du « DON G. DRAGEON » avec la dédicace « À Gabriel Drageon et à Madame Gabriel Drageon. Cordial souvenir. Fernand Hauser » ; et sous la cote 23599 l'exemplaire du *Ressuscité* provenant du même legs, dédicacé « Pour mon ami Gabriel Drageon. Bien cordialement. Fernand Hauser. 1901 ».

de l'Escadre russe dans notre grand port militaire de la Méditerranée⁹⁷ », festivités auxquelles Jean Aicard apporta tout son talent poétique.

Son fils aîné Gabriel se fit connaître comme peintre-aquarelliste, membre de la Société des artistes français : « DRAGEON Gabriel, Toulon 1873 † Toulon 1935, peintre et aquarelliste. Débutant au Salon des artistes français en 1908 avec *Derniers rayons aux Martigues*, il y exposa en 1909 (*Thyms fleuris, Colline de Provence, Soleil couchant à Bordigues*) 1911, 1912, 1913 et 1914. Il prit part au Salon de l'Association des Artistes Marseillais, à la Société des Artistes Provençaux, au Salon de la Mer, au Salon Rhodanien. Vice-Consul de Norvège, Officier de l'Instruction Publique, Palmes Académiques. Au musée des Beaux-Arts de Toulon : *Solitude, effet du matin* (aquarelle)⁹⁸. »

Il eut également quelque notoriété comme poète et chansonnier⁹⁹ mais, né en 1873, fut trop jeune pour participer au *Bohème* et à *La Farandole* ; il a laissé deux recueils, *Les Iris bleus* et *Sous les branches*, publiés à Paris chez Léon Vanier. Il déploya enfin une grande activité en faveur de l'agriculture varoise en assumant les fonctions de secrétaire général de la Société d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation du Var.

Entré à l'académie du Var en mai 1895, il en fut président de 1909 à 1914. Il était alors officier d'administration et peintre de

⁹⁷ *Dictionnaire biographique du Var*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, sd [1902], in-16, notice biographique de Martial Drageon, pages 177-179, avec photographie hors-texte.

⁹⁸ ALAUZEN DI GENOVA (André), *Dictionnaire des peintres et sculpteurs de Provence Alpes Côte d'Azur*, Marseille, éditions Jeanne Laffitte, 1986, in-8°, notice biographique de Gabriel Drageon, page 178, colonne 1.

⁹⁹ Trois de ses poésies ont été mises en musique : *Automne !* musique de Harryetta, Toulon, Lambert, sd [1905], in-folio ; *Pourquoi ?* musique de Harryetta, Toulon, Lambert, sd [1907], in-folio ; *Vous en souvenez-vous ?* musique de Paul Max, Toulon, Lambert, sd [1901], in-folio.

la Marine¹⁰⁰.

Ami de Fernand Hauser, Gabriel Drageon le fut aussi de Jean Aicard : la presse locale l'a cité à plusieurs reprises dans les « comités Jean-Aicard » créés par J. Baylon, professeur au lycée de Toulon, pour fêter l'écrivain provençal en diverses occasions. Et il adressa « au maître » ce sonnet non daté :

Au Maître Jean Aicard Hommage d'admiration

Poète, dont les vers acclamés par la France
Versent aux cœurs meurtris comme un baume divin,
Daigne accepter l'hommage empreint de déférence
Que peut offrir un humble au sublime écrivain.

Ta muse aux ailes d'or, ainsi que l'Espérance,
Jette un regard aux fleurs modestes du chemin ;
Ô poète charmant, tu souris à l'enfance,
Et tu prends en pitié son malheureux destin.

Tu chantes les « petits » dans ta langue admirable ;
Et ta voix, toujours pure et toujours agréable,
Transporte nos esprits aux régions du ciel !

Malheureux le moment de ton heure dernière !...
Mais si ton corps périt et redevient poussière,
Maître, console-toi, ton nom est immortel¹⁰¹ !

¹⁰⁰ Voir sa notice nécrologique dans le *Bulletin de l'académie du Var*, CIII^e année, 1935, page 15.

¹⁰¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 58 (71).

Les frères Bossavy : Jules (1863-1936) et Laurent (1869-1949)

Pierre Bossavy, ouvrier fondeur originaire de Dordogne, s'est d'abord établi à Ollioules (Var), où il s'est marié en 1833, avant de venir à Toulon où il avait trouvé un emploi à l'arsenal de la Marine. Son fils aîné, dessinateur au même arsenal, eut, avec son épouse Victorine Beheut institutrice, quatre enfants dont seuls deux atteignirent l'âge adulte : Jules né le 3 août 1863 et Laurent né le 26 septembre 1869.

Jules Bossavy menait une double vie, à la fois comme fonctionnaire et comme savant préhistorien :

Nécrologie.

J. BOSSAVY

M. Ch. SCHLEICHER demande la parole et dit :

Nous avons appris avec un profond chagrin, le décès de notre Ami, Jules BOSSAVY, survenu à Toulon le 21 novembre 1936 à 6 heures du matin : il était âgé de 73 ans.

J. BOSSAVY avait été nommé Membre de la *S. P. F.* à la séance du 28 Décembre 1905. Il était, à cette époque, Inspecteur des Postes et Télégraphes à Lyon, puis il fut nommé à Toulon, Draguignan et au Mans. En 1909 il fut nommé dans les mêmes fonctions à Versailles et en 1924, Sous-Directeur Départemental des *P. T. T.* dans cette ville.

Dès sa jeunesse il avait montré un goût très vif pour les sciences naturelles : il s'était d'abord intéressé à l'Entomologie, puis à la Préhistoire et il a publié dans notre Bulletin de nombreuses notes et articles. En 1919 il fut nommé Secrétaire Général de la *S. P. F.* dont il était déjà le Délégué pour le département de Seine-et-Oise et ancien Vice-Président et il ne cessa de rendre de grands services à notre Société.

Il avait su remplir avec habileté, ténacité et prévoyance, le rôle très délicat, difficile même à certaines heures, de Secrétaire Général et il contribua grandement au développement de notre Société. Nous lui en sommes profondément reconnaissants.

Il faisait partie de plusieurs Sociétés scientifiques (Institut International d'Anthropologie, École d'Anthropologie, etc.), il était Membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques, Inspecteur des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise, etc. En 1924, il avait été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

Tous ceux qui l'ont connu garderont le souvenir de sa grande amabilité, de sa simplicité et regretteront le charme de sa franchise si sympathique.

Très souffrant depuis quatre ou cinq ans il dut résigner ses fonctions et il s'était retiré, il y a trois ans à Toulon, auprès de son frère, le Colonel BOSSAVY¹⁰².

Son cadet Laurent choisit la carrière des armes :

BOSSAVY (Laurent-Paulin), est né à Toulon, le 26 septembre 1869, fils de Jean-Baptiste Bossavy et de Victorine Béheut, son épouse. Engagé volontaire à la 2^e compagnie d'ouvriers d'artillerie de la marine, le 2 janvier 1889, M. Bossavy a été nommé brigadier et maréchal des logis après quelques mois de service. Il fut envoyé en Cochinchine du 15 mars 1891 au 29 décembre 1892. Épris du métier des armes, il entre à l'École de Versailles le 1^{er} avril 1894, et en sort sous-lieutenant le 1^{er} avril 1895. Nommé lieutenant le 1^{er} avril 1897, M. Bossavy est promu

¹⁰² *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome XXXIII, n° 11, 1936, page 594, séance du 26 novembre 1936, procès-verbal.

capitaine le 23 février 1900. Il fit d'abord un premier séjour à Madagascar du 25 avril 1896 au 13 novembre 1897. Affecté à la 2^e compagnie de conducteurs, il prit une part active au ravitaillement de Tananarive par la route de l'Est, et à l'organisation des premiers convois, malgré les difficultés provenant de l'absence de routes et de la mauvaise volonté des conducteurs indigènes, zanzibaristes pour la plupart. En 1897, il eut à étudier une partie des travaux de fortifications de la baie de Diégo-Suarez. Ce travail achevé, il dut rentrer en France, fatigué par le service des convois qu'il avait eu à assurer dans les derniers mois. Il fut désigné pour servir à la 12^e batterie du 1^{er} régiment d'artillerie coloniale, à Toulon. Le 25 mars 1899, il repartait pour Madagascar, en qualité d'officier d'ordonnance du général Pennequin, qui fut gouverneur intérimaire de notre grande colonie en l'absence du général Gallieni. Chargé d'une mission dans le sud-ouest de Madagascar, il étudia le ravitaillement du cercle des Bara par le fleuve Onilahy, et il fit le levé d'une route de Betroka à ce fleuve. Le 2 avril 1900, il contribua à l'enlèvement du repaire de Ronolasaka, vigoureusement défendu par la bande du chef dissident Behabézamena. Il fit preuve de la plus grande bravoure en se portant sur la brèche avant l'assaut, afin de juger de l'effet de son tir. Dans le repaire, il pointa lui-même la pièce sur l'entrée de la grotte servant de refuge aux insurgés, et, par le feu de sa pièce, il détermina la retraite de l'ennemi. Titulaire de la médaille de Madagascar, de la médaille coloniale, chevalier de la croix d'Anjouan, M. le capitaine Bossavy a été nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret présidentiel du 23 janvier 1901¹⁰³.

¹⁰³ LAMATHIÈRE (Théophile de), *Panthéon de la Légion d'honneur*, Paris, E. Dentu, 1875-1911, 22 volumes ; voir le volume 19, page 264 colonne 2 et page 265 colonne 1.

En 1909, il appartenait au 5^e régiment d'artillerie coloniale stationné en Cochinchine. En 1922, il était chef d'escadron à Hanoï. Et au terme de sa carrière militaire il revint finir ses jours à Toulon.

Les frères Bossavy étaient épris d'art et de belles-lettres et c'est tout naturellement qu'ils fréquentèrent leurs condisciples littérateurs. Jules ayant rapidement quitté Toulon pour les besoins de sa carrière professionnelle au sein des PTT, Fernand Hauser a essentiellement connu Laurent, qui ne rejoignit les armées qu'en 1889. C'est donc à lui que j'attribue cette évocation de la rade de Toulon publiée dans *Le Bohème* :

Coucher de soleil en rade

Le soleil a disparu là-bas derrière les collines qui bordent l'horizon, laissant dans le ciel de grandes teintes de flamme qui mettent du rose au sommet des montagnes.

La mer se tait et ses flots viennent clapoter doucement près des roches que naguère ils battaient furieux.

Les gros cuirassés, pareils à des monstres accroupis pour le sommeil, ont amené les couleurs nationales au milieu du recueillement des équipages.

L'Arsenal, cette vaste ruche, ne bourdonne plus. Ses hautes cheminées ne vomissent plus des torrents de fumée.

Une légère brume, s'élevant de la terre, s'étend à l'horizon, noie dans le lointain les Îles d'or, unifie les côtes et estompe les brunes collines de Saint-Mandrier et du Cap-Brun.

Les canots, pour regagner le bord, agitent rapidement leurs rames et glissent sans bruit.

Là-bas quelques barques, à la voile flasque, viennent de quitter le port pour aller à la pêche. Déjà le feu tournant de la jetée leur envoie ses rayons.

Peu à peu les teintes s'atténuent, un bleu sombre venant de l'Orient, envahit le ciel, allume les étoiles. Tout devient mystérieux et flotte dans les dernières clartés, comme dans un rêve.

C'est l'heure du calme et du silence ; l'heure chère au poète.

Une douce inspiration emplit son cœur, et, pendant qu'un sentiment de reconnaissance se mêle à son extase, la brise pleine des fraîches odeurs de l'algue, lui apporte un vieil air d'Italie que joue, là-bas, sur sa mandoline, un matelot dont la balancelle s'éloigne dans la nuit ¹⁰⁴.

Louis Peytral

Il ne s'agit pas du célèbre homme politique marseillais Paul-Louis Peytral (1842-1919), député républicain radical des Bouches-du-Rhône, mais plus modestement de *Louis-Marie-Joseph* Peytral, né à Toulon le 16 décembre 1865 d'un père serrurier.

La famille Peytral est issue de Jean-Antoine, descendu de son village de Seyne (Basses-Alpes) pour faire carrière dans la Marine. Son fils aîné, Louis-Martin, eut une nombreuse descendance – douze enfants – dont deux nous intéressent : l'aîné Jean-Baptiste-Louis et sa sœur Marie-Claire-Baptistine qui épousa Dominique Dagna, un musicien très apprécié de la ville, pianiste-accompagnateur des plus belles manifestations de la ville et du théâtre.

Jean-Baptiste-Louis, serrurier comme son père, eut quatre enfants, dont l'aîné, Louis Peytral, employé administratif de la Marine et poète à ses heures.

En 1886, il fit partie de l'équipe rédactionnelle qui publia *Le XX^e Siècle*, chacun s'étant pourvu d'un pseudonyme : Charles

¹⁰⁴ *Le Bohème*, 2^e année, n° 6, 1^{er} au 15 février 1888, page 4, colonnes 1-2. Texte signé « Yve Assob ».

Laure (*Léo Karl*), François Brunet (*Francys Edwards*), Louis Peytral (*Ludovic Hus*), Jules Millet (*Jansène Tellin*), Léon Spariat (*Léon de la Rouvière*), Victor Paulet (*Victor Paulus*).

Auteur d'une pièce en un acte et en vers, *Parfum d'ambre*, il l'avait déposée au Grand-Théâtre de Toulon, direction Victor Jalabert, lorsqu'il fut muté au Tonkin, raison pour laquelle il ne put collaborer au *Bohème*. À la fin de l'année 1889, il écrivit à Jean Aicard pour savoir où en étaient les choses et en profita pour lui adresser des vœux poétiques :

Hanoi 17 9^{bre} 89

Cher maître,

En est-il passé de l'eau sous le ... navire depuis la nuit fameuse où dans ce tête à tête à trois que vous aviez ménagé, nous devisions sur l'avenir.

Que sont devenus vos projets ? Qu'a fait Lebonnard au Théâtre libre ? Qu'est devenu *Don Juan* ? Les journaux ici n'ont que de vieilles nouvelles, les bouquins de vieux souvenirs.

Perdu dans les brousses et les rizières, je suis étranger à tout ce qui n'est pas *coupe-coupe* et *pousse-pousse* ; et j'ai soif de revivre ces quelques heures de conversation intime où j'ai senti se parfaire mon éducation littéraire.

Je reçois à l'instant une lettre de Millet ; elle est datée du 24 7^{bre}, nous sommes au 17 9^{bre}. Que dois-je prendre des nouvelles qu'il me donne de *Parfum d'ambre* et des intentions toujours franches de M. Jalabert à son sujet ?

Ma pièce gît-elle depuis, oubliée, dans la chambre à l'ours, a-t-elle vu le feu de la rampe ?

Qui sait ? Peut-être *Don Juan* sera-t-il parvenu jusqu'à nous quand vous recevrez ces lignes qui vous en demandent des nouvelles.

Mais j'y pense. Cette lettre qui partira demain par le Courrier de France va vous arriver juste avec le nouvel an.

Je veux y joindre les étrennes du disciple au maître. – Des sensations qui viennent d'en vue de France.

Départ.

J'ai vu grandir la mer sous le ciel qui l'écrase,
J'ai dormi de sommeil dans les bras du typhon,
Et rudoyé la Mort qui m'a jeté sa phrase.
Mais de tous ces dangers l'âme forte se blase :
J'ai sondé l'épouvante et lu l'Espoir au fond.

Et pourtant j'ai connu le doute. Il est une heure
Où le désespoir monte à l'âme par degré,
Une heure où le cœur, seul, ferme les yeux et pleure,
Où tout ce que l'on fit s'attache au mot : regret !

C'est l'heure où dégagé de l'amarre qui crie,
Le navire se meut, libre dans sa prison.
On part. Le quai bientôt aux vagues se marie,
La côte se fait ligne et devient horizon,
Et la terre surprise, un instant en détresse
Entre le flot qui monte et le ciel qui la presse,
S'enfonce dans l'abîme où le ciel la poursuit.

Et durant ce combat qu'enveloppe la nuit,
Debout, les yeux fixés sur la côte assombrie,
Le voyageur s'en va, plein d'un trouble profond,
Et derrière le voile où s'endort sa Patrie
Sent mourir l'Espérance à l'horizon qui fond.

Hanoï 89.

C'est la première pièce que m'ait inspirée la mer.
Permettez-moi de vous la dédier.

Votre disciple dévoué
LPeytral

Commis des Directions de la Marine

Magasin des subsistances (concession. Hanoï, Tonkin) ¹⁰⁵.

D'après Armagnin, *Parfum d'ambre* aurait été représenté à Toulon. En tout cas, la pièce fut créée à Paris, sur le théâtre d'Application, par la compagnie « Les Planches », donc par l'entremise de Jean Aicard qui avait également favorisé Fernand Hauser auprès de cette troupe d'amateurs désireux de promouvoir de jeunes auteurs encore inconnus :

— La première représentation organisée par la Société dramatique « les Planches », au théâtre d'Application, a obtenu un grand succès.

Après un prologue en vers du poète Jean Aicard, on a représenté un acte de M. Raymond Schwob.

Une revue en un acte, de MM. Paul Weil et Armand Alexandre ; enfin, *Parfum d'ambre*, comédie en un acte et en vers, de M. Louis Peytral, avec prologue de Jean Aicard ¹⁰⁶.

Au Tonkin, Louis Peytral composa de nombreux poèmes dont il fit, à son retour, un recueil, *Silhouettes tonkinoises* (Paris, Berger-Levrault, 1897, in-16, vi-262 pages) :

Louis Peytral. — *Silhouettes tonkinoises*. — Illustrations de Gayac 1 vol. in-12, 260 pp. Paris, Berger-Levrault, 1897.

Comme le dit l'auteur, « ce livre, fait de sensations et d'appréciations personnelles, est de ceux qui naissent d'une

¹⁰⁵ Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance.

¹⁰⁶ *Journal des débats politiques et littéraires*, 106^e année, jeudi matin 26 avril 1894, page 3, colonne 5, « Courrier des théâtres ». Pour la société théâtrale *Les Planches*, voir ci-après, page ...[74]..., « La Comédienne ». — PEYTRAL (Louis), *Parfum d'ambre*, comédie en un acte et en vers, Paris, Léon Vanier, 1894, in-18, 36 pages ; 1/ Paris, théâtre d'Application, 21 avril 1894.

fantaisie ». Il ne faut pas y chercher de renseignements positifs sur la colonisation, l'ethnographie du peuple annamite, etc. M. Peytral a voulu simplement nous donner l'impression de la vie qu'il a menée au Tonkin, et des types qu'il y a vus.

Ces « silhouettes » légères, inquiétantes et fugitives, révèlent certainement chez lui des dons d'écrivain. Il juge un peu en esthète et voit surtout par l'extérieur, mais il reste malgré tout de cette lecture des idées claires et des images nettement colorées. Les boys, les femmes annamites, *baias* ou *congai*, les interprètes indigènes, le théâtre, les évocations religieuses, tout cela nous est esquissé avec une délicatesse de touche un peu mièvre qui n'est pas sans charme, lorsqu'on songe qu'elle s'applique à un pays de vie alanguie, nonchalante et matérielle.

M. Louis Peytral a donc bien fait de recueillir ces notes parsemées dans un journal d'Hanoi ¹⁰⁷.

Puis il quitta rapidement le Midi pour poursuivre sa carrière au ministère de la Marine à Paris. Il se maria à Bordeaux en mars 1900 et c'est là que, la retraite venue, il alla terminer ses jours.

Il a également publié, en collaboration avec Edmond Coustances, une comédie en un acte, *Part à deux !* (Paris, Maison des poètes, 1904, in-16, 53 pages).

Et c'est de la Capitale qu'il écrivit à Jean Aicard cette seconde lettre connue :

Paris 27/7/93

Cher maître,

Merci de votre bon souvenir. Quoique n'ayant reçu aucune réponse à ma demande d'introduction, je vous aurais écrit à

¹⁰⁷ *À travers le monde*, nouvelle série, 3^e année, Paris, librairie Hachette et Cie, 1897, page 103, colonne 2, « Livres et cartes ».

nouveau si Yann Nibor ne m'avait déclaré un jour, comme vous me le dites aujourd'hui, *que votre temps à Paris était dévoré* et qu'une visite inattendue était susceptible de nuire à vos inspirations et à vos travaux, en en arrêtant momentanément le cours.

Le moyen d'introduction que vous me signalez aplanit tous les obstacles. Je me ferai un plaisir d'en profiter à votre retour.

Vous avez fui la Capitale mais non sans lui avoir lâché l'*Ibis...* du Parthe.

J'ai achevé lundi dernier la lecture de ce roman dont vous m'avez fait l'honneur de me lire quelques extraits et qui est, à mon sens, la prose la plus pleine de vous que vous ayez jamais écrite.

Je sais maintenant *comment tout cela finit* ; (vous vous souvenez que vos confidences n'avaient pas voulu aller au-delà des dernières lignes alors écrites), et mon sentiment est que tout cela est pour le mieux dans le plus maritime des mondes.

Et maintenant, il est une autre fin d'un autre roman que je voudrais voir s'affirmer aussi dans les feux de Bengale de l'apothéose... Quel *don Juan* nouveau couvez-vous donc encore, cher maître, avant de vous décider à marcher d'un pas affermi vers la Coupole ? J'ai entendu parler de la candidature de Verlaine. Je ne vois pas bien ce nom-là en habit à palmes, tandis que le frac immortel irait si bien au vôtre !

Allons, un bon mouvement, cher maître. Faites-le pour vos amis qui vous admirent et pour vos admirateurs qui vous aiment.

Mes respects à madame Lonclas et à monsieur Derepas.

Sentiments dévoués et respectueux.

LPeytral.

Louis Peytral, 25, rue Lacroix.

Fabien Mougenot (1868-1920)

Joseph-Fabien Mougenot est né à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône) le 22 juillet 1868 d'un père militaire, originaire des Vosges, alors en cantonnement dans ce village. Il publia dans sa jeunesse, à compte d'auteur : *Pianos et musettes, poésie à clef indépendante, sans préface d'auteur arrivé*, Signes (Var), l'auteur, sd ; *Amours et Amour, nouvelle (Notations psychologique et esthétique d'un adolescent)*, Signes (Var), l'auteur, sd.

Il débuta sa vie professionnelle comme instituteur à Cogolin : il y avait formé le projet d'une revue agricole critique et littéraire devant être intitulée *La Moissonneuse* – annoncée dans le numéro 17 du *Bohème* – mais celle-ci ne semble pas avoir paru ; il a, par contre, publié un essai littéraire, *Hugo et les décadents 1830-1890* (Paris, le Chat noir éditeur, 1889, 88 pages), dans lequel il oppose, à Hugo et aux romantiques, les réalistes et autres décadents, honte de la littérature moderne ; défenseur d'un certain idéalisme, il y salue Jean Aicard en des termes très déférents.

Mougenot a collaboré principalement à *La Farandole* avec trois poèmes et un article sur Victor Hugo¹⁰⁸ :

Quelqu'un

« Tu te livres entier au rêve...

« Pour revenir plus seul... »

JEAN AICARD.

Je viens de voir, sous ma fenêtre,
S'arrêter quelqu'un près du mur ;

¹⁰⁸ Fabien Mougenot a donné au *Bohème* : le poème « Quelqu'un » (n° 22) ; et à *La Farandole* : les poèmes « Arpèges » (n° 23) et « !... » (n° 26). Quant à son texte sur Victor Hugo (*La Farandole*, n° 24), il s'agit de quelques extraits de son essai littéraire de 1889.

Je devine qui ce doit être :
Des cils d'or dans des yeux d'azur.

Car, me penchant, je vois paraître
– Vagues sur un fond clair-obscur –
Le bout fleuri d'un chapeau traître
Et la mantille au contour pur.

Mais *quelqu'un* quitte la bordure...
– Oh ! oh ! *quelqu'un* est bien pressé ! –
Voici finir mon aventure ;

Quelqu'un a si vite passé,
Que je n'ai pas vu sa figure
... Et mon rêve s'est éclipsé¹⁰⁹...

!...

À Moi

La fleur bleue au naissant printemps
Étale encor ses fioritures
Sur le bois mort de mes vingt ans,
Sur mes jeunes décrépitudes.

Ma vie est faite d'habitudes
Et je te subirai longtemps ;
Mais je sais par tristes études
Qu'un cœur va du gré des autans.

¹⁰⁹ *Le Bohème*, 2^e année, n° 22, 15 au 30 novembre 1888, page 2, colonne 1.

Ne te dérange en rien, ma tendre !
Un jour tu te feras attendre
Des jours.

Souvenirs nés, fuites d'amour,
Fleurs de songe, fleurs de souffrance...
Je te pardonne par avance ¹¹⁰.

Passé aux armées en 1890, Mougenot conserva des relations avec Jean Aicard et les poètes toulonnais : « J'étais bien résolu déjà, maintenant mon pain quotidien assuré, à me remettre à ma délaissée littéraire. Votre souvenir et vos vers m'y reconquirent entièrement. Je suis admirablement placé pour ce faire : soleil, nature, solitude, vie errante de smalas en smalas, mœurs nouvelles, spleen même de l'éloignement et nostalgie fugace du sol natal. Je vous enverrai celles de mes études que je croirai les meilleures, pour que – toutes démarches faites au Ministère de la Guerre – vous en usiez pour telle revue que vous voudrez, et pour conquérir, avec mon premier-né *Hugo et les Décadents* les palmes que je vais jalouser à Armagnin et à Peytral qui vous les vont devoir, et qui sont si bien vues dans l'armée où elles signalent l'officier qui ne s'abrutit pas ¹¹¹. »

L'officier tint parole et fit notamment parvenir à Jean Aicard cette délicieuse histoire :

¹¹⁰ *La Farandole*, 3^e année, n° 26, janvier 1889, page 3, colonne 2.

¹¹¹ Toulon, archives municipales, Fonds Jean Aicard, correspondance. Extrait d'une lettre adressée de Batna (Constantine), par le sous-lieutenant du 3^e spahis Fabien Mougenot, le 15 mai 1896, à Jean Aicard, pour le remercier de l'envoi de *Jésus*.

Conte arabe

À Jean Aicard

Voici déclos le « Joly May » de Rémy Belleau – notre *mayyou* à nous indigènes. Et j'éprouve, avec le besoin d'écrire, quelque embarras à en fixer la maîtresse couleur, à tracer l'incisif contour de mes impressions dans le monde de mœurs et d'us, de coutumes et de costumes, de contes et d'histoires qui s'égouttent de chaque palme et transsudent de chaque gourbi.

Aussi bien, puisque je vis parmi les muezzins et les imans fatalistes, porterai-je heur et bonheur à mon Maître en lui disant dès l'abord la nature humaine au lieu de la Nature où tout finit et tout recommence sans souci de nos joies et de nos peines et dans laquelle notre honneur sera de nous confondre – au jour de la mort – avec une égale fermeté d'âme...

Et j'ai choisi un vieil conte d'amour suave comme rosée en corolle et que m'a conté un cadî à burnous bleu sous les cèdres menus de l'Aurès.

Et voici le conte d'amour écrit, aux temps miraculeux, sur la feuille d'eucalyptus par Abou-el-Hassan-Ali fils d'Abdallah-Elzagouni :

Un musulman aimait une fille de roumi jusqu'au point d'en perdre la raison. Elle était née l'année des sauterelles dans le Ksour d'El-Oued. Et son père qui la voyait belle lui avait voulu ajouter l'attrait du nom arabe. Donc voulant la nommer Nedjma qui veut dire Étoile, Halima qui veut dire Douce et Safia qui veut dire Pure, il fit un seul nom des trois noms et l'appela Z'hara qui veut dire Fleur.

Et le Musulman eût voulu sous sa tente en poil de chameau la faire son épouse, sa *zoudja* et la vêtir somptueusement du *yackmak* qui est le voile de face en fine mousseline et du *fere-djé* qui est le voile de nuque s'arrêtant aux chevilles encloses de bracelets d'argent.

Et sachant par le Livre que la persévérance perce le marbre,
le Musulman attendit que Z'hara l'aimât.

Z'hara l'aima.

Il advint alors que le Musulman fût obligé de faire un long voyage en un pays étranger.

— Je pars. Restez avec le bien et la tente, dit-il aux siens.

Et il lui fut répondu :

— *Allah la itaouël âlik el-r' haïba* : que Dieu n'allonge pas ton absence !...

Et à la *diffa* donnée pour que son jour soit clément, ayant mangé la soupe de boulettes de pâte au citron et le pain fait au plat avec le mouton aux œufs et aux tomates, il reçut un *anaya* qui est une amulette du Cheïk-ul-Islam et s'en fut à *mahara* suivi d'un *sanlonghi* fidèle et d'un ami qui savait son amour.

Mais les affaires s'étant trouvées prolongées dans le pays étranger, le Musulman fut pris d'une maladie mortelle bien qu'il soit écrit :

— *Aïn la tara qalb la iah ezèn* : quand l'œil ne voit pas, le cœur ne souffre pas !...

Et dans le *spla* où il était couché pour la mort il manda son ami, lui donna sa chibouque, lui fit tuer son *sanlonghi* fidèle et lui dit :

— Voilà que mon terme approche. Par la Grille du Prophète ! je ne rencontrerai plus en ce monde celle que j'aime, et je crains – si je meurs musulman – de ne pas la rencontrer non plus dans l'autre vie...

Il se fit chrétien et mourut un *djemâa d'el Khérif* qui est un jeudi d'automne.

Son ami se rendit auprès de Z'hara, la jeune chrétienne, qu'il trouva malade. Elle lui dit :

— Je ne verrai plus mon ami dans ce monde. Mais je veux me retrouver avec lui dans l'autre. Ainsi donc, je rends témoignage qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu et que Mohammed est son prophète !...

Là-dessus elle mourut.

Et que la miséricorde d'Allah soit avec elle !...

Fabien Mougenot ¹¹².

Le capitaine Mougenot est mort pour la France le 25 juillet 1920 d'une maladie contractée en Orient, après avoir publié : *La Soldatesque* (Paris, Vasseur, 1909, préface de Jean Aicard) ; *Mes gibernes* (Paris, Albert Messein, 1911) ; *Un sabre, histoire contemporaine* (2/ Paris, Eugène Figuière, collection des romans nationaux, 1913).

Auguste Dunand (1869-?)

Auguste-Henri Dunand, né 18 mai 1869 dans les Alpes-de-Haute-Provence, est le moins connu. Il a passé toute sa jeunesse à Toulon où son père était commis aux vivres de la Marine, et fut primé pour l'un de ses premiers essais littéraires : « Notre collaborateur et ami Auguste Dunand, vient de remporter le deuxième prix au Concours du Trouvère pour une nouvelle en prose¹¹³. » Comme il n'a pas publié, ses œuvres de jeunesse – et notamment les *Pages d'un désespéré* – ne sont connues que par les quelques proses qu'il a apportées au *Bohème* : « Légende patriotique » (n° 2-3-4) ; « Moriturus » (n° 6) ; « Éclaircie » (n° 8) ; « Le Marché aux Meurt-de-faim à Marseille » (n° 15) ; « Nuit » (n° 19) ; et son poème « Mirmidon » (n° 10). Ayant perdu très tôt sa mère, il n'a guère éprouvé les joies de l'enfance et ses écrits d'adolescence sont mélancoliques et fort dépressifs.

¹¹² Manuscrit autographe, bibliothèque numérique du musée Jean-Aicard à La Garde (photographies D. Amann).

¹¹³ *Le Bohème*, 2^e année, n° 5, dimanche 15 janvier 1888, page 4, colonne 2, « Distinctions et Nominations ».



Photographie de Jean Aicard,
d'après le Dictionnaire biographique du Var (1901).

LES DÉMÊLÉS AVEC *LE FIFRE*

Fernand Hauser fut maintes fois pris à partie par *Le Fifre*. Dans cette feuille de quatre pages, paraissant le samedi, tout était très fantaisiste : la numérotation des livraisons, les noms des responsables, les pseudonymes des rédacteurs¹¹⁴ ; il est donc difficile d'identifier aujourd'hui avec certitude les membres de l'équipe rédactionnelle.

Les journalistes du *Fifre* n'appréciaient guère les vers de Fernand Hauser et pouvaient même redouter en lui un concurrent potentiel puisque la dernière livraison de *La Farandole* laissait espérer une suite : le jeune poète devint donc l'une de leurs cibles¹¹⁵. Dès la seconde livraison, une rubrique « Chanson du jour » permit de brocarder les personnages influents de la ville, notamment l'équipe municipale :

¹¹⁴ *Le Fifre*, journal satirique, littéraire, hebdomadaire, consultable aux archives départementales du Var (Draguignan), sous la cote 105 PRS 1, collection complète du 24 août 1889 au 10 octobre 1891, avec remplacement par *Le Fifrelin* (sous la cote 311 PRS 1) du 24 janvier au 21 février 1891 (cinq numéros) ; *Le Fifre* a continué de paraître, avec diverses fortunes, jusqu'au 23 mars 1905. — Quant à la numérotation des livraisons, on trouve successivement : « 111^e année, n° 11111 », « 111^e année, n° 11112 », ..., « 111^e siècle, 21^e année, n° 189321 », ..., « 21^e année, n° 189326, 2^e série, n° 6 », ..., « 4^e année, 3^e série, n° 7 », etc. — Et la dénomination des responsables est tout aussi fantaisiste : pour le numéro du 24 août 1889, « rédacteur en chef : le général Mac-Adaras », « secrétaire de la rédaction : le roi Dinah-Salifou, officier d'académie », « directeur politique : C. Bézars, personnage influent »...

¹¹⁵ *La Farandole* a cessé avec son numéro 27 daté de mars 1889 et *Le Fifre* a commencé à paraître le 29 août suivant...

NOS CONSEILLERS EN GOGUETTE

AIR : *En r'venant de la Revue*

I

Nos Conseillers, tous têtes belles,
Depuis longtemps mûrissaient le projet
D'aller nocer avec des donzelles
Dans un restaurant très coquet.
Jeudi tous prirent une gonzesse
Pour la bécoter dans les coins
Et partirent pleins de tendresse
Gueulant comm' des baudets qui voient du foin :
« Dieu ! que nous sommes épatants
« Les hommes élus importants ! »
Bézard, Touzet, Maria, Faissolle
Faisaient entre eux la farandole
Le gentil Nicolaï
Criait : Vive Paoli !
En faisant sa p'tite poire
Avec sa bell' barb' noire.

REFRAIN

Qu'ils étaient beaux
Nos cons'llers m'nicipaux
En allant gueuleter
À la guinguette Chevalier
Formant le cercle
Tous ces vieux Céladons
Hurtaient comme des paons :
« Zut pour les cercles ! »

II

Après le plat de résistance
Le frère Piche se leva
Et, d'une voix de circonstance,
But à ceci, but à cela.
Beynet qu'est dans la charcuterie
Narra quelques cochonneries ;
Et Valès, le fameux poète,
Chanta : « Pitié pour ma binette. »
Des conseillers pleuraient,
D'autres applaudissaient.
Le barbu Fabre, très aimable,
Avait mis ses pieds sur la table.
Bézard et Maria,
Perreymond, Marnata
Criaient à perdre haleine :
« Au Vieux-Théâtre, sur la scène. »

REFRAIN

Qu'ils étaient beaux... etc., etc.

III

Mais nos élus firent du vacarme
Et la gendarmerie arriva.
Alors Fouroux, les yeux en larme,
Se mit au milieu et s'écria :
« Nous sommes de vieux farceurs
« Qui faisons la fête avec des sœurs
« Et en faisant par trop la noce
« Nous nous en sommes fourrés une bosse. »

Le capitaine Lachau
Intervint aussitôt
Et s'adressant au brigadier
Lui dit : « Je t'offre un demi-setier. »

Le Pandore accepta
Et tous, grand tralala,
Allèrent à la buvette
Prendre un limon-rhum-anisette.

REFRAIN

Qu'ils étaient beaux... etc., etc.

F. OSER ¹¹⁶.

L'auteur anonyme des paroles ajoutait à l'outrance de ses propos une forme littéraire bien négligée et il attribua ces vers de mirliton à un certain « F. Oser », obligeant notre poète à une mise au point... occasion de nouvelles « amabilités » :

M. Bezars, notre directeur politique, reçoit la lettre suivante :

« Monsieur et cher confrère,

« Un grand nombre de mes amis m'ayant attribué la paternité de la chanson : *Nos Conseillers en goguette*, parue dans un numéro du *Fifre* et signée F. Oser, je vous serais très obligé de bien vouloir annoncer à vos lecteurs que je n'en suis point l'auteur.

« Vous voudrez bien ajouter que je n'ai rien de commun avec celui de vos collaborateurs qui a choisi un pseudonyme dont l'orthographe seule diffère de mon nom.

« Veuillez agréer, etc.

« FERNAND HAUSER. »

¹¹⁶ *Le Fifre*, samedi 31 août 1889, page 3, colonne 1.

Nous ignorions — et nos lecteurs devaient ignorer — qu'il existait un poète du nom de Fernand Hauser et c'est sans doute pour se faire primer que ce monsieur nous a adressé cette lettre.

Fernand Oser, notre collaborateur, est un homme mûr mais joli garçon, poète fort connu et très sérieux, ne faisant que des vers graves. On ne saurait donc le confondre avec l'Hauser qui nous a adressé la petite lettre insérée ci-dessus.

N. D. L. R ¹¹⁷.

La rubrique fut poursuivie, sous les titres « Chanson du jour » ou « Chanson de la semaine », avec diverses signatures, « F. Oser ¹¹⁸ » se voyant gratifié de : « Le fils de Marcassin » sur l'air de *Le Fils de Marasquin dans Giroflé-Girofla* (7 septembre 1889) ; « Le candidat Piche », sur l'air de *Ce sont les Cocottes* (14 septembre) ; « Le candidat Rallier du Baty », sur l'air *Il était un petit navire* (21 septembre) ; « Les plaintes des blackboulés » (28 septembre) ; « Le duo de la mascotte » (5 octobre) ; « Le crime de La Garde », complainte sur l'air de *l'Enfant prodigue* (16 novembre) ; « Con tristezzi » (26 juillet 1890) ; « Le Père La Briquette », sur l'air *du Père La Victoire* (2 août) ; « Ça sera pour une autre fois » (13 septembre). Ces chansons ne constituant pas des monuments de la poésie française, je me dispenserai de les publier ici.

Le Fifre se plaisait à attribuer des poèmes fantaisistes à différents écrivains : Victor Hugo, Lamartine, Musset... mais aussi à « L'Ami des Augiers », « Théoville de Bandore »... et

¹¹⁷ *Le Fifre*, samedi 7 septembre 1889, page 2, colonne 3, « Les anciens et les modernes ».

¹¹⁸ On trouve également les signatures « Fernand Oser » ou « F. Ozer ».

même à « Jean Icard », pour deux chansons brocardant le préfet maritime :

Brickett ¹¹⁹ en Goguette.

Air : En revenant de la Revue.

Je viens d' rec'voir du Ministère
Un' lettr' de félicitations.
J' suis pas au bout de ma carrière,
J' décroch'rai d'autr's décorations,
Je ne suis fouter' pas une croûte,
Et je m'en vais montrer la route
À ceux qui m'ont traité d' melon
L'autre jour dans ce sal' Toulon ;
Ils crèveront d' dépit,
Je leur répondrai « Zuit !

122

¹¹⁹ L'explication de ce surnom est fournie par *L'Intransigeant*, samedi 14 octobre 1893, page 2, colonne 1 :

Arrivée de « l'amiral Briquette »

L'amiral Rieunier est arrivé ici par le train de midi trente-sept. L'accueil qui lui a été fait par la population a été glacial. Il faut vous dire que notre ministre de la marine, ancien préfet maritime de Toulon, a laissé les plus mauvais souvenirs parmi les ouvriers de l'arsenal ; ceux-ci l'avaient surnommé l' « amiral Briquette » à cause de la manie qu'il avait de faire ramasser par ses sous-ordres les morceaux de charbon qui traînaient sur le port. Il se conduisait envers les travailleurs du port comme un vrai gendarme.

C'était la première fois qu'il revenait à Toulon ; aussi craignait-on une manifestation hostile, des sifflets et même des pommes cuites. S'il n'en a rien été, c'est à cause des objurgations de la municipalité socialiste auprès des ouvriers, au patriotisme desquels elle a fait appel.

Le ministre s'est rendu en grande pompe à la préfecture maritime, où un déjeuner et une réception ont eu lieu ; mais sur son passage aucun cri n'a été poussé, aucune acclamation n'a retenti. Le cortège avait l'aspect d'un bel enterrement auquel manquerait le corbillard sur le passage duquel chacun se découvre.

Et ce vieux copain de Barbey,
Qui depuis longtemps me connaît,
Ce marchand de bonnets,
Qu'on fait à Mazamet,
Un jour n'ferait pas mal
De me nommer Grand-Amiral.

Ah ! ce jour-là,
Quel dîner de gala !
Quel succulent rata !
Quelle bitture !
Vingt-cinq bons dieux !
Pour qu' ça fonctionne mieux
J' fais agrandir les lieux
D' la Préfecture.

JEAN ICARD ¹²⁰

Auteur du « *Père Lecornard* »

123

Les félibres, dont le mouvement se développait dans la région, ne furent pas davantage épargnés :

Si nous parlions un peu des félibres ? Cette semaine, ils ont manqué une excellente occasion de rester chez eux. La Maintenance de Provence (*qu'ès aco ?*) avait organisé, à Tourves, le pays de M. Magon-Barbaroux, une *félibréjado* qui a été un four. Peu, bien peu de monde et les félibres étaient si peu nombreux qu'ils ont accueilli dans leur sein tous les poétiers qui se sont présentés. On a même nommé félibre un nommé F. Hauser

¹²⁰ *Le Fifre*, samedi 9 août 1890, page 3, colonne 3. — La seconde chanson, intitulée « Une Briquette à la mer » et signée « JEAN ICARD, *Sous-vétérinaire* », a été publiée dans *Le Fifre*, samedi 23 août 1890, page 3, colonnes 2-3.

(qu'il ne faut pas confondre avec notre gentil collaborateur F. Oser).

On a d'abord fait le tour du village (il n'est pas long) en se tenant par la main, puis il y a eu un banquet avec la *branlado*, ensuite on a dansé, mais les demoiselles du pays ont trouvé les fêlibres par trop laids ; elles aiment mieux des hommes moins poètes mais plus... hommes ; enfin, le soir, tout le monde (ils étaient une quarantaine) est allé assister à la pose d'une plaque de la compagnie d'assurance le *Soleil*, sur la propriété d'un nommé d'Astros, poète provençal enrichi.

Au moment de clore ma chronique, j'apprends que cette plaque n'est point une plaquette d'assurance, mais est destinée, par son inscription, à annoncer à tous les Varois présents et futurs que d'Astros *ès neïssu dins aquel oustaou*.

Cela nous fait plaisir. BINOCLE ¹²¹.

Après les chansons satiriques, *Le Fifre* continua d'agacer notre apprenti poète. Ses *Pauvres gens* y n'y furent d'abord pas trop égratignés :

Enfin, parlons de *Pauvres Gens* que nous avons gardé pour la bonne bouche. Notre compatriote, Fernand Hauser — ne pas confondre avec notre collaborateur F. Oser, du *Fifre*, qui ne travaille pas dans le genre sérieux — notre compatriote vient de commettre son premier crime et de publier son premier ouvrage de vers.

Cela s'appelle : *Les Pauvres Gens*.

Il ne fait pas mal le vers, notre jeune débutant ; la coupe est harmonieuse, la facture assez moderne. Mais le style laisse un

¹²¹ *Le Fifre*, samedi 26 octobre 1889, page 1, colonne 2. Voir aussi : *Le Fifre*, samedi 15 août 1891, page 1, colonnes 2-4, et page 2, colonne 1, « Les fêlibres à Toulon ».

peu à désirer : il est incolore et quelconque : beaucoup de clichés, trop de phrases qui ont trop servi. Les idées non plus ne sont pas neuves, ni scintillantes : des élucubrations prudhommesques, des lapalissades ingénues. La note personnelle manque absolument. Mais enfin, pour un début, ce n'est pas mal du tout.

La plaquette a été imprimée dans notre ville, par un véritable artiste, notre ami Sottano, prote des plus habiles ¹²².

Puis, comme s'il regrettait cette première clémence, le rédacteur porta une attaque plus incisive :

Un de nos jeunes compatriotes, M. Philémon Désiré, vient de faire paraître en librairie une petite plaquette de vers : *Fleurs de mélancolie*.

Malgré le titre, il nous faut avouer qu'il ne se dégage pas beaucoup de mélancolie de l'œuvre de M. Désiré, qui a trop subi l'influence de Musset et qui devrait soigner un peu plus la facture de ses vers.

C'est, d'ailleurs, un assez faible essai qui, tout en laissant derrière lui les *Pauvres Gens* de M. F. Hauser, ne fait point prévoir de grandes espérances et qui n'a guère que le mérite d'être un véritable petit chef-d'œuvre typographique ¹²³.

¹²² *Le Fifre*, samedi 23 août 1890, page 3, colonne 4, article « Le "Fifre" et les bouquins », sous la signature « A. DEDÉ ».

¹²³ *Le Fifre*, samedi 29 novembre 1890, page 3, colonne 4. — Il s'agit de Philémon-Adolphe-Alphonse DÉSIRÉ, né à Toulon le 6 août 1872 (Toulon, année 1872, registre des naissances, acte n° 1151), fils aîné d'Alphonse DÉSIRÉ, originaire de Montfort (Var), mécanicien dans le port, et de Suzanne-Marceline-Émilie MAUNIER, née à Toulon (Toulon, année 1871, registre des mariages, acte n° 400, 15 novembre 1871). Lors de son mariage avec Marie-Ursule DARDENNE, originaire de Mézières dans les Ardennes, il est dit « commerçant » (Toulon, année 1895, registre des mariages, acte n° 507, 12 octobre 1895). — Il est connu par deux publications : DÉSIRÉ (Philémon),

En retour, le poète incriminé fit parvenir au journal une réponse pleine d'humour et de finesse, au ton très juste :

Entre "Pauvres Gens"

L'abondance des matières ne nous a pas permis de publier, la semaine dernière, la très curieuse lettre suivante de M. Fernand Hauser :

Toulon, 4 décembre 1890.

Monsieur le Rédacteur en chef du
journal *le Fifre*,

Malade depuis quelques jours, je n'avais pas encore eu le plaisir de lire le dernier numéro du *Fifre*.

Aussi me suis-je empressé d'acheter ce matin un des derniers numéros de votre journal.

Je l'ai lu tout d'une haleine. Aucun entrefilet, si petit soit-il, ne m'a échappé.

Pas même celui qui me concerne.

Je ne vous dissimulerai pas que c'est celui qui m'a le plus amusé.

J'y ai vu la touche évidente d'un journaliste qui ne connaît pas son métier.

Voyons, Monsieur le Rédacteur, avouez avec moi qu'il n'est pas intelligent d'attaquer une personne de cette façon.

Montrer le bout de l'oreille n'est pas rare, mais faire apercevoir aux lecteurs les deux oreilles en entier, c'est tout à fait extraordinaire.

Déserteur, étude, Charleville, imprimerie de A. Anciaux, 1893, in-16, 125 pages ; DÉSIRÉ (Philémon), *Fleurs de mélancolie, poésie*, Toulon, grande imprimerie du Midi, (1890), in-16, 29 pages. Dans cette dernière publication, l'auteur signale une œuvrette épuisée – *La Luciola*, poème – et annonce quelques ouvrages – *Chansons décadentes*, poésies nouvelles ; *L'Indifférente*, *Scènes de la Vie Triste*, prose ; *Contes d'amour et d'épée*, poèmes – qui ne semblent pas avoir été imprimés.

Et c'est ce qui m'a amusé.

Car j'ai compris une chose, c'est que vous ne pouvez vous intituler, comme vous le faites si fièrement : *Journal satirique*.

On est plus sérieux que cela dans une feuille de ce genre.

Attaquer ma petite personnalité à tout propos, je l'admets, c'est dans vos attributions.

Prétendre que mes *Pauvres Gens* sont dignes d'être placés dans des water-closets, c'est de votre ressort.

Et votre métier ne vous interdit pas de critiquer intelligemment ma petite brochure.

Mais dire, à propos de l'œuvre de Philémon Désiré, qu'elle laisse bien en arrière mes quelques vers, convenez avec moi que cela n'a pas le sens commun.

Ah ! si, par exemple, vous aviez établi un parallèle entre un jeune poète et moi, en un mot, entre deux débutants, je me serais dit : Rien que de naturel.

Mais me comparer à Philémon Désiré !

Pourquoi pas, tout de suite, à Victor Hugo, à Alfred de Musset, à Théophile Gauthier ?

Car, je vous le jure, je suis aussi incapable d'écrire comme Hugo, comme Musset, comme Gauthier, que de signer des vers dans le genre de ceux-ci :

Je ne me suis jamais traîné dans la colline

Une amoureuse au bras et l'ombrelle à la main...

Mais je hais cet amour qui remplit un grand verre

Et qui meurt sitôt qu'on l'a bu...

Il ne reste de moi que le peu de matière

Que je traîne en ce monde et s'use tous les jours...

Etc., etc., etc.

Allons donc ! Je ne suis pas aussi fort que cela, moi !...

Dans mes *Pauvres Gens*, je parle tout *simplement*, tout *naïvement*, une langue qu'on m'a enseignée au lycée jusqu'en

rhétorique, une langue que j'étudie chaque jour et que je ne prétends pas savoir encore complètement. J'écris en français, enfin !

Mais je ne sais pas écrire décadent.

Je ne me crois pas assez fort pour accrocher, au tournant d'une pensée, notre belle langue française.

M. Désiré, plein de talent, sait agir ainsi ; je ne l'en empêcherai pas.

Mais le comparer à moi, c'est un peu violent.

M. Désiré est un maître, je suis un élève. De grâce, laissez-nous à nos places respectives.

Et ne venez pas, à propos de bottes, me jeter au nez qu'il a plus de talent que moi, car je vous répondrai qu'au *Gil Blas*, qu'au *Tintamarre*, voire même au *Bavard*, on a plus d'esprit qu'au *Fifre*.

Votre bien éreinté,

Fernand HAUSER.

Au risque de faire de la réclame à un poète acariâtre, nous n'avons pu résister à la tentation de mettre sa prose sous les yeux de nos lecteurs.

Il est vrai que M. F. Hauser nous assure qu'il est incapable d'écrire comme Hugo, Musset ou Gauthier.

Personne n'en avait jamais douté, pas même M. Philémon Désiré¹²⁴.

Certes, le jeune Philémon – âgé de dix-huit ans lors de la parution de sa plaquette – n'était pas encore un poète bien accompli et les quelques vers publiés ci-après confirment un modeste talent ; mais sa production balbutiante n'était guère au-dessous de ce que pratiquaient alors ses camarades :

¹²⁴ *Le Fifre*, samedi 20 décembre 1890, page 2, colonne 4.

L'idée

L'IDÉE est comme une amoureuse
Qui s'en va quand on la poursuit ;
Mais elle vous revient, rieuse,
Dès qu'on l'oublie ou qu'on la fuit.

Chassant de vous toute autre chose,
Elle se traîne à vos genoux ;
Elle vous prie, elle s'impose,
À la fin elle règne en vous ;

Et quand elle est votre maîtresse,
Grande est votre docilité ;
Impérieuse, elle vous presse
À la faire réalité.

Hélas ! toi qui n'es qu'une idée,
Ô ma vision, ô mon amour,
Qu'une rêverie insensée
Évanouie avant le jour,

Qu'un vain mot, un affreux mensonge,
Quelque chose d'indéfini,
Je t'oublie, afin que le songe,
Avant mon réveil, soit fini ;

Afin que ta lèvre frémisses,
Que tes yeux rencontrent les miens,
Que ton cœur à mon cœur s'unisse,
Que tu me dises : « Partons, viens,

« Allons vers la rive suprême
« Où sont les jeunes amoureux ;
« Je t'aime, je t'aime, je t'aime,
« Et c'est ton amour que je veux ¹²⁵ ! »

Dans ses livraisons suivantes, le *Fifre* parut revenir à un ton plus humoristique :

MARS

21. — Conférence de M. J. Aicard sur l'Algérie.

F. Hauser pleure abondamment au moment où l'orateur raconte que les chameaux passent plusieurs semaines sans boire ni manger ¹²⁶.

Après la curieuse conférence (?) faite à l'Association amicale des anciens élèves de l'école Rouvière — conférence consistant en un pur démarquage des monographies de Banville, Richépin et Bertin, — M. F. Hauser vient d'être nommé à l'unanimité président d'honneur du cercle des *Cent-Pierrots*.

Toutes nos félicitations au jeune chemisier, qui, en attendant d'entrer à l'Académie du Var sous le patronage de Jean Aicard, vient certainement de réaliser ainsi un « des plus beaux rêves de son enfance » ¹²⁷.

Mais ce répit fut de courte durée et les attaques *ad hominem* reprirent leur cours :

Un jeune poète, pour lequel on prépare un caveau au Panthéon (section des Incompréhensibles) vient de nous adresser quelques vers qui, malheureusement, ne sont pas solitaires.

¹²⁵ DÉSIRÉ (Philémon), *Fleurs de mélancolie, poésie*, pages 5-6.

¹²⁶ *Le Fifre*, samedi 10 janvier 1891, page 1, colonne 4, article « L'année comique 1890 à Toulon », mois de mars.

¹²⁷ *Le Fifre*, samedi 17 janvier 1891, page 3, colonne 3.

Par ce temps de décadence, le *Fifre* est heureux de pouvoir offrir à ses lecteurs la primeur de cette œuvre superbe :

L'Incompris

À Richard, père de ses administrés
et maire de sa commune

Je suis celui qui va... pensif et solitaire
Sur l'aride volcan, près du rouge cratère
Moins barbu qu'Escudier, mais plus que Rebuffat,
Je vais vengeant partout le noir assassinat.
Je m'arrête parfois, et sous mes pauvres nippes,
Je regarde couler le sang noir de mes tripes...
Puis je reprends mon pas, contant mon triste sort
Au grand vent de la nuit qui souffle et qui m'endort.
En me disant : « Regarde le fruit de l'escrime.
Vois ces révocations. Oh quel horrible crime.
Puis lorsque je m'assieds sur l'âme du géant
Et plonge mes regards dans le gouffre béant,
J'y vois ces révoqués dont les pieds hors d'haleine
Oscillent lentement sous le vent de la plaine.
Oh les Dieux de Brahma, de Vichnou, de Bouddha
Que ne m'écoutez-vous, sur mon farouche Hécla.
Oh je prends à témoins, et les mers et les ondes,
Madame Ben Tasta, les marais et les mondes,
Que si nuit et jour je joue de la prune,
Que si du haut du roc je veille en sentinelle,
C'est afin d'éviter que du haut de ces tours
Le soleil en naissant vient éclairer mes fours.

F. HAUSER ¹²⁸.

¹²⁸ *Le Fifre*, samedi 8 août 1891, page 3, colonne 3, « Bibliographie ». — Je pense que l'auteur a voulu citer le volcan *Hekla*, au sud de l'Islande, toujours en activité...

On trouve ensuite une « anecdote félibréenne » :

On nous communique les procès-verbaux suivants :

À la suite d'une violente altercation qui s'est produite, jeudi, au Château de la Rouve, pendant les fêtes félibréennes, entre MM. Coffinières, président du Félibrige de Tamaris, et Hauser, secrétaire du dit félibrige, et à la suite d'un article injurieux pour lui paru dans le *Var Républicain*, M. Coffinières a chargé deux de ses amis, MM. Valès et Rieu, d'aller demander réparation à M. Hauser.

M. Hauser, après avoir longuement réfléchi et, surtout, après avoir pris conseil de son cadet, a offert, à titre de dommages-intérêts, six chemises de nuit aux témoins de M. Coffinières. Ceux-ci n'ont pas accepté. Alors, M. Hauser a constitué deux témoins, M. Cadière et Mlle Nini.

Les quatre témoins se sont immédiatement réunis dans les coulisses du *Guignol Toulonnais*. Une rencontre a été décidée. L'arme choisie est le rasoir mutuel. Les deux adversaires se déclameront des poésies jusqu'à ce que l'un des deux soit dans l'impossibilité absolue de continuer le combat.

Pour F. Hauser :

CADIÈRE, vidangeur.

NINI, fleuriste.

Pour M. Coffinières :

VALÈS, poète.

RIEU, manezingueur.

Le combat a duré quatre jours. Hauser a déclamé *Pauvres gens* et *Pierrot*, puis *Pierrot* et *Pauvres gens*, enfin, *Pauvres gens* et *Pierrot*, le tout agrémenté de quelques *Tu-Tu*, *Pan-Pan*. M. Coffinières, plus heureux dans le choix de ses créations, a vociféré, avec force expressions mimiques, *Les étapes du Félibrige*.

À la 900^{me} audition de ce morceau choisi, M. F. Hauser est tombé raide mort dans les bras de Cadière.

En foi de quoi, nous signons le présent procès-verbal qui va plonger dans la douleur La Foux et Gueirard, poètes toulonnais, élèves du célèbre défunt.

Pour feu Hauser :

NINI, vidangeur.

CADIÈRE, fleuriste.

Pour M. Coffinières :

VALÈS, pianiste au

Café de France.

RIEU, prosateur.

Nos renseignements particuliers nous permettent d'annoncer qu'à la suite de ce duel barbare, M. Coffinières est devenu subitement enragé. Ce matin, il a mordu une cigale inoffensive dont le chant lui rappelait la voix harmonieuse de son adversaire.

Tous les témoins sont gravement malades.

Pour copie conforme :

MIKAEL, pierrot chez Rampin ¹²⁹.

puis la brève : « Un fœtus informe a été trouvé, mardi, sous le lit de la charmante Maria Tâte (tout ce que tu voudras) ; le potard Coreil a cru reconnaître l'embryon de la popularité d'Hausser (Fernand pour les félibresses) ¹³⁰ » ; et enfin :

LA FOLIE DE M. HAUSER

Tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art en général et de la poésie en particulier, n'apprendront pas sans une peine profonde la triste nouvelle de la folie de M. F. Hauser. Depuis quelques jours déjà, le bruit en circulait avec consistance, sans que nous voulions y prêter foi ; aujourd'hui, la véracité de ce raconter est malheureusement trop confirmée pour que nous essayions de le passer sous silence.

¹²⁹ *Le Fifre*, journal satirique, littéraire, hebdomadaire, samedi 22 août 1891, page 3, colonne 2, « Airs de fifre ».

¹³⁰ *Le Fifre*, samedi 22 août 1891, page 3, colonne 4, « État civil ».

C'est à la suite de la mort d'Agar, que l'admirable cerveau de l'auteur de *Pauvres Gens*, s'est brusquement détraqué. Tout le monde sait que la grande tragédienne voulait dire les vers du poète de *Pierrot* ; la mort seule l'en a empêchée. Depuis ce jour fatal, le poète-chemisier de la rue Picot ne vit plus. Ces actes de démence, dont le premier effet a été l'article publié par le *Var Républicain*, viennent de se continuer par un sauvage désir de départ.

Hanté de l'idée fixe d'aller sur la tombe d'Agar et là « d'une main écartant les jonchées de fleurs, de l'autre crier : Agar, nous l'avons reconquise l'Alsace ! ». M. Fernand Hauser, qui s'est réellement persuadé qu'il a reconquis l'Alsace à lui tout seul, vient brusquement de quitter sa famille, la société des *Genêts* et celle plus attrayante de Nini la bouquetière.

Le malheureux poète s'est embarqué hier, à Marseille, pour l'Algérie, où il va annoncer la bonne nouvelle aux restes mortels de la tragédienne ¹³¹.

qui provoqua une grande colère du frère aîné.

On devait s'attendre à de telles attaques de la part de pamphlétaires qui, ne craignant pas d'aller jusqu'à l'abject, crurent pouvoir écrire, à propos de Jean Aicard :

PITRES ET PAILLASSES

XVIII

Jean AICARD

C'est le grand homme de la petite localité ; l'enfant du pays qui lui donnera un peu de la Gloire conquise ; celui qu'on

¹³¹ *Le Fifre*, samedi 29 août 1891, page 2, colonne 2. — Marie-Léonide Charvin, dite Agar, née à Sedan le 18 septembre 1832, décédée à Mustapha (Algérie française) le 15 août 1891, fut une des plus célèbres tragédiennes de son temps.

pousse, qu'on encense et qu'on applaudit, et dont on lit pas les vers. Parlez à n'importe qui, à Toulon, de Jean Aicard, et on vous répondra avec une satisfaction marquée : « Ah ! oui, le grand poète de La Garde », mais combien ne connaissent que par leur titre les *Poèmes de Provence*, et le *Roi de Camargue* que par le compte rendu que l'auteur se fait lui-même dans le *Petit Var*.

La silhouette du poète est trop connue pour que nous la reproduisons ici. Tout le monde l'a vu passer, frileusement enveloppé, l'hiver, dans une pelisse d'où n'émarge que sa tête, des cheveux d'un beau noir longs et bouclés, un visage troué comme une écumoire et que recouvre une barbe dure et sèche. Les yeux sont vifs, le front étroit, la peau bistrée, comme les Maures. Ils y ont d'ailleurs stationné si longtemps, jadis, dans notre Midi, que l'on peut se convaincre encore de leur trace soit par nos villages, soit par ce qu'ils nous ont légué de leur langue, que je ne m'étonnerai nullement, si, à l'instar de Jean Richepin qui veut être Touranien, le chantre de La Garde se faisait orgueil d'une origine maure.

Jean Aicard est né à Toulon, mais passa son adolescence à Mâcon, où il connut et aima Lamartine, alors un soleil qui se couchait. Il raconta lui-même, en des vers d'une facture contestable, l'impression qu'il ressentit en voyant la misère du poète, et on dut le ramener en Provence,

Ce rêve intérieur, m'ayant consumé l'âme.

On l'envoya alors au collège de Nîmes, où il termina ses études et où il goûta pour la première fois aux fruits verts de la littérature provençale.

Car ce Provençal provençalisant n'a guère que cette originalité, si tant est que cela en soit une, de démarquer odieusement les belles pages de nos grands poètes du terroir et de faire *Miette et Noré* après *Mireille*. La Provence lui appartient, c'est

son domaine ; c'est la seule raison de son existence. Sans notre soleil, notre ciel, notre mer, la pauvre cigale n'aurait jamais chanté. Il est vrai que, même avec tout cela, elle ne chante que des airs fort connus et d'une voix de crécelle.

Quand on se met à faire des adaptations, il n'y a aucune raison pour s'arrêter en si bon chemin. Démarquer Mistral pouvait se faire, au besoin, puisqu'on parlait une autre langue ; mais Hugo ? Le Maître avait fait l'*Art d'être Grand' Père*, Jean Aicard fit la *Chanson de l'enfant*.

Comment arriva-t-il avec un bagage si maigre en nouveautés artistiques, à forcer les portes des éditeurs et se faire une petite renommée ? Là encore comme toujours cherchez la femme. M^{me} Juliette Adam, qui tient salon littéraire et revue, se consacra à faire la fortune du jeune méridional. Elle lui ouvrit toutes larges les portes de son salon et l'accès de la *Nouvelle Revue* — cette nouvelle *Revue des Deux-Mondes*.

Jean Aicard est un causeur, un causeur charmant. Il fit sensation. On se laissa prendre à son bagout méridional et les trompettes officielles chantèrent tout de suite la naissance d'un grand poète.

Ce n'est, en effet, qu'un poète officiel. Il fait des vers pour ennoblir l'âme des jeunes élèves qui culottent des choix de poésies et pour les professeurs qui lisent des revues pédagogiques. Il regrette le bon temps des monarchies où les rois possédaient des historiographes comme ils avaient à leur service des valets de chambre. Il était fait pour cela et c'est ce qui explique son eunicisme.

Faut-il parler de l'auteur dramatique ? Bien qu'il ait clamé lui-même sa propre gloire en de vagues cénacles, il n'a jamais connu que des fours gigantesques. *Smilis*, qu'on joua jadis à la Comédie Française, est la plus idiote, la plus routinière et la moins dramatique des pièces conçues selon le monde de l'an-

cien répertoire. Elle tomba. Pouvait-elle vivre ? Pas plus que le *Père Lebonnard*, qui reçut même à Toulon un si froid accueil et qui ne dut sa célébrité du moment qu'au potin que sut faire autour d'elle l'auteur.

Car Jean Aicard a, pour un poète, l'esprit fort pratique. C'est un banquiste. Il sait comme pas un organiser la réclame autour de son nom et Géraudel lui envierait ses procédés. Il compose lui-même ses propres louanges et les publie dans les feuilles de la localité et d'ailleurs. Il fait des conférences également et c'est toujours son œuvre qui en est le sujet. Il s'entoure de jeunes gens qui l'adorent, se courbent devant le Maître et brûlent des parfums à ses pieds.

C'est ainsi qu'il travailla à une conférence faite à l'Association des anciens élèves de l'École Rouvière la veille de la représentation du *Père Lebonnard*, et que M. F. Hauser va prendre le mot d'ordre à La Garde chaque fois qu'il publie quelque chose sur Jean Aicard. — Un détail typique : lors de la représentation du *Père Lebonnard*, il paya de ses propres deniers les palmes qu'il se fit offrir, avec cette inscription : *À Jean Aicard, les Toulonnais reconnaissants !*

Et maintenant, cette réputation surfaite durera-t-elle ? Bien d'autres ont connu les engouements d'un moment et n'ont pas plus vécu pour ça. Jean Aicard est destiné à l'oubli. Il aura beau faire partie de l'Académie Française — car il en sera, soyez-en certain — son nom n'arrivera pas jusqu'à la génération prochaine.

THOMAS VIRELOQUE,
*Chiffonnier*¹³².

¹³² *Le Fifre*, samedi 22 novembre 1890, page 2, colonnes 2-3.

Propos de chiffonnier, en effet... Mais quittons bien vite les marais glauques et puants de cette fielleuse « critique » littéraire : l'avenir a apporté les plus heureux démentis à tant de haine ainsi distillée, probablement par des envieux dissimulés derrière leur anonymat. Le seul intérêt de leur prose venimeuse est de signaler que Fernand Hauser était pigiste au *Var républicain* : le jeune homme y faisait ses premières armes de journaliste.



Frontispice du Fifre.

FERNAND HAUSER PARISIEN... DE TOULON

Au printemps 1891, Fernand Hauser commençait à être quelque peu connu et apprécié dans le monde de la poésie : « PIERROT, poème dramatique en un acte, chez Léon Vanier. — M. Fernand Hauser, l'auteur des *Pauvres Gens*, vient de publier, chez M. Léon Vanier, un petit drame en un acte, dont le principal personnage, Pierrot, donne son nom à la pièce. M. Hauser fait le vers avec une facilité remarquable et ne manque pas d'un certain souffle. Ce que l'on a pu remarquer dans les *Pauvres Gens*, je parle de la simplicité et de l'horreur voulue des métaphores, se trouve ici, quoiqu'à un degré moindre. Nous nous plaisons d'ailleurs à reconnaître que M. Hauser est un des poètes qui s'annoncent le mieux comme devant réussir et qui tiennent un bon rang dans la littérature des jeunes¹³³. » Le départ pour la Capitale paraissait alors obligatoire à tout apprenti poète qui souhaitait conquérir au moins une certaine notoriété... sinon la gloire ! Pour autant, le jeune Toulonnais conserva des liens avec la ville de son enfance.

À peine établi à Paris, il intervint dans une querelle suscitée par un professeur de philosophie du lycée de Toulon, Gustave Derepas, contre un savant fort estimé, Alfred Binet, et la très réputée *Revue des Deux-Mondes*, à propos de la thèse du jeune médecin de la Marine Jules Millet ; le fond de cette polémique¹³⁴

¹³³ *La France moderne, littérature, sciences et arts contemporains*, 3^e année, n° 35, 16-29 avril 1891, page 4, colonne 3, « Revue bibliographique ».

¹³⁴ Dont on trouvera l'exposé complet dans *Aicardiana*, n° 2, « Jules Millet », pages 54-63.

concerne une particularité perceptive fort singulière connue sous le nom d'« audition colorée ». Jules Millet, très friand de littérature, avait fait partie du cénacle toulonnais qui publia, en 1886, *Le XX^e Siècle* ; il était aussi un « fils intellectuel » de Jean Aicard et la rue des Boucheries, où il demeurait avec sa famille, n'était guère éloignée du cours Lafayette : pour toutes ces raisons, il était bien connu de Fernand Hauser et il était naturel que le jeune homme prît intérêt à l'affaire de l'audition colorée qui agita même la presse nationale. Fernand Hauser adressa donc un courrier au *Matin*, que ce quotidien publia :

La « Revue des Deux-Mondes » accusée de plagiat.

À MONSIEUR LE DIRECTEUR DU « MATIN ».

Monsieur. — Vous avez reproduit ce matin un article du journal le *Petit Var*, de Toulon, accusant la *Revue des Deux-Mondes* de plagiat.

Il s'agit d'une étude : *Le Problème de l'Audition colorée*, de M. Alfred Binet. Le *Petit Var* prétend que cette étude est une audacieuse reproduction d'une thèse soutenue par le docteur Jules Millet devant la Faculté de Médecine de Montpellier, au commencement de cette année.

J'ai beaucoup connu, à Toulon, le docteur Jules Millet ; j'ai en mains sa thèse et, sans parti pris aucun, je crois que le *Petit Var* a exagéré les faits.

Le docteur Jules Millet, mort au Sénégal en juillet dernier, était médecin de marine de 2^e classe. Il s'occupait beaucoup de littérature ; ami intime de Pierre Loti, de Jean Aicard et de M. Derepas, professeur de philosophie au lycée de Toulon, sa ville natale, il a trouvé en eux des défenseurs de sa mémoire.

Jean Aicard lui a consacré un long article très élogieux, dans le *Petit Var*, quelques jours après sa mort.

Le fait est que les œuvres inédites qu'il a laissées ont une réelle valeur littéraire. Son *Audition colorée*, notamment, décèle

un véritable talent, mais elle ne ressemble en rien à l'étude de M. Binet.

M. Derepas, en accusant la *Revue des Deux-Mondes* de plagiat, s'est beaucoup trop pressé.

Avant MM. Millet et Binet, on a traité de l'*audition colorée* et, après eux, on en traitera encore et, chaque fois que le sujet reviendra sur le tapis, celui qui aura entrepris d'en parler citera ses prédécesseurs.

C'est ainsi que, dans l'étude de M. Binet comme dans celle de M. Millet, on rencontre cités : un sonnet d'Arthur Rimbaud, un passage de *À Rebours*, de J.-K. Huysmans et les opinions sur la couleur auditive des docteurs Sach, Bleüler, Lehmann et Juarez de Mendoza.

Cela ne suffit pas pour échafauder une accusation de *rapine littéraire*.

M. Millet, en écrivant son *Audition colorée*, a ajouté aux travaux de ses prédécesseurs ses propres observations ; M. Binet a fait de même ; mais tout aussi bien M. Millet n'a pas plagié M. Juarez de Mendoza, M. Binet n'a pas plagié M. Millet.

Dans toute question non encore élucidée, un grand nombre de savants se succèdent et se complètent l'un l'autre.

C'est ce qui est arrivé pour le D^r Millet et pour M. Binet, sans que pour cela on puisse accuser le second de plagiat.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

Ferdinand [*sic*] HAUSER ¹³⁵.

Son intervention trouva un écho :

Nous recevons de M. Alfred Binet une lettre qui confirme celle de M. Hauser, publiée hier matin par nous, au sujet de

¹³⁵ *Le Matin*, 9^e année, n° 3146, lundi 10 octobre 1892, page 2, colonnes 1-2.

l'article de la *Revue des Deux-Mondes* sur l'*Audition colorée*. Il en résulte que la thèse de M. Millet a été inspirée par M. Binet lui-même, et que l'accusation de plagiat ne saurait en aucune façon peser sur lui ¹³⁶.

Mais Derepas s'enferma et, dans un article fort mesquin, reporta une part de ses accusations sur Fernand Hauser :

Quelqu'un qui m'étonne en tout ceci, c'est M. Ferdinand [sic] Hauser, un compatriote et un contemporain de Millet, un charmant garçon qui compte, ici, beaucoup d'amis. Il est vrai que, depuis six mois, il est Parisien, journaliste parisien. Comme c'est, de plus, un poète, un auteur, je comprends que, dans sa lettre au *Matin*, il défende la *Revue des Deux-Mondes*. Cela lui vaudra une bonne note, auprès de M. Buloz et je le souhaite de bon cœur et très sincèrement. Je comprends aussi qu'il admire surtout en Millet le mérite littéraire. Surtout ! passe encore ; mais exclusivement ¹³⁷ !...

Tout cela pour, finalement, reconnaître platement son erreur quelques jours plus tard ¹³⁸ !

Fernand Hauser apporta également sa collaboration au tout nouveau *Courrier du Var* :

Ce soir, paraîtra le premier numéro du *Courrier du Var*, journal quotidien. M. Charles Laure, le directeur, s'est adjoint comme principaux collaborateurs, Eugène Fournière, député

¹³⁶ *Le Matin*, 9^e année, n° 3147, mardi 11 octobre 1892, page 3, colonnes 1-2.

¹³⁷ *Le Petit Var*, 13^e année, n° 4373, mercredi 12 octobre 1892, page 1, colonnes 1-4, « L'audition colorée. Réponse de M. G. Derepas ».

¹³⁸ *Le Petit Var*, 13^e année, n° 4380, mercredi 19 octobre 1892, page 2, colonne 2, « L'audition colorée. Fin de l'incident ».

de l'Aisne, Émile Gautier, Docteur Tell, Fernand Hauser, Henri Amoretti, Philémon Désiré, J. Robiglio, Auguste Chainas, etc. etc. Notre nouveau confrère sera sur grand format et publiera, trois feuillets dus à la plume des Maîtres du roman populaire.

Le *Courrier du Var*, commencera par : *La nuit maudite*, de Jules Mary ; *La buveuse de larmes*, de Paul Decourcelle, l'immortel auteur des *Deux Gosses* ; et *La fin d'un cœur*, étude de mœurs, de notre concitoyen Richard Andrieu. Un service télégraphique spécial, permettra au *Courrier du Var*, de donner les comptes rendus de la Chambre des députés et du Sénat, dès le soir. Nous présentons à notre excellent confrère, nos souhaits de bienvenue et nos vœux de prospérité ¹³⁹.

mais celle-ci se limita à trois articles publiés en mars 1902 ¹⁴⁰.

En 1906, Hauser se tourna de nouveau vers l'académie du Var : « Hommage est fait à l'Académie : [...] 2° Par M. Fernand Hauser, d'un volume de vers : *La Maison des Souvenirs*. Un rapport sur cet ouvrage sera fait par M. Perrette ¹⁴¹. » Son ouvrage y fut apprécié : « M. Perrette, rapporteur de l'ouvrage en vers de M. Fernand Hauser, *La Maison des Souvenirs*, fait l'éloge de cette nouvelle œuvre de notre concitoyen, et cite quelques délicates poésies extraites de ce volume vraiment remarquable ¹⁴². » Notre Parisien s'enhardit alors à faire acte de

¹³⁹ *Le Diable rouge*, 2^e année, n° 20, 15 au 22 mars 1902, page 1, colonne 5, « Le Courrier du Var ».

¹⁴⁰ *Le Courrier du Var*, 1^{re} année, n° 7, samedi 22 mars 1902, page 1, colonnes 2-4, « Casimir Périer » ; n° 8, dimanche 23 mars 1902, page 1, colonnes 1-3, « Forces perdues » ; n° 14, samedi 29 mars 1902, page 1, colonnes 4-6, « Les six ans ».

¹⁴¹ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXIV^e année, 1906, procès-verbal de la séance du 3 janvier 1906, pages xxv-xxvi.

¹⁴² *Bulletin de l'académie du Var*, LXXIV^e année, 1906, procès-verbal de la séance du 7 février 1906, page xxix.

candidature : « Lecture est donnée par M. le Président d'une lettre par laquelle M. Fernand Hauser pose sa candidature comme membre titulaire. Une Commission composée de MM. le commandant Pailhès, Perrette et Jaubert est nommée à l'effet d'examiner les titres de ce candidat¹⁴³. » Et dans la séance mensuelle du 2 mai 1906, il fut facilement élu : « M. Perrette donne ensuite lecture de son rapport sur la candidature de M. Fernand Hauser, homme de lettres. Les conclusions de ce rapport ayant été adoptées, M. Fernand Hauser est élu, à l'unanimité, membre titulaire de l'Académie du Var¹⁴⁴. » Il conserva cette position jusqu'en 1920 ; il réapparaît ensuite comme membre actif non résidant de 1925 à 1935. Son éloignement ne lui permettait pas de participer à la vie de la société, mais il eut à cœur de s'y montrer parfois :

SÉANCE DU 8 MAI 1912

Présidence de M. Gabriel DRAGEON, président

M. le Président souhaite la bienvenue à M. Fernand Hauser, homme de lettres, rédacteur du « Journal », membre de l'Association des journalistes parlementaires, qui, de passage à Toulon, avait tenu à assister à la séance de l'Académie du Var dont il fait partie depuis plusieurs années. M. F. Hauser remercie M. le Président de ses aimables paroles.

Hommage est fait à l'Académie : 1° par M. le Dr Félix Brémond de quelques brochures et plaquettes ; 2° par M. Fernand Hauser, du dernier volume de vers qu'il vient de publier « Le mystère des mois »¹⁴⁵.

¹⁴³ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXIV^e année, 1906, procès-verbal de la séance du 4 avril 1906, page XXXV.

¹⁴⁴ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXIV^e année, 1906, procès-verbal de la séance du 2 mai 1906, page XXXVIII.

¹⁴⁵ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXX^e année, 1912, page XXII.

Au cours de cette même séance du 8 mai 1912, il lut son poème *En vue des îles Lipari*, mais le *Bulletin* ne l'a pas publié. Par contre, *Le Mystère des mois* fit l'objet d'un rapport dans la séance du 8 janvier 1913¹⁴⁶.

Enfin, Fernand Hauser a toujours marqué son attachement à la langue et la culture provençales. Il rejoignit le Félibrige en 1889 et s'inscrivit ensuite à la section parisienne ; en 1913, il inaugura, à l'École des hautes études sociales de Paris, un cours de littérature provençale contemporaine : en novembre et décembre 1913, il fit quatre conférences¹⁴⁷. Il a également traduit, du provençal en français, *Le Miroir qui parle*, un conte de fées du poète Anselme Mathieu¹⁴⁸, et *Les Figues de Frédéric*

¹⁴⁶ *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXI^e année, 1913, page XIX. — Le *Bulletin* de 1919, page 8, signale à nouveau l'envoi du *Mystère des mois* : cette mention me paraît fautive et il est à présumer que l'auteur fit plutôt don de ses poèmes de guerre.

¹⁴⁷ *Cartabèu de santo Estello*, n° 11, 1913-1914, 27 novembre.

¹⁴⁸ MATHIEU (Anselme), *Le Miroir qui parle*. La traduction française de Fernand Hauser a été publiée dans *Le Figaro, supplément littéraire*, 21^e année, n° 12, samedi 23 mars 1895, page 48, colonnes 1-3, avec le chapeau suivant : « Le poète Anselme Mathieu, qui vient de mourir, était un des plus ravissants conteurs de Provence. L'un des fondateurs du Félibrige, comme Frédéric Mistral, il n'écrivit jamais qu'en langue d'oc. Nous donnons à nos lecteurs cette traduction française d'un de ses plus jolis contes. »

Un lecteur, Georges Lebedinsky, écrivant de Kiev, signala que le conte de Mathieu n'avait rien d'original et n'était que la traduction d'un conte bien connu de Pouschkine, *Histoire d'une princesse morte et de sept chevaliers*, et même « une traduction bien pâle mais littérale, du premier mot au dernier » (lettre publiée *in extenso* dans *Le Figaro, supplément littéraire*, 21^e année, n° 16, samedi 20 avril 1895, page 63, colonnes 5-6). Dans le même temps, une lectrice écrivit au *Figaro* pour dire qu'elle y reconnaissait un conte « d'Andersen ou d'un auteur allemand » et une collaboratrice du journal put également affirmer qu'il existait dans le folklore français... Fernand Hauser eut donc toute facilité pour rétorquer au correspondant qui avait osé parler de « plagiat » qu'Anselme Mathieu ne connaissait ni le russe ni l'allemand d'une part, et que les mêmes histoires se retrouvaient fréquemment dans différentes cultures (voir sa lettre dans *Le Figaro, sup-*

Mistral, une nouvelle inédite de l'écrivain provençal Batisto Bonnet, écrite spécialement pour le *Figaro* ¹⁴⁹.

L'histoire des figures de Mistral a été contée par Michel Pons ¹⁵⁰. Ce cabaretier-poète parisien profita d'un retour au pays durant l'été 1895 pour rendre visite au fondateur du Félibrige en sa maison de Maillane. Après avoir causé littérature dans le salon, les deux hommes firent quelques pas dans le beau parc de la propriété :

Et le maître armé de sa canne, accompagné de *Pan-Perdu* – un fidèle chien qu'il recueillit un jour au cours d'une promenade dans les champs – m'emmène dans son joli jardin (qui ressemble bien plutôt à un parc), en me parlant de choses et autres.

Là, à travers quelques massifs savamment aménagés, ornés de plantes rares et de fleurs au parfum capiteux, il me fait apprécier toute une théorie d'arbres acclimatés sous le doux soleil de la Provence.

Arrivé devant un vieux et robuste figuier, il y cueille prestement un fruit et me l'offre en disant :

— Goûtez-moi ça !

À peine avais-je exprimé les délices de mon palais que mon illustre compagnon reprend avec cette bonté qui est comme cristallisée en son âme :

plément littéraire, 21^e année, n° 17, samedi 27 avril 1895, page 68, colonne 6).

¹⁴⁹ BONNET (Batisto), *Les Figues de Frédéric Mistral*, nouvelle inédite traduite par Fernand Hauser et publiée pour la première fois dans *Le Figaro, supplément littéraire*, 21^e année, n° 45, samedi 9 novembre 1895, page 178, colonnes 1-6. — Seconde publication dans *Les Annales politiques et littéraires*, 18^e année, n° 890, 15 juillet 1900, page 42 colonnes 2-3 et page 43 colonnes 1-2.

¹⁵⁰ Concernant ce poète et sa candidature à l'Académie française en 1909, voir mon article « Michel Pons, candidat prolétaire à l'Académie française », *Aicardiana*, n° 4, septembre 2013, pages 133-158.

— Après tout, pourquoi n'en emporteriez-vous pas quelques douzaines à Paris ?

Joignant le geste à la parole, le maître à l'aide de sa canne met à peine cinq minutes pour remplir de figues le petit panier en osier qu'un serviteur a apporté sur sa demande. [...] ¹⁵¹.

Et Michel Pons rajoute dans une note :

Ces figues mangées à Paris, en un dîner auquel assistaient de nombreux félibres, firent l'objet d'un bel article en langue provençale, écrit par l'ami Baptiste Bonnet, qui était au nombre des convives.

Plus tard, cet article, où il était question de moi, fut traduit en français par le poète Fernand Hauser et parut dans *le Figaro* avec la suppression du passage où mon nom figurait.

Mobilisé dès le début de la Grande Guerre, Fernand Hauser fut affecté en qualité de commis à la sous-intendance militaire de Toulon où il demeura du 12 août 1914 au 23 janvier 1915. Aussitôt arrivé, il rendit visite à son maître en poésie :

Dimanche 23 août, le poète Fernand Hauser, la croix sur sa capote bleue, est allé à La Garde, voir le maître Jean Aicard, en sa bastide « Les Lauriers ».

Hauser se prépare à publier une série de poèmes sur la guerre. Or il se trouve que Jean Aicard nourrit le même dessein et de sa belle voix chante, il lit quelques-unes des pièces qui composeront son ouvrage, lequel sera une sorte de journal de la guerre, comme écrit au jour le jour.

Et de beaux vers prirent leur essor sous les Lauriers ¹⁵².

¹⁵¹ PONS (Michel), *De mon village à Paris, souvenirs d'un ancien candidat à l'Académie française*, 4/ Paris, librairie F. Tassel, sd [1911], in-16, chapitre XV « Chez Frédéric Mistral », pages 108-109.

¹⁵² *Je dis tout*, 10^e année, n° 555, pages 5-6.

Il débuta à Toulon la publication de *La Victoire en chantant*, journal en vers de la guerre de 1914-1915 :

« **La Victoire en chantant** ». — Sous ce titre, emprunté à l'une des strophes de l'immortel *Chant du départ*, notre confrère et ami, le poète F. Hauser publie le premier numéro d'un journal de la guerre, en vers inspirés par les événements glorieux dont nous sommes les enthousiastes témoins.

C'est toute l'histoire de la guerre actuelle que Fernand Hauser chante dans ce journal ; nouveau Tyrtée, pendant que les combats se déroulent, il glorifie les héros, et leur tresse des couronnes de laurier. Il appartenait au poète, qui, voici deux années a renouvelé la poésie épique en publiant ces *Balkaniques*, dont le succès fut retentissant, d'écrire l'Épopée de 1914-1915. C'est ce qu'il fait, au jour le jour, et chacun en lisant ses poèmes de semaine en semaine, dira certainement comme a écrit le poète Émile Blémont : « Ces vers sont d'un bon poète français ».

Ajoutons que la *Victoire en chantant* admirablement illustrée par notre bon camarade le dessinateur B. Beyançon paraît chaque semaine à Toulon. Elle est en vente chez M. Juge, 4, rue Adolphe-Guiol, et dans tous les kiosques ¹⁵³.

Seul le numéro un parut, en raison de la mutation de l'auteur, envoyé à Épinal en janvier 1915. Et c'est de là qu'il fit paraître, l'année suivante, ses poèmes de guerre :

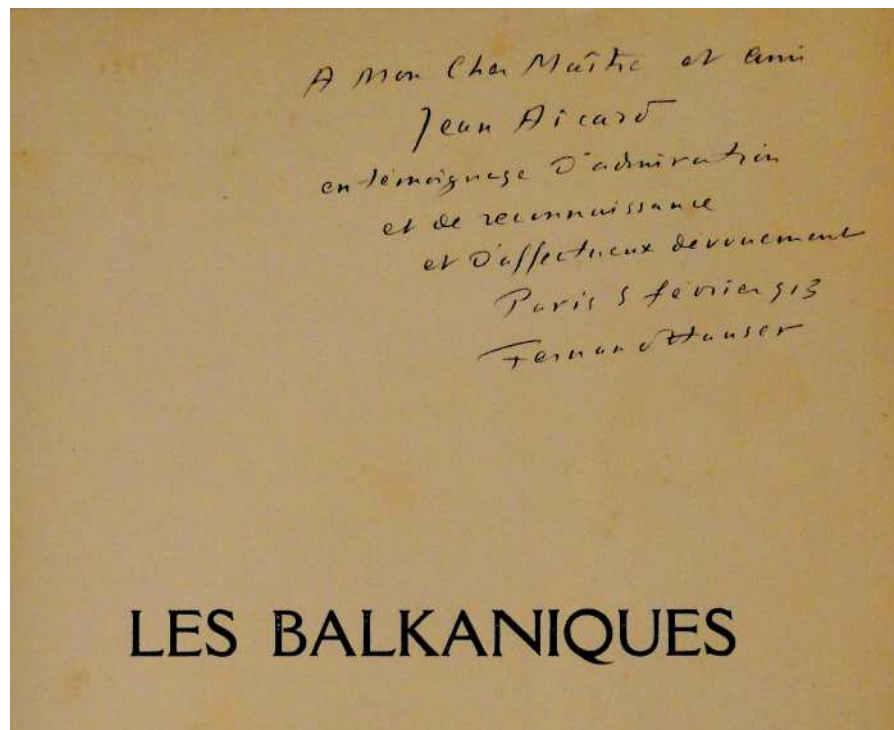
¹⁵³ *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12448, dimanche 20 décembre 1914, page 2, colonnes 5-6, « Informations locales ». — Le périodique est inconnu de la bibliothèque municipale de Toulon et des archives départementales du Var. La Bibliothèque nationale de France ne possède dans ses collections que le n° 1, du 20 décembre 1914, consultable sous la cote 8- YE- 9149.

— Le poète Fernand Hauser, mobilisé à Épinal, vient de réunir en un volume « La France Sauvée » ses poèmes de la guerre.

Les lecteurs de « Je dis tout » eurent la primeur de plusieurs de ces poèmes écrits au jour le jour et que le poète dédie à ses deux fillettes « pour qu'elles se souviennent ».

On lira avec émotion ces vers vibrants de l'auteur des « Balkaniques » ¹⁵⁴.

¹⁵⁴ *Je dis tout*, 12^e année, n° 619, samedi 17 juin 1916, page 4.



Hauser (Fernand), *Les Balkanikques*.
Envoi à Jean Aicard.
(Bibliothèque du musée Jean-Aicard, La Garde).

FERNAND HAUSER ET JEAN AICARD

En préluant aux poèmes formant le recueil *Les Balkanikques*, Jean Aicard rappela le souvenir de ses premières rencontres avec Fernand Hauser à Toulon :

Dans la préface qu'il écrivit pour la MAISON DES SOUVENIRS de Fernand Hauser, Émile Blémont nous a conté que le poète des BALKANIKQUES commença par être un ouvrier manuel. Il habitait alors Toulon et, en ce temps-là, comme le dit Blémont, j'allai plus d'une fois surprendre à son établi le jeune apprenti qui, de grands ciseaux en main, et penché sur un journal déployé qu'il était en train de lire, à la page littéraire, — semblait plus disposé à pratiquer des coupures dans les gazettes, qu'à tailler les fines toiles empilées sur les rayons de la boutique paternelle.

Ce qu'Émile Blémont ne dit pas, c'est qu'un beau jour le jeune apprenti vint me consulter sur l'opportunité de son départ pour Paris ; il voulait renoncer à son métier pour se lancer à l'assaut des citadelles de littérature et de gloire.

— « N'en faites rien, lui dis-je. Vous ne savez pas à quelles misères vous vous exposez ! Vous avez un métier ; ne le lâchez pas ! Si vous avez du plaisir à faire des vers, faites des vers, mais sans abandonner vos ciseaux à couper la toile. Et si vous avez un talent qui soit un jour reconnu, alors il sera temps pour vous de monter à Paris comme on dit en Provence. »

Je vis très bien que le jeune homme ne goûtait pas cette sagesse, mais j'avais rempli mon devoir. C'est un principe pour

moi qu'on ne doit jamais conseiller, à un rêveur de renommée littéraire, le départ, sans viatique, pour l'aventure des aventures. La redoutable question est souvent posée : « Ai-je assez de talent pour acquérir de la gloire ? Dois-je partir pour Paris ? » — Eh ! qu'en sais-je ! Et qui le pourrait savoir ? Et même si les strophes que vous m'apportez me donnaient à espérer que vous aurez du génie, de quel droit m'en croirais-je certain ? Suis-je un infailible oracle ? N'ai-je pas le devoir de douter de mon goût, de ma clairvoyance de critique ? Non, non, il ne faut encourager personne à quitter le rivage solide sur lequel il a jardin et maison, pour se confier aux vents du large et aux vagues toujours mouvantes des océans inconnus ¹⁵⁵.

Le jeune Toulonnais amoureux de la Muse avait donc été « adopté » par le grand frère au parcours déjà jalonné de belles œuvres : *Les Jeunes Croyances* (1866), *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), *Poèmes de Provence* (1873), *La Chanson de l'enfant* (1875), *Miette et Noré* (1880), pour ne citer que les recueils poétiques. Les apprentis-poètes varois étaient tous très désireux de rencontrer leur aîné et celui-ci se plaisait à les encourager, comme lui-même avait été encouragé par Alphonse de Lamartine, Victor Hugo, Victor de Laprade, Jules-Guérin Ponzio ou Léon Laurent-Pichat à l'aube de sa carrière ¹⁵⁶.

Malgré le départ de Fernand Hauser pour Paris, l'amitié entre les deux hommes se poursuivit d'autant plus facilement qu'ils avaient des occasions de se rencontrer dans la Capitale, notamment dans les cercles littéraires réunissant les Proven-

¹⁵⁵ HAUSER (Fernand), *Les Balkaniques, poèmes*, début de la préface de Jean Aicard, datée « La Garde (Var) 13 Décembre 1912 », pages I-V.

¹⁵⁶ Cf. AMANN (Dominique) et PAPIN (Jacques), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise (1848-1873)*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 304 pages.

çaux comme le Félibrige de Paris ou la société *La Cigale*, et les lettres conservées dans la correspondance de Jean Aicard en témoignent.

Quelques points forts dans les relations de Jean Aicard et Fernand Hauser peuvent être évoqués.

La chronique des conférences du maître

Dans *Le Bohème*, Hauser eut à cœur d'honorer son maître et il rendit ainsi compte d'une conférence que Jean Aicard donna, y traitant de la poésie :

Une Conférence

Il y a près de trois ans, paraissait à Toulon, le premier numéro d'une Revue Littéraire, *Le XX^e Siècle*, qui ne devait durer, hélas, que ce que durent les roses. JEAN AICARD avait adressé aux jeunes et courageux fondateurs de cette revue, une lettre dans laquelle il leur recommandait d'être des *écrivains debout*, c'est-à-dire, de donner des conférences.

Le peu de temps que dura la publication du *XX^e Siècle*, ne permit pas à ses rédacteurs de suivre le conseil de notre célèbre compatriote.

Aujourd'hui, *l'Association des anciens élèves de l'école Rouvière*, veut ressusciter cette idée, et donner des conférences littéraires.

Nous applaudissons vivement ces jeunes gens et les remercions de l'agréable soirée à laquelle ils nous ont convié.

Devant un auditoire choisi, l'auteur de la *Chanson de l'enfant*, et du *Livre des Petits*, JEAN AICARD lui-même, a pris la parole, et au milieu des applaudissements unanimes des spectateurs, a développé son sujet : *La Poésie dans l'éducation*, disant que la Poésie, que l'on considère comme un reste du passé, peut bien être d'une grande utilité, dans l'Avenir.

Après avoir lu quelques extraits de l'un de ses prochains ouvrages, le conférencier a terminé par la lecture du *Régiment qui passe*, une vigoureuse composition, qui a soulevé plusieurs salves d'applaudissements.

Comme cela doit se faire dans toute circonstance, les pauvres n'ont pas été oubliés.

Voilà une soirée dont nous conserverons longtemps le souvenir. Espérons qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres semblables ¹⁵⁷.

En mars 1890, notre journaliste en herbe rendit également compte d'une autre conférence donnée par Jean Aicard, sur le thème déjà très sensible des méfaits de la colonisation de l'Algérie :

UNE CONFÉRENCE DE JEAN AICARD

QUELQUES MOTS SUR L'ALGÉRIE

La seule annonce d'une Conférence donnée par Jean Aicard, avait amené une foule énorme, dans la salle du musée de l'École Rouvière.

En attendant l'arrivée du Maître, on causait, dans les groupes, de la représentation récente du « Père Lebonnard ». On racontait qu'une maladie assez grave avait failli faire renvoyer cette conférence, et chacun se félicitait d'une prompte guérison qui avait permis à l'auteur de MIETTE et NORÉ, de se faire entendre ce soir. Mais toutes ces petites conversations cessent bientôt, car la porte du fond s'ouvre, et Jean Aicard fait son entrée au milieu des applaudissements unanimes de l'auditoire.

¹⁵⁷ *Le Bohème*, 2^e année, n° 21, 1^{er} au 15 novembre 1888, page 3, colonne 2. Henri Amoretti était membre du bureau de cette association.

Après quelques paroles de bienvenue, prononcées par M. Lebras, président de l'Association, le Maître se lève, et se défend, tout d'abord, d'avoir voulu faire une conférence ; il n'a voulu dire que quelques mots sur l'Algérie.

Certes, il est à même de nous les dire, ces quelques mots, car il a fait partie de la fameuse « Caravane parlementaire », conduite par trois ministres, et par M. Buisson, le célèbre directeur de l'Enseignement primaire.

Et c'est alors une description merveilleuse de cette traversée, de ce fleuve de deux cents lieues, qui sépare les deux France.

On sent le cœur du poète vibrer comme une lyre, en l'entendant comparer Alger à une femme assise, les mains sur les genoux, les pieds dans l'onde.

On le sent pleurer, en nous contant la mort de ce général Marguerite, l'ami, plutôt que le chef des indigènes.

Car, là est la portée morale de la conférence de Jean Aicard : si l'on veut être aimé de l'Arabe, il faut le respecter, il faut le traiter comme un homme.

Nous ne devons pas nous montrer aux indigènes, comme des oppresseurs, comme des tyrans ; nous devons leur faire comprendre que nous sommes tous frères, que nous nous respectons mutuellement.

Racontant à un enfant arabe, l'histoire de « l'homme qui a vendu son ombre », de Chamisso, l'enfant s'écria : Cet homme n'avait pas le droit de vendre son ombre, car elle n'était pas à lui.

Et partant de là, le poète s'écrie : Ce qui n'est pas à nous, ce n'est pas seulement l'ombre de l'homme, c'est aussi son âme ! Et c'est cette âme que nous ne devons pas vendre, car elle n'est pas à nous !

Respectons l'âme de l'Arabe, si nous voulons conquérir sa sympathie et son amour.

Rendons hommage à nos vaincus, nous qui souffrons cruellement depuis une guerre désastreuse !...

Rendons-leur hommage, non seulement parce que c'est une pensée chrétienne, généreuse et bienfaisante, mais encore parce que nous savons combien les Alsaciens-Lorrains souffrent, eux qui sont chaque jour humiliés par la morgue des vainqueurs !

Respectons l'Arabe dans sa vie privée, dans ses coutumes, dans ses croyances, et alors, nous pourrions dire que l'Algérie est une seconde France !

Voilà la pensée du poète, pensée persistante, sortie de son âme même, et cette pensée, il l'a tellement bien exprimée, que l'assistance entière, enthousiasmée, ne pouvait s'empêcher de l'applaudir frénétiquement.

Et les acclamations se sont succédées pendant toute la durée de cette conférence durant laquelle le poète remuait les cœurs avec son éloquence persuasive, durant laquelle on entendait pour la première fois un vainqueur élever la voix en faveur des vaincus, au nom de l'humanité, au nom de la fraternité chrétienne et philosophique ! — F. H. ¹⁵⁸

Le Père Lebonnard à Toulon (mars 1890)

En mars 1890, Toulon frémissait de l'excitation des grands jours. Après avoir essuyé toutes les vexations possibles de la part des acteurs de la Comédie-Française, Jean Aicard leur avait retiré sa pièce et *Le Père Lebonnard* fut donc créé à Paris

¹⁵⁸ Article publié dans un périodique non identifié mais dont l'extrait est conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, pages 88-89. D'après le contexte et l'évocation de la représentation à Toulon du *Père Lebonnard*, l'article est datable précisément du mois de mars 1890. Quant à la conférence, c'est celle qui a été mentionnée à la date du 21 mars par *Le Fifre*, samedi 10 janvier 1891, page 1, colonne 4, article « L'année comique 1890 à Toulon », mois de mars. Compte rendu anonyme dans *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3444, dimanche 23 mars 1890, page 2, colonnes 3-4.

sur le Théâtre-Libre d'Antoine le lundi 21 octobre 1889. Le vendredi 7 mars 1890, la troupe Dusart l'interpréta sur la scène du Grand-Théâtre de Toulon, devant le plus beau parterre que la localité pouvait réunir :

Le PÈRE LEBONNARD, à Toulon

L'œuvre de Jean Aicard a été jouée, hier soir, sur notre première scène, par la troupe Dusart. Le succès s'est affirmé au 2^e acte, il a pris les proportions d'une véritable ovation au 3^e acte, et l'émotion qui s'est emparée de l'auditoire au 4^e a prouvé à l'auteur, par les larmes qui coulaient de tous les yeux qu'il avait su trouver le chemin de tous les cœurs. L'unanimité a été complète, et il n'y avait cependant pas que des amis du poète dans la salle, il s'y trouvait aussi bon nombre de juges que n'aveuglait pas l'affection compatriotique, si l'on veut bien nous permettre de forger ce mot pour la circonstance. Il y a surtout un point sur lequel chacun est tombé d'accord, c'est que Jean Aicard a bâti sa pièce avec des vers splendides, des vers faciles et doux comme de la prose, et que ces interprètes ont dits avec un art admirable.

Après la représentation, un punch a été offert à Jean Aicard par l'association amicale des anciens élèves de l'École primaire supérieure. À ce punch assistaient M. le maire de Toulon, le sous-préfet, Paul Bourget, Granier, de la *Revue des Deux-Mondes* ; Coffinières, la presse locale et les sympathiques interprètes du *Père Lebonnard*. De nombreux toasts y ont été portés à Jean Aicard, parmi lesquels un des plus spirituels a été dit par l'auteur du ravissant livre des *Mensonges*. Les artistes de la troupe Dusart n'ont pas été oubliés ¹⁵⁹.

¹⁵⁹ *Le Petit Marseillais*, dimanche 9 mars 1890. — La présentation de la pièce, faite par Jules Millet, n'a été publiée que le 8 mars par *Le Petit Var* (11^e année, n° 3429, samedi 8 mars 1890, page 2, colonne 4) !

À la fin de la représentation, la principale artiste de la troupe lut, sur la scène, un poème adressé à l'auteur par deux amis toulonnais :

À Jean Aicard
Ses Compatriotes

Lu le 7 Mars 1890, au Grand-Théâtre de Toulon,
lors de la représentation du *Père Lebonnard*,
par M^{me} France, du Théâtre-Libre.

Vous avez entendu les bravos de la foule,
Toulonnais glorieux, poète d'autres temps,
Ô robuste artisan, qui, comme dans un moule,
Jetez votre pensée en des vers éclatants.

C'est bien du fond du cœur de vos compatriotes
Que partent leurs bravos, cris d'admiration
Saluant le poète et ses œuvres si hautes,
Et ses drames si beaux remplis de passion.

Au milieu des auteurs qui puisent dans la fange
Leurs sceptiques écrits et qui ne croient à rien,
Vous, épris d'idéal, d'art pur et sans mélange,
Vous chantez la Nature et vous croyez au Bien.

Puis vous chantez aussi votre terre natale, —
La Provence joyeuse et libre des aïeux, —
Et c'est là ce qui fait votre œuvre originale :
Elle garde un reflet des coteaux soleilleux.

Vous chantez tout cela dans la langue superbe
Que nous connaissons tous, que nous lisons souvent,

Que les petits enfants, ces citoyens en herbe,
Récitent, tout émus par votre vers touchant.

Vos vers pleins de bonté, vos vers faits pour nous tous,
Donnent au cœur brisé l'espérance et le calme ;
Les lauriers du pays sont toujours les plus doux :
Laissez-nous vous offrir, poète, cette palme.

Écoutez nos bravos ; reprenez votre essor,
Et célébrez toujours nos cieux et notre terre ;
Poète, vous devez chanter, chanter encor,
Toulon vous suit des yeux comme une tendre mère.

F. Armagnin et F. Miquel ¹⁶⁰.

Et, au cours de la réception qui suivit, dans le grand salon de la *Taverne alsacienne*, notre jeune poète fut admis à lire à l'auteur que l'on fêtait ce soir-là des vers de sa composition ¹⁶¹ :

Un jeune poète toulonnais, M. Fernand Hauser, veut bien nous communiquer la poésie qu'il a lue, le soir de la première représentation du *Père Lebonnard*, au punch offert à notre cher compatriote et ami, Jean Aicard.

¹⁶⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 45, dossier Henri Amoretti, *Jean Aicard et son œuvre. Étude littéraire et biographique*. Le poème, inédit, est joint à cette étude.

¹⁶¹ Le compte rendu de la représentation donné par le journal local (*Le Petit Var*, 11^e année, n° 3430, dimanche 9 mars 1890, page 3, colonnes 3-4, « Le Père Lebonnard au Grand-Théâtre ») précise : « Il nous serait impossible de citer les noms de tous ceux qui ont tenu, soit en prose, soit en vers, soit le papier à la main, soit au hasard de l'improvisation, à féliciter le poète. Disons cependant que nous avons remarqué de beaux vers de M. Fernand Hauser, [...] ».

A Jean Aicard.⁽¹⁾

O Maître, toi qui sais, en des strophes ailées,
T'élever au-dessus des humaines mêlées,
Toi, qui, pour l'idéal, as le plus grand amour,
La muse te salue et t'honore, en ce jour,

Elle salue en toi, le Français de Provence,
Qui, le premier, chanta le ciel, la mer d'azur,
Et qui, parlant à tous, de joie et d'espérance,
Fit leur faire enlever un horizon plus pur,

Elle salue en toi, son bien aimé poète,
Qui trouva des chansons pour les petits enfants,
Et c'est nous, qui venons, avec toi, triomphants,
T'apporter ce rameau dont elle orne ta tête,...

Oui, c'est avec fierté que nous te l'apportons,
Et notre cœur, à tous, vibre comme une lyre,
Ce nous est un bonheur si profond, de te lire,
Qu'à peine avons fermé tes livres, nous chantons !..

Après avoir chanté, nous te lisons encore,
Car c'est le grand désir du Beau, qui nous dévore,
Et si notre cité t'acclame avec ardeur,
C'est que ton vers exhale une suave odeur

(1) Cette pièce de vers a été recitée par l'auteur, au punch d'honneur offert par les Toulonnais, à leur compatriote Jean Aicard, à l'occasion de la première représentation de *Père Lebonnard* à Toulon.

Qu'on nous repose un peu de la laideur obscur,
Qu'on entraîne trop souvent, sans pitié, sur la scène,
Toi, tu nous fais rêver à ce que nous aimons, —
Tu portes l'idéal, et nous, nous l'acclamons !..

C'est pourquoi nous t'offrons, au nom de la Patrie
Que tu chantes si bien, cette palme fleurie,
Et puisse, à ce rameau, publiquement offert,
Se mêler quelque jour, un brin de laurier vert !..

Toulon 7 mars 1890

Fernand Hauser

Poème de Fernand Hauser
(Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard,
carton 1S30, dossier n° 204).

À Jean Aicard

Ô Maître, toi qui sais, en des strophes ailées,
T'élever au-dessus des humaines mêlées,
Toi qui, pour l'idéal, as le plus grand amour,
La muse te salue et t'honore, en ce jour.

Elle salue en toi le Français de Provence,
Qui, le premier, chanta le ciel, la mer d'azur,
Et qui, parlant à tous de joie et d'espérance,
Sut leur faire entrevoir un horizon plus pur.

Elle salue en toi son bien-aimé poète,
Qui trouva des chansons pour les petits enfants ;
Et c'est nous, qui venons avec toi, triomphants,
T'apporter ce rameau dont elle orne ta tête.

Et c'est avec fierté que nous te l'apportons,
Car notre cœur à tous, vibre comme une lyre ;
Ce nous est un bonheur si profond de te lire,
Qu'après avoir fermé tes livres, nous chantons !

Après avoir chanté, nous te lisons encore,
Car c'est le grand désir du Beau, qui nous dévore,
Et si notre cité t'acclame avec ardeur,
C'est que ton vers exhale une suave odeur

Qui nous repose un peu de la laideur obscène,
Qu'on traîne trop souvent sans pudeur sur la scène ;
Toi, tu nous fais rêver à ce que nous aimons...
Tu portes l'idéal, et nous, nous l'acclamons !

C'est pourquoi nous t'offrons, au nom de la Patrie
Que tu chantes si bien, cette palme fleurie,
Et puisse, à ce rameau publiquement offert,
Se mêler quelque jour un brin de laurier vert ¹⁶² !

L'académie du Var (mars 1890)

Dès 1890, Fernand Hauser nourrit quelque ambition académique. *Le Fifre*, dans des « proclamations sénatoriales » très fantaisistes, prête à notre jeune poète les propos suivants :

Citoyens, j'ai à peine 20 ans et je suis presque poète. Il y a un an, je priais mon Maître et ami Jean Aicard de vouloir bien me faire recevoir de l'Académie du Var. En attendant d'abriter mon chef vénérable sous la coupole dorée de l'Institut, permettez-moi de faire travailler Pégase dans le cirque du Luxembourg.

F. HAUSER, calicot ¹⁶³.

Pour être agréé par la société savante, un écrivain devait présenter un bagage littéraire suffisamment constitué. Fernand aborda donc le genre théâtral avec son *Pierrot* et il se fit connaître de l'académie du Var par cette œuvre. Mais, en 1890, après la représentation du *Père Lebonnard* à Toulon, Jean Aicard fut très absorbé par ses activités parisiennes. Aussi est-ce un autre académicien qui présenta le postulant à ses collègues :

¹⁶² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, agenda 28, page 36 ; coupure de presse précédée de la mention manuscrite : « *Le Spectateur*, 1889-1890, n° 22 ». Un manuscrit autographe de l'auteur se trouve dans le carton 1 S 30 (204) : il présente de très minimes variantes et, surtout, une ponctuation moins littéraire (voir pages 160-161).

¹⁶³ *Le Fifre*, samedi 3 janvier 1891, « Proclamations sénatoriales », page 2, colonne 1. – Il y eut en effet des élections sénatoriales au début de l'année 1891.

L'Académie du Var a tenu sa séance mensuelle le 4 mars, dans la salle habituelle de ses réunions, au Musée-Bibliothèque.

[...].

Le commandant Blanc a fait un rapport oral sur un acte en vers, intitulé *Pierrot*, adressé à l'Académie par l'auteur, M. Fernand Hauser. M. Hauser est un jeune et mérite d'être encouragé. Il y a dans son travail des vers bien venus, mais aussi encore bien des inexpériences ¹⁶⁴.

Ce rapport – bien modeste ! – n'enthousiasma probablement pas les académiciens varois... Essai sans suite, donc, d'autant plus que l'intéressé quitta la ville quelques mois après !

Un scoop (novembre 1890)

À la fin de l'année 1890, Fernand Hauser put rencontrer son ami et obtint de lui un petit *scoop* journalistique :

À propos de « Roi de Camargue »

CHEZ JEAN AICARD

L'annonce de la publication d'un roman de Jean Aicard a mis sens dessus dessous, tout le monde qui s'intéresse de près ou de loin à la littérature.

Chacun se demande si le poète de la *Chanson de l'Enfant*, si l'auteur du *Père Lebonnard* a le tempérament d'un romancier,

¹⁶⁴ *Le Petit Var*, 12^e année, n° 3795, mardi 10 mars 1891, page 3, colonne 2, « Académie du Var ». — Le rédacteur de l'article pour *Le Petit Var* a manifesté quelque sévérité, car le compte rendu de la séance était plus édulcoré : « M. le commandant Blanc fait un rapport verbal sur un acte en vers intitulé : *Pierrot*, adressé à l'académie par l'auteur, M. Fernand Hauser, jeune poète toulonnais d'un talent déjà affirmé. » (Académie du Var, archives, comptes rendus des séances, séance du 4 mars 1891).

et chacun s'étonne en voyant le talent merveilleux de notre compatriote, s'affirmer dans une forme nouvelle de la littérature, après s'être montré supérieur dans tant d'autres.

Et l'on est d'autant plus intéressé à la publication de *Roi de Camargue* que Jean Aicard n'a fait part à personne de ses nouveaux projets, et qu'il n'a donné de renseignements sur son premier roman, à aucun journaliste.

Espérant être plus heureux que les autres, je me suis rendu à La Garde, dans la charmante villa où Jean Aicard se repose chaque année, après les fatigues de la lutte littéraire.

L'auteur de *Miette et Noré* était dans son cabinet de travail, il mettait sa signature au bas d'un article consacré aux derniers moments d'Alphonse Karr.

« Vous le voyez, me dit le poète, je viens de terminer ces quelques lignes. C'est un dernier hommage rendu à la mémoire du Maître. Ses enfants me l'ont demandé à titre de souvenir... »

Et alors, sans transition, Jean Aicard me dit comment, tout jeune encore, en écoutant Lamartine lui dire *la Lettre au Jardinier de Maison Close* il s'est pris d'amour pour l'auteur de *Sous les Tilleuls*...

... « Ce devait être, en effet, un bien grand poète, cet Alphonse Karr à qui Lamartine envoyait des lettres en vers... »

Et de là, Jean Aicard en arrive à me conter sa première visite au Maître, dans cette maison qu'il disait fermée, et que les malheureux trouvaient toujours ouverte ; il me dit sa profonde émotion, en le voyant pour la première fois, et puis, tout à coup, huit ans après le commencement d'une amitié si forte, qu'elle aurait dû toujours durer, l'annonce de sa maladie !... Alors, Jean Aicard prend le train. À Saint-Raphaël, on lui dit que le Maître va mieux. Le cœur empli de joie, il se rend à Maison-Close. Il entre, un mot joyeux sur les lèvres, ne voulant pas montrer à son vieil ami qu'il est venu à cause de sa maladie.

Cela pourrait le contrarier. Non, il faut lui faire croire à une visite, pendant une partie de chasse... Hélas !... le mensonge pieux n'a pu être prononcé !... Alphonse Karr était mort !...

Des larmes dans la voix, le poète me conte la veillée des funérailles, près de ce cadavre couvert de fleurs, de ces fleurs qu'il aimait tant, de ces fleurs jonchées sur son corps, afin de rendre un peu moins triste l'aspect horrible de la mort.

Et maintenant, le corps est enlevé. On le porte au cimetière ; dans une terre vierge encore de poussière humaine, on l'ensevelit... et puis, plus rien !...

Le dernier romantique est mort !... Comme les autres, il a rendu son corps à la terre, mais bien sûr qu'il a rendu son âme à Dieu !...

Et Jean Aicard se tait. Fixes, ses yeux se portent en face de lui. Je me retourne. Le poète, involontairement, regarde le portrait de cet autre mort, de cet Inoublié, de Victor Hugo.

Ainsi donc, tous, les uns après les autres, quittent leurs amis. Après Hugo, d'Aureville, puis Émile Augier, et maintenant, Alphonse Karr !...

Et Jean Aicard, cependant, se console peu à peu. Il est bien persuadé qu'il les retrouvera ses amis d'autrefois, car dans la vie, tout n'est pas désolation. La véritable philosophie n'est pas désespérée. De même qu'un navire désemparé par la tempête, peut retourner au port, par suite d'un incident imprévu, de même un être peut surmonter un naufrage moral ; et n'est-ce pas la philosophie de l'espérance qui enseigne de telles choses ?... n'est-ce pas la philosophie de Jean Aicard ?... Celle qu'il a affirmée dans toute son œuvre et qu'il affirme encore dans son nouvel ouvrage, dans *Roi de Camargue* ?

Et comme soulagé par ce changement de conversation, le poète me parle de son roman, de ses personnages, pris sur le

vif, dans la Camargue, dans ce pays si bizarre, si poétique, si peu connu.

C'est une histoire de passion qui se déroule dans ce cadre sauvage, une histoire ardente comme le soleil, robuste comme les taureaux qui vivent en liberté dans les pampas de Provence.

Naturel, ce roman n'est cependant pas naturaliste. À l'encontre des Flaubert, des Goncourt et des Zola, Jean Aicard a mélangé son ouvrage de vérité et d'irréel.

De sorte que *Roi de Camargue*, ni réaliste, ni descriptif, ni psychologique, a cependant en lui, comme un résumé de ces trois genres de littérature, avec cela en plus qu'il est empli d'une consolante pensée, d'une philosophie vivifiante, la philosophie d'un poète qui sait voir l'idéal dans la réalité...

Et c'est pourquoi, Jean Aicard, analyse l'âme de ses personnages, non comme un psychologue endurci, mais comme un poète qui, tout voyant le vrai fond des choses, en voit aussi la poésie.

Et c'est cela qui donne la caractéristique de cette œuvre vraiment originale dans laquelle se meuvent des personnages tels que la chaste et douce fiancée, tels que l'âpre gitana, tels que l'amoureux inquiet, toujours violent.

Et Jean Aicard, ouvrant un grand cartable, me montre les eaux-fortes gravées par Georges Roux, pour son premier roman. Eaux-fortes magnifiques, bien faites pour illustrer une œuvre aussi puissante que celle de notre compatriote.

De là, il me fait voir les eaux-fortes gravées pour l'édition illustrée de *Don Juan*, entr'autres, une de Jean-Paul Laurens représentant Saint Pierre de Rome avec, dans un nuage, toute la pléiade de nos grands hommes.

Mais il est tard. Tout en me reconduisant, Jean Aicard me lit la préface qu'il a écrite pour le *Théâtre-Libre illustré*. Véritable manifeste littéraire, cette préface fera certainement beaucoup

de bruit autour de la personnalité du poète, qui s'est mis à dos la foule des critiques familiers de la Comédie Française, en prenant en mains la cause de tous les écrivains.

Il me parle aussi de la *Double Conscience*, le nouveau drame que le Théâtre-Libre jouera peut-être..., mais le train va partir... Jean Aicard me serre la main, la machine de fer s'ébranle, et je m'éloigne à regrets, songeant à cette journée dont je me souviendrai toujours, songeant surtout à ce *Roi de Camargue* qui va paraître en une édition magnifique, entièrement souscrite, malgré son prix élevé, de sorte que les critiques seront forcés d'en constater le succès.

Car c'est réellement une chose remarquable de voir un éditeur placer une fortune sur une œuvre inédite et faire d'énormes sacrifices pour un roman qu'il trouve lui-même admirable, sans se préoccuper du jugement des critiques ni de celui du public.

Et n'est-ce pas la véritable gloire, pour un auteur, d'appriivoiser les éditeurs, ces ogres de la littérature, comme autrefois Orphée apprivoisait les lions. — F. H. ¹⁶⁵.

La Comédienne (mars 1894)

Au printemps 1894, quoique fort obscur et encore bien perdu dans la vaste Capitale, le jeune écrivain put faire recevoir par la troupe théâtrale *Les Planches* une pièce qu'il venait d'achever : « *La Comédienne*, de M. Fernand Hauser, fera

¹⁶⁵ *Le Var républicain*, 17 novembre 1890. Cité d'après la coupure de presse conservée par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 1, pages 112-114. Coupure sur laquelle Jean Aicard a corrigé de sa main quelques coquilles qui avaient échappé à la vigilance du prote. — Je n'ai pu consulter ce quotidien, les collections connues étant très lacunaires pour la période où Fernand Hauser en fut collaborateur. — *Roi de Camargue* fut publié à Paris par Émile Testard et sortit en librairie courant décembre 1890, avec les illustrations de Georges Roux.

partie du prochain programme *des Planches*¹⁶⁶. » Or, il suffit de savoir que cette société dramatique avait été fondée en février-mars 1894 par de jeunes artistes, sous la présidence d'honneur de Jean Aicard¹⁶⁷, pour interpréter les créations de nouveaux auteurs. Nul doute que le parrain n'ait chaudement recommandé son protégé qui put ainsi faire ses débuts au théâtre. La pièce ayant été distribuée et répétée :

— Voici la distribution de *la Comédienne*, le drame en un acte et en prose, que M. Fernand Hauser va faire représenter au Théâtre d'Application, sous les auspices de la Société dramatique : « les Planches » :

Adrienne, M^{lle} Nina Beraldi ; Rosie, la petite Parfait ; René d'Ivry, M. Armand Alexandre.

La scène se passe dans une loge d'actrice pendant une première représentation.

René d'Ivry est un journaliste interviewer ¹⁶⁸.

¹⁶⁶ *Le Figaro*, 40^e année, 3^e série, n° 115, mercredi 25 avril 1894, page 6, colonne 2, « Courrier des théâtres ». — Pièce également annoncée par *Le Rappel*, n° 8767, 12 mars 1894, page 3, colonne 4 : « Encore une société théâtrale : "les Planches" ; président d'honneur, M. Jean Aicard. Voici le spectacle arrêté pour le 7 avril, à la Bodinière : Prologue en vers de M. Jean Aicard ; [...] ; *La Comédienne*, un acte en prose, de M. Fernand Hauser. »

¹⁶⁷ Voir le *Journal des débats politiques et littéraires*, 106^e année, samedi soir 10 mars 1894, page 3, colonne 6, « Courrier des théâtres » : « — Une Société dramatique vient de se fonder sous le titre : "Les Planches". Les jeunes membres de cette Société en ont offert la présidence d'honneur à M. Jean Aicard, qui l'a acceptée. Le premier spectacle des Planches sera donné le 7 avril prochain, au théâtre d'Application. Au programme : prologue en vers, de M. Jean Aicard. [...] » — Compte rendu de cette représentation inaugurale dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, 106^e année, jeudi matin 26 avril 1894, page 3, colonne 5, « Courrier des théâtres ». Par ailleurs, *Le Gaulois*, dans son numéro 5322 du samedi 20 octobre 1894, page 4, colonne 4, « Petit courrier », confirme que Jean Aicard est président d'honneur du cercle littéraire et dramatique *Les Planches*.

¹⁶⁸ *Journal des débats politiques et littéraires*, 106^e année, lundi matin 19 mars 1894, page 3, colonne 5, « Courrier des théâtres ».

il y a tout lieu de penser qu'elle fut effectivement interprétée, même si la première de la modeste société de jeunes débutants n'eut pas les honneurs d'une presse plutôt tournée vers les grandes scènes et les acteurs en renom.

Clin d'œil au Maître (février 1899)

En février 1899, dans un article intitulé « À propos d'Othello » mais parlant de tout autre chose, Fernand Hauser présenta de façon laudative l'œuvre de Jean Aicard :

Parmi les livres de Jean Aicard, il en est qui atteignent vraiment le sublime ; je veux parler de *Don Juan*, terrifiante comédie des mœurs du siècle, aussi de ce *Roi de Camargue*, en lequel vit et vibre l'âme provençale, autant, et plus peut-être, que dans *Mireille* et que dans *Calendal*.

Jean Aicard est le poète de la Provence, et c'est aussi le poète de l'amour, et c'est encore le poète des enfants.

Provençal, l'auteur de *Miette* et *Noré* a chanté la terre méridionale, ses vignes et ses oliviers, ses lézards et ses cigales, et ses beaux gars, et ses belles filles.

Poète de l'amour, l'auteur d'*Othello* a dit les joies et les douleurs des enlacements, des séparations, des premiers baisers, des premières querelles, des âpres jalousies, et des rancunes terribles...

Poète des enfants, l'auteur du *Livre des Petits* a pénétré mieux que nul autre l'âme enfantine, faite de blancheur, de douceur, de pureté, l'âme que l'on peut pétrir à sa guise, comme de la glaise, et que l'on doit pétrir pour le Bien.

Jean Aicard est enfin un philosophe, croyant en la perfectibilité humaine. En tous ses écrits, il a parlé, en termes élevés, de liberté et de progrès. Jean Aicard est un amoureux de l'hu-

manité. Voyant les hommes qui souffrent, il s'émeut de leurs souffrances, se demandant comment il pourrait les alléger de leurs peines. On en a pour preuve ce livre : *Au bord du Désert*, en lequel Jean Aicard essaie de définir l'âme de l'Arabe algérien et demande justice pour ce vaincu qui accepterait avec bonheur une place à la table de la civilisation française.

* * *

Jean Aicard est un vrai poète. Il n'a jamais voulu écrire un livre de commande.

Paisiblement, en son cabinet de travail, il a élaboré des œuvres, selon son goût, les publiant telles quelles, sans se soucier de l'éditeur, du directeur de théâtre, du public. Ses démêlés de jadis, à la Comédie-Française, avec le *Père Lebonnard*, montrent à nu l'âme intransigeante du pur artiste qu'est Jean Aicard. Son œuvre reçue, répétée, prête à être jouée, il la retire, *parce qu'on veut lui imposer des corrections qu'il juge inutiles...* Cet acte n'a pas été assez admiré. Il décèle un *homme*.

Et les hommes sont rares... même parmi les gens de lettres ¹⁶⁹.

Le buste de Clovis Hugues (mai 1911)

Clovis Hugues n'était pas inconnu des Toulonnais puisque c'est dans la capitale varoise qu'il épousa, le 30 novembre 1876, Jeanne Royannez, la fille d'un journaliste de la ville ¹⁷⁰. L'*Almanach de Toulon* publia, en 1879, un sonnet – très probablement inédit – de celui qui n'était encore à cette époque qu'un militant socialiste marseillais défenseur de la classe ouvrière :

¹⁶⁹ *La Presse*, 66^e année, nouvelle série, n° 2466, lundi 27 février 1899, page 2, colonnes 1-2. Le début de cet article est cité aux pages 14-17 de cette étude.

¹⁷⁰ Toulon, état civil, année 1876, registre des mariages, acte n° 476.

Quand il ne reste plus au fond du noir calice
 Une goutte de fiel à boire ; quand on sent
 Qu'avec l'immense amour de l'immense justice
 On n'est qu'un ver de plus sous le pied du passant ;

Quand après la misère, après le sacrifice
 Acceptés, le front haut et le cœur frémissant,
 On tombe ayant sur soi le sarcasme du vice ;
 Quand, après avoir pris le meilleur de son sang

Pour le faire couler dans les veines du monde,
 On n'a plus droit, hélas ! qu'à la fosse profonde
 D'où l'âme des Gilbert se répand en parfums ;

— Prêtres, mages, penseurs, voyants, sombres apôtres,
 On aime à se pencher sur les douleurs des autres,
 Incompris de la foule, aimés par quelques-uns ¹⁷¹ !

Élu député de Paris en 1893, Clovis Hugues n'en poursuivit pas moins son œuvre littéraire, tant en français qu'en provençal, et fut reçu en 1898 majoral du Félibrige. Il mourut à Paris le 11 juin 1907.

Au printemps 1911, Fernand Hauser invita son ami, devenu académicien, à présider l'inauguration du buste de Clovis Hugues :

Mercredi

Mon Cher Maître et Ami,

Mes amis du *Provençal de Paris*, et des Sociétés Méridionales de la Capitale, inaugurent le 28 mai, à Sceaux, un buste de Clovis Hugues (poète).

¹⁷¹ *Almanach de Toulon*, 1879, page 34.

Nous serions très heureux et très honorés si vous vouliez bien
 présider cette cérémonie et prononcer un discours.

Est-ce possible ?

Vous nous feriez un extrême plaisir.

Un mot, et je vais vous voir.

Voulez-vous me croire,
 mon cher Maître et ami
 Votre affectueusement
 dévoué

Fernand Hauser ¹⁷²

Jean Aicard ne put déferer à l'appel des félibres parisiens car, au tout début du mois de juin, il représentait déjà l'Académie française aux fêtes et au congrès du Millénaire de Normandie.

La 50^e de *Lebonnard* (mars 1912)

On peut encore citer la présence de Fernand Hauser au banquet offert le mardi 26 mars 1912 par Jean Aicard à ses interprètes et à ses amis pour fêter la cinquantième représentation du *Père Lebonnard* à la Comédie-Française. Au dessert, discours et poèmes agrémentèrent le menu :

Ce fut ensuite le tour de M. Fernand Hauser, qui donna lecture des vers adressés par M. Armagnin à l'auteur de *Maurin des Maures*.

¹⁷² Bibliothèque numérique du musée Jean-Aicard à La Garde (photographies D. Amann). — Le poète Clovis Hugues est mort le 11 juin 1907. Ses amis lui édifièrent un monument à Sceaux, dans le jardin des Félibres, à partir de son buste en bronze sculpté en 1887 par son épouse.

**À Jean Aicard et à son glorieux interprète
M. Silvain, de la Comédie-Française.**

Toi, ton pays natal, Poète aimé, t'envoie
Ses applaudissements. Tes succès nous sont doux.
Lebonnard est parti triomphant, de « chez nous »,
Et ta gloire fait notre orgueil et notre joie.

Toi, maître-acteur, Silvain, toujours je te revois
Penché sur l'établi du doux, du bon orfèvre,
Et j'écoute d'un cœur qui s'accorde à ta voix
Le rythme des vers vivre et grandir sur ta lèvre.

François ARMAGNIN,
de Toulon ¹⁷³.

174

***Les Balkaniques* (février 1913)**

L'exemplaire des *Balkaniques* adressé à Jean Aicard avec un envoi autographe de l'auteur (voir page 150), fut précédé de la lettre suivante, que le destinataire colla dans son exemplaire :

Jeudi

Mon Cher et Grand Maître et Ami,

Je viens de vous expédier un des premiers exemplaires brochés de mon livre ; j'en fais fabriquer un, qui contiendra un des originaux d'Edmond Rocher, et que je vous prierai de bien vouloir offrir à Madame Lonclas, en témoignage de ma profonde affection pour vous deux.

¹⁷³ *Comœdia*, mercredi 27 mars 1912, « On a fêté hier la cinquantième du *Père Lebonnard* ».

Vous verrez, mon cher maître, que j'ai fortement corrigé, vers par vers, mon ouvrage, et j'ose espérer qu'il vous apparaîtra, comme représentant un effort intéressant.

Je suis heureux et fier, de voir votre nom glorieux, en tête de ce livre, qui représente une étape dans mon existence littéraire.

Et je viens vous dire, une fois encore, mon cher et grand maître et ami, mon grand merci, pour l'honneur sans égal que vous avez bien voulu me faire.

Votre préface constitue pour moi, la consécration ; la croix elle-même, si on me l'accorde un jour, ne me fera pas plus de plaisir, ne me rendra pas plus fier.

Et c'est pourquoi je vous prie de bien vouloir croire, mon cher et grand maître et ami, à ma reconnaissance éternelle.

Votre affectueux dévoué à vous deux

Fernand Hauser ¹⁷⁴

175

L'ouvrage, préfacé par Jean Aicard, lui est dédié en belle page :

À JEAN AICARD
MON MAÎTRE
ET MON AMI
CES POÈMES SONT DÉDIÉS
EN TÉMOIGNAGE
DE PROFONDE
ADMIRATION
ET D'AFFECUEUX
DÉVOUEMENT

F. H.

¹⁷⁴ Bibliothèque du musée Jean-Aicard (La Garde, Var).

Le Prix national de poésie (avril-juin 1913)

Deux autres missives, non datées, sont relatives au Prix national de poésie, institué par Aristide Briand, ministre de l'Instruction publique : il fut décerné pour la première fois en 1906, et attribué à Abel Bonnard pour son livre *Les Familiers* ; en 1908, il récompensa Gabriel Volland pour *Le Parc enchanté*. La première lettre d'Hauser à Jean Aicard est écrite sur un papier dont la date est pré-imprimée « *Paris, le 191...* ». Par ailleurs, dans la seconde lettre, Hauser cite Mistral, décédé le 25 mars 1914, et Jacqueline Lonclas, décédée à la mi-juin 1915, ce qui délimite la période 1910-1914, au cours de laquelle Hauser a publié *Le Mystère des mois* (1912), *Les Balkaniques* (1913) et *La Victoire en chantant* (1914). Je pense donc qu'il s'agit ici son ouvrage *Les Balkaniques*, publié en 1913 avec une préface de Blémont : « M. Fernand Hauser évoque en des poèmes enflammés l'épopée qui se déroule en Orient : ce sont *Les Balkaniques*, que M. Jean Aicard a aimés pour leur harmonie et aussi pour leur noblesse et leur générosité, car M. Fernand Hauser chante pour chacun des peuples qui combattent : monténégrin, grec, bulgare ou turc, tour à tour, et en même temps. Le cœur du poète ressent toutes leurs émotions, à la fois contraires et semblables¹⁷⁵. »

La première lettre est datable mars/avril 1913 :

LE JOURNAL
100, Rue de Richelieu
Paris (2^e)

Paris, le Jeudi 191...

¹⁷⁵ *Le Figaro*, 59^e année, 3^e série, n° 45, vendredi 14 février 1913, page 4, colonnes 5-6, « Petite chronique des lettres », sous la signature de Ph.-Emmanuel Glaser.

Je reçois votre bonne lettre, mon Cher et Grand Maître ; et je vous remercie de tout cœur, de ce que vous voulez bien me dire.

Votre discours est magnifique. Nous vous en remercions infiniment ; je vais le faire copier, de façon que les journaux l'aient à temps, pour leur compte rendu.

Je viendrai vous prendre avec plaisir, le 4 mai vers 7 heures. Mais j'espère bien vous voir d'ici là.

Blémont m'a engagé à briguer le prix National de Poésie pour mon volume. Parmi les membres du jury, il y a Victor Margueritte, Louis de Régner, Saint Arroman, Barrès, Bataille, Claretie, Donnay, Dorchain, France, Dierx, que vous connaissez peut-être.

Si vous aviez occasion de les voir, je serais très heureux que vous leur disiez un mot de moi.

Et je vous en serais très reconnaissant.

Voulez-vous me croire, mon cher et grand Maître,
de M^{me} Lonclas et de vous
l'affectueusement dévoué
Fernand Hauser

La seconde a été écrite « avant l'été », probablement en juin 1913 :

Mon Cher et Grand Maître

Combien je vous suis reconnaissant de ce que vous voulez bien faire pour moi ! Et combien je vous remercie ! Je sais que ce prix est très couru ; je n'espère pas hélas ! le décrocher ! Mais si je l'obtenais, je saurais bien que je vous le devrais, et je ne l'oublierais pas.

Je vous croyais parti pour Toulon ; j'ai passé là-bas, des heures exquises, et j'y ai rétabli tout à fait ma santé ébranlée depuis un an.

Je me suis même si bien trouvé de Toulon, que j'y ai passé toutes mes heures disponibles, et que je n'en ai pas trouvé pour Avignon ; et voilà comment je n'ai pas vu Mistral, cette fois.

Vous avez dû voir que tous les journaux de Toulon ont parlé de votre beau discours, dont j'ai donné un morceau au *Journal* ; par malheur, les bandits ont pris tant de place dans les journaux, qu'il en est resté fort peu pour la littérature ; j'ose espérer que ces mœurs déplorables ne dureront pas, et qu'on relèguera bientôt les bandits à leur place – aux faits divers.

Êtes-vous longtemps encore à Paris ?

Pourrai-je vous y voir ? Je suis installé avec mon petit monde, à Ville d'Avray, 12 rue Neuve Thierry, pour tout l'été ; mais je viens à Paris chaque jour, et j'y déjeune, (et j'y trouve mon courrier). C'est vous dire que je pourrai vous aller voir ; et que ce sera pour moi, une grande joie, et un grand honneur.

Voulez-vous présenter, mon cher et grand Maître, mes hommages à Madame Lonclas, et me croire, de vous deux,

l'affectueux dévoué

Fernand Hauser

J'ai déjeuné chez Armagnin, et nous avons parlé de vous, durant toute la journée.

FH ¹⁷⁶

La Légion d'honneur (juillet-août 1913)

En 1913, Fernand Hauser fut proposé pour la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il demanda le concours de Jean Aicard pour une ultime démarche :

¹⁷⁶ Ces deux lettres aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

9 juillet 913

58 Bis Chaussée d'Antin

J'ai été très heureux, mon cher et grand Maître et Ami, d'avoir de vos bonnes nouvelles ; pendant votre très court séjour à Paris, je suis allé plusieurs fois chez vous, sans avoir le bonheur de vous rencontrer ; et puis, ma petite Fanchette a eu la fièvre typhoïde, et ma grande Simone s'est cassé le bras ; toutes deux sont à peine guéries ; je viens de les envoyer à la campagne, où elles se remettront rapidement, j'espère.

Comme vous le voyez, cet hiver s'est bien mal passé pour moi...

Mon élection à la Société des gens de lettres m'a fait grand plaisir ; je ne vous avais pas demandé d'être l'un de mes parrains car vous êtes du Comité, en qualité d'ancien Président : Brulat et Blémont ont bien voulu me présenter, et il paraît que tout a marché fort bien, contrairement à ce que je craignais.

Aujourd'hui, quelque chose de plus grave se passe : le syndicat de la Presse Coloniale et un grand nombre de sénateurs et de députés, ont demandé pour moi, au Ministre des Colonies, au titre de Rédacteur Colonial au *Journal*, la croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

Mon dossier est excellent ; tout irait bien, si une démarche pressante en ma faveur était faite auprès de M. Louis Barthou, Président du Conseil. M. Barthou est Ministre de l'Instruction Publique ; vous êtes Académicien ; pourriez-vous, avec la très haute autorité qui est la vôtre – et je sais que M. Barthou vous admire beaucoup – prier le Président du Conseil d'intervenir pour moi, auprès de M. Morel, Ministre des Colonies.

Vous me connaissez ; vous avez connu les miens ; nul n'est plus qualifié que vous, mon cher et grand Maître et ami pour dire au Président du Conseil qui je suis et ce que je vau.

Une lettre de vous, et l'affaire est enlevée : on me l'a assuré.

C'est cette lettre que je viens vous demander, espérant que vous voudrez bien m'accorder ce nouveau témoignage de votre si précieuse amitié, de votre si haute protection.

Dois-je vous dire que le temps presse ? Voulez-vous présenter mes hommages affectueux à Madame Lonclas, qui, je l'espère, a reçu son exemplaire des *Balkaniques*,

Et agréer, pour vous deux,
l'assurance renouvelée,
de mon profond et affectueux
dévouement.

Fernand Hauser ¹⁷⁷

L'intervention ayant été couronnée de succès, le bénéficiaire manifesta à son bienfaiteur toute sa gratitude dans deux lettres riches de bons sentiments :

5 août 913

Mon Cher et grand Maître et Ami,

C'est fait ; le Ministre a signé le décret ; je suis Chevalier de la Légion d'honneur ; le décret paraîtra lundi à *l'Officiel*.

Je sais tout ce que je vous dois à cette occasion, mon Cher et grand Maître et Ami ; votre intervention a été toute puissante auprès de MM. Barthou et Morel, à ce point que me voici nommé, deux mois à peine après que ma candidature a été posée pour la première fois.

Voulez-vous croire, mon cher et grand Maître et Ami, à ma gratitude profonde ; ma nomination me comble de joie ; et cette joie, je vous la dois.

Je vous en suis, mon cher et grand Maître et ami, reconnaissant, de tout mon cœur.

¹⁷⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

Je pense aller à Toulon en septembre, et si vous êtes à ce moment à La Garde, j'irai vous y voir, en descendant du train.

Voulez-vous présenter mes affectueux hommages à Madame Lonclas, et agréer pour vous deux, mon cher et grand Maître et ami,

l'assurance renouvelée de
mon entier dévouement.

Fernand Hauser

J'ai été heureux de recevoir Armagnin dans ma famille, car c'est lui qui me présenta à vous ; je ne l'ai pas oublié.

FH

LE JOURNAL
100, Rue de Richelieu
Paris (2^e)

Paris, le 12 août 1913

En ce jour de joie, où paraît l'heureux décret, voulez-vous agréer, mon cher et grand Maître et Ami, l'hommage de ma gratitude infinie, et de mon affectueux dévouement. La fierté de ma vie sera d'avoir été votre protégé, et votre obligé.

Je sais que M. Barthou a déclaré qu'il tenait à vous faire plaisir. Voulez-vous me croire, mon cher et grand Maître et Ami, votre très reconnaissant, et voulez-vous agréer pour Madame Lonclas et pour vous l'assurance de mon inaltérable amitié.

Fernand Hauser ¹⁷⁸

¹⁷⁸ Ces deux lettres aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. Fernand Hauser apporta une longue collaboration journalistique au quotidien *Le Journal*, l'un des quatre plus grands quotidiens français d'avant la guerre.

Une offre généreuse

Les archives toulonnaises détiennent une dernière missive de Fernand Hauser à Jean Aicard : celle-ci n'est pas datée et aucun élément de son contenu ne suggère une période précise. Jean Aicard n'eut jamais de secrétaire rétribué car il a lui-même indiqué qu'il n'avait pas les moyens d'en rémunérer un ; on comprendra donc qu'il n'ait pu accepter l'offre très généreuse de son ami :

Cher Maître,

Depuis longtemps, vous désirez avoir un secrétaire dévoué, auprès de vous.

Je viens vous offrir tous mes services.

Peut-être n'avez-vous jamais songé à moi ; peut-être aussi, si vous y avez songé, avez-vous pensé que mon métier de journaliste n'était pas compatible avec la situation de secrétaire d'un homme de lettres.

Les indiscretions, en effet, sont toujours préjudiciables.

Je suis journaliste, mais non pas reporter ; mon action, dans le journalisme, se borne à publier de temps en temps des chroniques – faits du jour – ou des nouvelles – dans le sens littéraire du mot, dans des journaux, comme *La Famille*, le *Petit Journal illustré*, le *Petit Parisien illustré*.

Vous le voyez, tout cela n'est pas très dangereux.

Le journaliste à craindre, est celui qui, attaché à un journal, commet des indiscretions dans le but d'informer le public.

Je ne suis nullement informateur. Je n'écris, comme je vous le dis, que des chroniques ou des nouvelles. En dehors de cela, je suis secrétaire à *Simple Revue*.

Je dispose de toutes mes matinées ; de plus je suis libre tous les jours, jusqu'à quatre heures au moins.

Je vous offre ce temps, espérant que vous voudrez bien l'accepter.

Je serais très heureux, très honoré, très fier, d'être votre secrétaire.

Je gagne à peu de choses près ma vie ; je ne vous demanderai donc aucune rétribution.

Dans le cas, cependant, où vous ne voudriez pas accepter de services purement désintéressés, j'accepterais n'importe quelle somme, si minime soit-elle.

Je vous le dis, je serais très fier, très honoré d'être votre secrétaire.

Les nombreuses relations que j'ai dans la presse, pourraient me servir utilement dans une foule de cas, si vous acceptiez mon offre, car je vous éviterais, en m'en servant, des démarches parfois nécessaires.

Sachant corriger des épreuves d'imprimerie, je pourrais aussi vous servir de ce côté-là.

Je pense, cher Maître, que vous ne refuserez pas systématiquement mon offre.

Je vous ai toujours été très dévoué.

Il paraît que parfois, dans des cas où je croyais vous être agréable, j'aurais commis quelques fautes.

J'ose espérer que vous avez oublié cela, puisque dans ces occasions mon intention était de vous faire plaisir.

De toutes façons, croyez, cher Maître, que je vous serais toujours très reconnaissant et très dévoué, que vous acceptiez ou que vous refusiez mes services.

Votre décision n'influera en rien sur l'admiration que j'ai pour vous, sur la reconnaissance que je vous dois et sur le dévouement qui, chez moi, n'est qu'une façon, bien petite du reste, de vous rendre le bien que vous m'avez fait en me conseillant, en m'encourageant, en m'admettant dans votre intimité.

Croyez-moi donc, cher Maître,
toujours et quand même
votre reconnaissant
Fernand Hauser ¹⁷⁹

184

ÉPILOGUE

Fernand Hauser, outre les écrits de sa profession de journaliste, a laissé une œuvre littéraire – poétique et théâtrale – tout à fait intéressante. Il a découvert la poésie dans les recueils de Jean Aicard et, du moins dans ses jeunes années, a marché dans les pas de son aîné, chantant comme lui non seulement la petite patrie provençale mais aussi, notamment au moment des épreuves, la grande patrie.

En suivant Fernand Hauser dans les rues de Toulon et les cénacles littéraires de la ville, j'ai découvert un jeune homme sympathique, amoureux de la langue française dans sa plus belle expression – la poésie – et animé par les idéaux républicains du grand Maître Hugo que lui avait transmis Jean Aicard. L'amitié entre Fernand Hauser et Jean Aicard a duré jusqu'à la mort de notre écrivain et Hauser – comme Jules Millet – est incontestablement un de ses fils spirituels, un de ses enfants en poésie.

185

¹⁷⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Fernand Hauser

Les Pauvres Gens : Noël, Suicide, le Clown, l'Abandon, Paris, Léon Vanier libraire-éditeur, 1890, in-8°, VIII-10 pages ; première série.

Pierrot, poème dramatique en un acte, Paris, Léon Vanier libraire-éditeur, 1891, in-8°, 24 pages. Premier titre : *La Vieillesse de Pierrot*.

Victor Gelu et son œuvre, Marseille, Amis de la langue d'oc, bibliothèque du « Passant », 1891, in-8°, 42 pages. Cette étude, publiée sous l'égide du Félibrige de Paris, est précédée du discours prononcé par Charles Maurras à la fête annuelle des félibres parisiens, célébrée à Sceaux le dimanche 21 juin 1891.

La Comédienne, un acte en prose, Paris, Léon Vanier libraire-éditeur, 1897, in-18, 20 pages. 1/ Paris, troupe théâtrale *Les Planches*, avril 1894.

Inceste d'âmes, pièce en cinq actes. 1/ Paris, Théâtre Libre (direction Paul Laroche), 16 mars 1896.

Le Château des rêves, Paris, Léon Vanier libraire-éditeur, 1896, in-12, 140 pages ; ornements d'Edmond Rocher.

L'Amoureuse Chasteté, Paris, A. Charles, 1898, in-18, 329 pages ; roman.

Le Ressuscité, Paris, Charles libraire-éditeur, 1901, in-16, XVI-111 pages ; préface de Lucien Muhlfeld. Tragédie moderne

en sept épisodes¹⁸⁰.

La Maison des souvenirs, Paris, Albert Messein successeur de Léon Vanier, 1905, in-16, xx-115 pages ; préface d'Émile Blémont.

Un Mystère historique, l'affaire Syveton, Paris, Librairie universelle, sd [1905], in-16, 340 pages, portraits, planches, couverture illustrée¹⁸¹.

L'Affaire Jeanne Weber, l'ogresse et les experts, Paris, Librairie universelle, sd [1908], in-18, 287 pages, couverture avec portrait.

Le Mystère des mois, Paris, Albert Messein, 1912, in-16, 107 pages.

Les Balkaniques, poèmes, Paris, Félix Carbonnel, 1913, in-8°, 151 pages ; ornements d'Edmond Rocher, préface de Jean Aicard.

La Nuit biblique, poème en un acte, Paris, Félix Carbonnel, 1913, in-8°, 32 pages, portrait de M^{lle} Carmen Silva. 1/ Paris, théâtre de verdure du Pré Catelan, 21 septembre 1913.

La Victoire en chantant, journal en vers de la guerre de 1914-1915, Toulon, publié par la *Dernière heure*, in-8° figures ; n°

¹⁸⁰ Dans la préface, page x : « À travers vos dialogues singuliers et passionnants, une idée fixe transparait : que le Christ, s'il revenait parmi les hommes, derechef serait crucifié. » — D'après les indications données par l'auteur à la page xiv, il apparaît que ce livre a été écrit en 1896, remanié en 1897, jeté au feu en 1898, réécrit en 1899... porté au théâtre Antoine, mais toujours pas lu au bout de huit mois... porté à la *Revue Blanche* qui le déclara « pas assez génial »... et finalement publié aux frais de l'auteur en 1901 !

¹⁸¹ Gabriel Syveton (1864-1904), agrégé d'histoire et député du 2^e arrondissement de Paris, chef de la droite nationaliste, gifla, le 4 novembre 1904, pendant la séance de la Chambre, le général Louis André, ministre de la Guerre, compromis dans « l'affaire des fiches » visant les opinions politiques et religieuses des militaires de l'armée française. Convoqué devant la Cour d'assises, Syveton fut retrouvé asphyxié à son domicile, le 8 décembre, à la veille de sa comparution. La police conclut au suicide, l'extrême-droite

1, 20 décembre 1914.

La France sauvée, poèmes de la grande guerre, Paris, Bloud et Gay, 1916, in-16, 176 pages. Cet ouvrage reçut le prix Taylor de la Société des gens de lettres (cf. *Le Figaro*, 63^e année, 3^e série, n° 3, mercredi 3 janvier 1917, page 5, colonne 2).

Nombreux contes et poèmes publiés dans divers périodiques.

Membre du Félibrige, Fernand Hauser a également écrit quelques poèmes en provençal.

Les Métamorphoses, Contes de ma mansarde, L'Angoisse juive, L'Alsace d'aujourd'hui, L'Amour aux ailes d'or, Entretiens politiques et littéraires, annoncés dans *Le Mystère des mois* (1912), n'ont pas été publiés.

Œuvres citées de Jean Aicard

Les Jeunes Croyances, Paris, Alphonse Lemerre, mai 1867, in-18, 146 pages.

Au clair de la lune, Paris, Alphonse Lemerre, début février 1870, in-16, 40 pages. 1/ Marseille, théâtre du Gymnase, 18 janvier 1870.

invoqua le complot, un assassinat commis sur ordre de la franc-maçonnerie et exécuté par la police politique. Mais Syveton était aussi impliqué dans une affaire de mœurs – il aurait abusé de sa belle-fille – et une histoire de détournement d'argent... Enfin, son épouse – et l'amant de celle-ci – furent également suspectés... Au total, une histoire fort compliquée qui alimenta de nombreuses spéculations. Et notre journaliste-enquêteur eut probablement quelque difficulté à en démêler tous les fils : « Librairie Universelle : *Un Mystère historique : L'affaire Syveton*, par Fernand Hauser. (Ce sont des articles de journaux, dont je ne conteste pas d'ailleurs l'intérêt, transportés dans un livre et présentés sous une forme plus attrayante et plus durable. Le Mystère historique n'est pas élucidé, comme certains lecteurs pourraient le croire. Le livre décisif sur l'Affaire Syveton, quelques personnes seraient en mesure de l'écrire, mais celles-là ne l'écriront pas.) » (*La Presse*, 72^e année, nouvelle série, n° 4627, dimanche 29 janvier 1905, page 3, colonne 5, « Les Livres »).

Le Dieu dans l'homme, 1/ Paris, Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, 299 pages ; 2/ Paris, Paul Ollendorff, juin 1885, in-18, 305 pages, enrichie d'une « Invocation à Victor Hugo » datée du 28 mai 1885.

Le Livre d'heures de l'amour, Paris, Alphonse Lemerre, mars 1887. 2/ Paris, Alphonse Lemerre, 1887, in-8°, 298 pages.

Don Juan 89, Paris, Édouard Dentu, novembre 1889, in-18, xi-504 pages.

Don Juan ou la Comédie du siècle, Paris, Ernest Flammarion, 1895, 504 pages. – Paris, E. Dentu, [1896], in-folio xxiii-512 pages.

Bibliographie générale

Les ouvrages et périodiques consultés sont mentionnés dans le texte.

Dominique AMANN Secrétaire de la rédaction d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Tous les clichés ont été réalisés par Dominique Amann.

Le document issu du Fonds Jean Aicard (pages 160-161) est publié avec l'autorisation des archives municipales de Toulon. Nous remercions M^{mes} MONGE, directrice des archives, et BÉRENGER, responsable du Fonds Jean Aicard, pour le soutien apporté à notre entreprise.

L'accord de la Bibliothèque municipale de Toulon a été obtenu pour les documents publiés aux pages 38 et 97 ; l'accord de la mairie de Toulon a été obtenu pour le document publié à la page 150.